



LES PREMIERS



DE LEUR SIÈCLE

Christophe Bigot

ROMAN

“J’ai été l’élève d’Ingres,
l’ami de Liszt.
Je leur ai tout sacrifié.”

Éditions
de La Martinière



LES PREMIERS



DE LEUR SIÈCLE

Christophe Bigot

ROMAN

“J’ai été l’élève d’Ingres,
l’ami de Liszt.
Je leur ai tout sacrifié.”

Éditions
de La Martinière

OceanofPDF.com

ISBN : 978-2-7324-7011-5

© 2015, Éditions de La Martinière

Une marque de la société EDLM, Paris, France

Connectez-vous sur :

www.editionsdelamartiniere.fr

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com

À Sylvain

OceanofPDF.com

« Les écoles, les traditions peuvent faire des artistes habiles, elles ne font pas des artistes de génie. La nature seule a ce privilège, dont malheureusement elle ne nous a pas donné le secret, et, sans se soucier des règles ni des préceptes, elle fait apparaître de loin en loin quelques hommes d'élite qui font l'honneur et la gloire de leur temps. »

AMAURY-DUVAL, *L'Atelier d'Ingres*.

« Ce héros, qui a besoin du courage que peut donner un misérable comme moi ! C'est bien la peine d'être le premier du siècle... »

Henri LEHMANN, lettre à Marie d'Agoult,

16 octobre 1839.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Copyright

Dédicace

Prologue

Mémoires d'Henri Lehmann, membre de l'Institut et professeur à l'École des beaux-arts de Paris

Chapitre I

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

Chapitre V

Chapitre VI

Chapitre VII

Chapitre VIII

Chapitre IX

Chapitre X

Chapitre XI

Chapitre XII

Chapitre XIII

Chapitre XIV

Chapitre XV

Chapitre XVI

Chapitre XVII

Chapitre XVIII

Chapitre XIX

Chapitre XX

Chapitre XXI

Chapitre XXII

Chapitre XXIII

Chapitre XXIV

Chapitre XXV

Chapitre XXVI

Chapitre XXVII

Chapitre XXVIII

Chapitre XXIX

Chapitre XXX

Chapitre XXXI

Chapitre XXXII

Chapitre XXXIII

Chapitre XXXIV

Chapitre XXXV

Chapitre XXXVI

Épilogue

Reconnaissance de dettes

OceanofPDF.com

Prologue

Henri Lehmann à la marquise Claire de Charnacé

Plombières, le 20 juillet 1879

Ma chère Claire,

Vous serez sans doute surprise d'apprendre que je mets ces jours-ci la dernière main à mes mémoires. Quand vous m'avez proposé, il y a trois ans, de faire revivre pour la *Gazette des beaux-arts* le souvenir des peintres, musiciens et littérateurs que j'avais eu l'heur de fréquenter au cours de ma carrière, je vous ai opposé une fin de non-recevoir. À défaut de me pardonner la brutalité de ma lettre, me laisserez-vous aujourd'hui tenter de la justifier ?

Sachez d'abord qu'au moment où vous m'avez fait part de votre projet, je venais, la mort dans l'âme, de me résoudre à abandonner la peinture pour ne plus me consacrer qu'à mes fonctions à l'Institut et aux Beaux-Arts. Si mes rhumatismes m'interdisaient désormais le pinceau, était-il conséquent d'imaginer manier la plume ?

Et puis je craignais de prêcher dans le désert. Notre époque a la religion du progrès. Nos jeunes artistes ne jurent que par l'industrie

et les réalités positives. À quoi bon dès lors tenter de divulguer les préceptes des maîtres ? À quoi bon louer Raphaël et la lumière de l'Italie, quand les estaminets et la gare Saint-Lazare encrassée constituent à ce qu'il paraît des sujets dignes d'admiration ?

Mais je serai franc avec vous : le principal obstacle à la rédaction de ces mémoires se situait ailleurs. Vous devinez déjà les mots qui viennent sous ma plume. Je savais que je ne pourrais passer sous silence la figure de *votre mère*. Narrer mes rapports avec Ingres, Liszt ou Chassériau ; rendre compte de mon séjour à Rome, de mon retour à Paris, de mes premières commandes ; traduire en termes exacts l'histoire du développement de mon intelligence et de ma sensibilité, tout cela sans évoquer jamais la comtesse d'Agout ! Voilà qui avait aussi peu de sens que de vouloir se passer des couleurs primaires pour exécuter une fresque.

Or, ne vous ayant pas revue depuis l'époque de vos fiançailles, j'ignorais dans quelles dispositions vous vous trouviez à l'égard de cette chère disparue. Je craignais de vous froisser en laissant libre cours à ma mémoire. De souiller par des remarques désobligeantes une femme que la mort sanctifiait. Le plaisir de parler de soi ne me paraissait pas mériter que je prisse le risque d'un tel sacrilège. D'ailleurs, jusqu'à une date fort récente, je considérais comme nul l'intérêt que pouvait représenter l'exposition de ma propre existence.

Je me suis toujours identifié au Schlemihl des cultures hébraïques, dont mon compatriote Chamisso a fixé les traits dans ce beau conte que vous connaissez peut-être. Le Schlemihl, cet être malchanceux qui a vendu son ombre au diable, vit dans la peur que son manque de consistance ne le fasse remarquer. Timide jusqu'au malaise, discret jusqu'à l'effacement, obsédé par son insuffisance, il n'est heureux nulle part.

À bien des égards, c'est là mon portrait. Toute ma vie j'ai voulu échapper à l'anéantissement dans la grisaille. C'est pour m'arracher à l'anonymat que j'ai recherché les honneurs que la patrie française réserve à ses citoyens les plus méritants. Je les ai obtenus, tous ou presque. Hélas, loin de constituer des titres de gloire ou des garants de mon appartenance à la nation, ces distinctions honorifiques ont surtout permis de m'étiqueter suppôt de l'arrière-garde aux yeux des nouvelles générations.

Pour toutes ces raisons, j'étais disposé à finir mon existence au fond de la trappe où la critique m'avait déjà jeté. Cependant, certaines circonstances désagréables me conduisirent à réviser ma décision. Vous remarquerez que je ne crains pas en les relatant de vous montrer l'artiste que vous prétendez admirer sous un jour bien peu flatteur pour lui. Sachez, ma bonne Claire, que je ne m'y résous pas sans une profonde répugnance.

Depuis quelque temps, je sentais mon autorité remise en cause dans mon propre atelier. Mes élèves s'exécutaient de mauvaise grâce quand je leur donnais des conseils. Quelques-uns osaient solliciter la permission de concourir pour la quatrième exposition de ces barbouilleurs qui se font nommer *impressionnistes*. Et puis des impertinences, des chahuts, des infractions toujours plus nombreuses au règlement. Un jour, tandis que j'étais occupé à corriger l'anatomie approximative d'une main, une boulette de pain siffla à mon oreille. Le lendemain à la sortie de l'atelier, ce fut un refrain abject qui m'accueillit : « *Courbet, Manet, tous ceux qui ont du génie n'ont pas la croix, ça dégoûte de la vie.* » J'étais décoré depuis vingt-cinq ans. La provocation était sans équivoque.

Deux de mes élèves poussèrent l'insolence jusqu'à me demander de bien vouloir signer ma propre démission. J'étouffai l'incident, car j'avais du respect pour le talent du plus doué d'entre eux, un

garçon qui avait d'ailleurs les manières correctes et froides d'un notaire, mais qui était, j'en étais convaincu, le cerveau de la rébellion. Ma mansuétude ne leur suffit pas. Ils allèrent trouver Guillaume, le directeur de l'École, se plaignirent que mes principes étaient *rétrogrades*, et lui demandèrent la permission d'entrer chez Cabanel ou Gérôme. Elle leur fut aussitôt refusée. Mais je fus convoqué dans le bureau de Guillaume, qui me réprimanda pour mon autoritarisme.

Un après-midi que je rangeais des plâtres avec mon élève le plus dévoué, un certain Ernest Laurent, ce dernier me témoigna de la sollicitude. Il était lié à ceux qui m'avaient poussé à bout, mais n'approuvait pas leurs froides galéjades. C'était un garçon sérieux, doué, en un mot fort capable de concourir pour le prix de Rome. À la vérité, il me rappelait bien des aspects de mon caractère au même âge.

Il me dit qu'il avait le cœur déchiré car il avait la plus grande admiration pour mon art, le plus grand respect pour mon enseignement, mais il ne pouvait tolérer la violence avec laquelle je dénigrais le Salon des refusés. Il finit par se déclarer lui-même très attiré par les impressionnistes. J'en fus profondément peiné.

Cependant, il me remontra par des discours si sensés que j'avais tort de méconnaître les préoccupations des nouveaux peintres que j'en fus troublé. Il me rappela ce que je leur avais moi-même appris, à savoir qu'Ingres et avant lui David avaient été considérés comme des excentriques à leurs commencements. Le temps avait adouci la nouveauté pénible que leurs œuvres représentaient pour leurs contemporains, et leur génie avait forcé le regard à s'accoutumer à cette manière de représenter. Viendrait de même un jour où le scandale des tableaux de Manet et de Courbet paraîtrait

incompréhensible. Leur technique ferait autorité et leurs émules, avant longtemps, seraient bousculés par de nouvelles écoles.

Ernest distinguait les révolutionnaires de ceux qui ne font que pérenniser leurs découvertes. Il refusait toutefois de se servir du génie des uns pour flétrir la médiocrité des autres. Les disciples devenus maîtres jouaient selon lui un rôle de maillon essentiel dans la grande chaîne de l'art. Aussi tenta-t-il de me persuader que l'élève hautain qui avait osé demander ma démission présentait tous les signes de la plus éclatante supériorité – l'insolence n'étant pas, à l'en croire, le moindre d'entre eux –, mais que la maîtrise de sa ligne et la rigueur algébrique de ses compositions témoignaient contre son gré de mon influence.

Je m'ouvris alors à Ernest de la proposition qui m'avait été faite de faire paraître mes mémoires en livraisons dans la *Gazette des beaux-arts*. Son enthousiasme éclata. Il me dit qu'il y aurait là un témoignage précieux sur l'atelier d'Ingres, que le récit de mon parcours intéresserait et saurait peut-être ouvrir les yeux de la critique sur la singularité de mon talent.

Je n'étais pas certain de pouvoir prouver par des discours ce que mes peintures ne manifestaient apparemment pas d'elles-mêmes. J'avais été parqué, avec d'autres élèves de M. Ingres, dans l'aimable catégorie des « adoreurs du gris ». Et M. Charles Baudelaire avait daigné comparer les yeux de mes portraits à des huîtres nageant dans une soupière.

Deux ans auparavant, j'avais réalisé un dernier autoportrait pour tenter de conjurer mon éternel vertige de Schlemihl. Dans ce visage décharné, tôt vieilli par la maladie et les deuils, il ne restait plus, derrière le cercle de fer des lunettes, que le gouffre sans éclat des pupilles. Leur mélancolie insondable était la même que dans mes autoportraits de jeunesse, mais le sourire qui la rendait autrefois

gracieuse avait disparu avec les cheveux, le noir de la barbe et le sang des joues. Désormais, sous une lumière dure que renforçaient mon habit noir et ma toque, mon crâne luisait comme un œuf. Mes oreilles se découpaient crûment et ma lèvre, alourdie par une cigarette éteinte, ne se relevait plus. C'était une tête exsangue, contemplant la mort à venir et la donnant à voir crûment.

La rédaction de mes mémoires ne m'offrait-elle pas un moyen plus doux de laisser une trace du passage du temps ? Ne représentait-elle pas une occasion unique de ressaisir les émois et les illusions de ma jeunesse, d'étreindre mon parcours et de lui donner cette épaisseur que j'avais cherchée partout ?

Je pris ma résolution, et n'eus plus à partir de cet instant qu'à goûter le plaisir de me faire prier. Ernest, en effet, ne voulait rien entendre de mes réticences. Quand je lui fis part de mon incapacité à tenir durablement la plume, il me demanda si j'avais songé à dicter mes mémoires, et me proposa derechef ses services.

Tous les après-midi pendant quatre mois, tandis que ses camarades couraient les musées, ce cher enfant a écrit sous ma dictée, ne brisant le silence que pour jeter des cris d'étonnement, des rires de connivence ou des soupirs d'empathie. Contre toute attente, j'ai pris du plaisir à la réminiscence. Quand il virait à l'amertume, j'ai privilégié l'ellipse et la litote. Mais ce plaisir n'était rien encore comparé à la joie de me savoir écouté, compris, estimé peut-être. J'ose croire qu'il augure bien de celui que vous aurez à me lire.

Il est bon de se sentir aimé par la jeunesse. Vous êtes encore jeune vous-même – au vrai vous pourriez presque être ma fille –, et je sens aujourd'hui pleinement le prix de l'intérêt que vous avez toujours témoigné à mon œuvre. C'est la raison pour laquelle j'ai souhaité en être digne en vous dédiant ces souvenirs et en vous

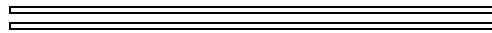
décernant, ma chère Claire, le rôle d'unique arbitre pour ce qui est de leur destination.

Votre dévoué Lehmann.

PS : Comme je ne doute pas que vous vivrez longtemps, et que vous continuerez à vous occuper de critique d'art, tâchez de retenir le nom de mon élève rebelle. S'il faut en croire la théorie de mon cher Ernest sur le tempérament des génies, celui-ci est promis à un bel avenir. Il se nomme Georges Seurat.

OceanofPDF.com

MÉMOIRES D'HENRI
LEHMANN, MEMBRE
DE L'INSTITUT
ET PROFESSEUR À L'ÉCOLE
DES BEAUX-ARTS DE PARIS



OceanofPDF.com

CHAPITRE I

Le 6 avril 1814, Napoléon, empereur des Français, signa son abdication sans conditions à Fontainebleau. Le 14 avril de la même année, je naquis à Kiel, port de la mer Baltique situé dans le duché de Holstein. Il peut paraître ridicule de lier deux événements qui paraissent ne se toucher que par une fortuite contiguïté chronologique. Et pourtant, le désastre de la campagne de France qui conduisit l'ogre corse jusqu'à l'île d'Elbe n'est pas étranger aux circonstances romanesques de ma naissance.

Trois ans auparavant, la cité de Hambourg, de laquelle mes parents étaient originaires et où j'aurais dû naître moi-même, avait été incorporée à l'Empire français, au sein de l'éphémère département des Bouches-de-l'Elbe. En 1813, le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, y avait établi son quartier général. Le déclenchement de la campagne de France, au début de l'année suivante, menaça rapidement Hambourg de l'état de siège. Terrorisée par l'avancée de l'armée russe, ma mère déclara qu'il n'était pas question qu'elle y fasse ses couches. Elle supplia son mari de l'emmener à Kiel, où des amis de la famille avaient proposé de l'héberger. Comme mon père ne prenait aucun parti, elle décida de se passer de sa protection. Elle loua au prix fort une voiture et voyagea seule, par des routes que la débandade des troupes, les balles perdues et les risques d'exactions rendaient dangereuses. Mon père ne tarda pas à l'y rejoindre. Craignant d'être pris pour un Français en fuite, il fit la route de Hambourg à Kiel à

pied, d'après les légendes familiales, déguisé en paysan et poussant une brouette. Il arriva juste à temps pour me voir naître.

Dès le mois de mai 1814, mes parents retrouvèrent leur habitation. Davout avait enfin capitulé, après une résistance dont le courage devait être longtemps salué. Je fus baptisé à l'église évangélique luthérienne de Hambourg, ainsi qu'en témoignent les registres de la ville.

*

Mes parents sont toujours restés vagues sur la date exacte de leur conversion au protestantisme. Si j'en crois le souvenir de certaines allusions, elle dut se produire quelques mois à peine avant ma naissance.

L'annexion de Hambourg à l'Empire avait constitué une chance pour les Juifs d'Allemagne. Napoléon, à quelques restrictions près, avait poursuivi l'œuvre de la Révolution touchant à l'émancipation des enfants d'Abraham. Lorsque l'écroulement impérial ne fit plus de doute pour personne, nombre de Juifs, par crainte de nouvelles représailles, décidèrent d'embrasser la foi protestante.

En réalité, l'idéal humaniste de Goethe avait déjà poussé à la conversion bien des membres de l'élite juive allemande. Les Lumières avaient promu l'égalité des hommes. Mais la réalisation de ce beau rêve ne pouvait se faire qu'au prix du renoncement à une identité hébraïque trop marquée. On prenait exemple sur la célèbre Rahel Levin, dont le salon berlinois était fréquenté par les premiers esprits du siècle, sans discrimination d'aucune sorte. On citait aussi la conversion d'Henri Heine, pourtant pourfendeur dans ses écrits de la tendance des Juifs à l'autodénigrement.

Est-ce à cause de cette conversion de fraîche date que je ne me sentis jamais appartenir à aucun peuple ni aucun Dieu ? Il est probable qu'elle fut pour beaucoup, en tout cas, dans ma méfiance à l'égard des dogmes religieux. Mais la bigarrure de mon ascendance me vouait en outre au scepticisme patriotique. Mon grand-père maternel avait fait fortune comme

joaillier à Padoue. Ma grand-mère maternelle était anglaise. Deux de mes tantes vivaient à Paris. Et le rapport de la famille aux Français était des plus ambivalents.

À Hambourg, ces derniers étaient généralement haïs. Des années après la chute de l'Empire, ma grand-mère continuait à se plaindre des torts causés par le Blocus continental à la bijouterie de feu son mari. Elle se faisait fort de n'appeler jamais l'empereur que *Buonaparte*. À l'inverse, le clan paternel chérissait la patrie de Voltaire et de Rousseau. Mon grand-père, courtier, avait réalisé d'heureuses opérations pendant l'occupation.

Quant à mon père, amoureux de ce qu'il appelait le *génie français*, il ne cessait de rappeler que c'est à ce dernier que les Juifs devaient leur émancipation.

*

Célèbre dès avant ma naissance pour sa maîtrise parfaite de l'art de la miniature, Leo Lehmann avait complété sa formation artistique à Berlin sous l'égide du peintre officiel de la Cour, Friedrich Georg Weitsch. Revenu à Hambourg, il avait ouvert son atelier dans sa propre maison. Son talent lui avait bientôt amené une riche clientèle.

Il avait en outre appris le violon grâce à Andreas Romberg, ancien camarade de Beethoven établi à Hambourg. L'excellence de son jeu lui avait valu une place de choix dans l'un des premiers orchestres de la ville. Il n'était pas rare que des concerts de musique de chambre soient donnés chez nous. Mozart, Haydn, Beethoven, ce fut là mon premier air respirable et ma première nourriture. Selon ses propres dires, mon père avait en effet calmé mes pleurs de nourrisson en me jouant leurs airs les plus célèbres.

En dépit de ses dons si manifestes, cet homme n'avait aucune confiance en lui. Sa physionomie mobile, son regard d'un bleu intense et douloureux, ses lèvres fines et contractées ne laissaient aucun doute sur l'insatisfaction et l'incertitude qui le rongeaient. Ma mère, femme d'un caractère ferme et

constant, n'avait pas assez de toute sa naturelle jovialité pour l'arracher aux crises de mélancolie qui le jetaient par intermittence dans une complète incapacité. Je le revois prostré dans l'obscurité de sa chambre, où elle m'avait envoyé un soir le prier de nous rejoindre à table. Il restait muré dans un silence funèbre, le regard fixe et les mâchoires serrées.

Ce qui domine néanmoins mon enfance, c'est le sentiment du bonheur. Aîné de sept enfants, je fus élevé parmi les cris et les rires, les gronderies et les éclats, l'odeur du lait, des lessives et des pâtisseries que préparait ma mère. L'atelier de miniaturiste n'était séparé de la salle à manger, qui servait aussi de salle d'études et de couture, que par un paravent. Entre les notables qui prenaient la pose tout en évoquant les affaires politiques ou la programmation de l'Opéra, les élèves de mon père qui venaient lui montrer leurs cartons, les répétitions musicales et les improvisations théâtrales données en soirée, c'était un remue-ménage qui nous maintenait en permanence à un haut degré d'élévation spirituelle et artistique.

On lisait à voix haute les chefs-d'œuvre des littératures allemande, française et anglaise, toujours dans le texte original, si bien que j'ai possédé à peu près à égalité ces trois langues dès mon enfance, sans compter quelques rudiments d'italien. Ma mère nous narrait les légendes des *Nibelungen* aussi bien que les contes hassidiques. Nous récitions les poèmes de Goethe, avec une préférence marquée pour les lieder de Mignon, dont le « Connais-tu le pays où les citronniers fleurissent ? » nous étreignait le cœur et nous donnait comme un avant-goût d'Italie. Mon père nous déclamait des tirades de Racine, de Schiller et de Shakespeare, avec une préférence marquée pour ce dernier, en raison des ruptures de registre qui convenaient mieux à son tempérament et le précipitaient du rire aux larmes.

J'étais moi-même un petit garçon plus gai que taciturne. Mes pitreries, mes imitations des clients de l'atelier, faisaient le bonheur de mes frères et sœurs. Comme j'avais la réputation de faire du bruit sur mon passage, ma mère m'appelait son « petit ouragan ». Mais il me paraît, à l'heure où

j'écris, que les tristesses de mon père avaient déjà jeté dans mon cœur les premiers germes de cette maladie morale qui devait éclater à mon arrivée à Paris.

*

Dès mon plus jeune âge, mon père m'avait appris à observer la nature. Quand il faisait poser ses modèles, je me tenais derrière lui, assis sur un buffet, lui tendant ses craies comme un étudiant en anatomie tendrait le scalpel au chirurgien. Plus tard, je mis un point d'honneur à travailler en même temps que ses élèves, et à soumettre mes dessins à son jugement. Ses critiques étaient indulgentes mais aiguës. Il remarquait du premier coup d'œil les erreurs dans le rendu du pli d'une étoffe ou l'expression d'un regard. Mais son premier souci était la qualité de l'exécution des mains.

« Si tu te lances jamais dans la miniature, me répétait-il à l'envi, n'oublie jamais que l'inclusion des mains en augmente considérablement la valeur. Ce n'est pas seulement que le dessin en est redoutable, ni qu'elles offrent une ornementation qui réjouit l'œil. C'est aussi que les mains en disent autant que le visage sur le caractère du modèle. Apprends à les observer. Tu verras qu'elles t'offriront un second miroir de l'âme. »

J'assistais mon père dans la préparation de ses miniatures. Sur des plaquettes d'ivoire préalablement découpées, il matérialisait rapidement l'emplacement du visage, du cou et des mains. Puis il appliquait sur l'envers de fines feuilles de métal, or ou argent, qui avaient la vertu de faire ressortir par transparence l'éclat d'une carnation. Il peignait ensuite le modèle à la gouache, avec des touches très fines et juxtaposées, qui donnaient aux chairs, à la chevelure, au brillant des pupilles, un aspect vaporeux. Il terminait par un fond à l'aquarelle, souvent uni, parfois rehaussé de quelques éléments de décor ou de paysage. Quand la miniature était sèche, mon père procédait à l'encadrement. Il fallait découper dans de la feutrine ou du velours un ovale parfait, le disposer sur le portrait avant de

placer ce dernier sur un rectangle plus large de bois précieux ou de carton recouvert de tissu, de parchemin ou de cuir. Restait le cadre à proprement parler. On essayait différentes sortes de bois, du noyer, de l'ébène, de l'acajou, pour vérifier qu'ils n'éteignaient pas les couleurs du portrait. Enfin, on déployait des trésors de dextérité pour ajuster le verre sans laisser de traces.

À cette époque, on ne distinguait pas encore si fortement l'art de l'artisanat. On ne méprisait pas le savoir-faire sous prétexte qu'il n'est pas le fruit d'un feu sacré et l'on ne considérait pas que le prétendu génie dispense l'artiste de connaître son métier. La notoriété des meilleurs miniaturistes était assurée partout en Europe. Leurs services s'arrachaient à la ville comme à la cour, des boudoirs des grandes dames aux loges des comédiennes.

Mon père sentait néanmoins que l'art dans lequel il excellait était voué à disparaître. Il avait souffert du mépris dans lequel était tenu ce métier, moins pour sa proximité avec l'artisanat que parce qu'il était entaché de considérations commerciales. C'est pourquoi il renonça à faire de moi et de mon frère Rudolf de simples apprentis à son service, et eut la générosité de nous orienter vers la grande peinture, à laquelle lui-même, pris par la nécessité de nourrir une famille nombreuse, n'avait pu se consacrer autant qu'il l'eût souhaité.

De tous mes frères et sœurs, c'est de ce dernier, mon cadet de cinq ans, que j'étais le plus proche. Si j'étais le disciple de mon père, Rudolf était pour ainsi dire mon propre élève, et mon premier admirateur. Pour l'amuser, je dessinais des personnages grotesques aux yeux énormes, au front plissé surmonté d'une chevelure bouillonnante ou d'une coiffe excentrique. L'entendre gratifier d'un bon gros rire mes affreux bonshommes me chauffait le cœur. Ce goût de la caricature, qui s'est développé en même temps que celui du beau, ne m'a jamais quitté. J'ai trouvé longtemps dans cet exercice réputé futile un exutoire à ma mélancolie et un moyen d'épurer

ma recherche de toutes ces inspirations parasites, diaboliques peut-être, qui menacent en permanence une toile vierge.

*

Comme je savais déjà lire et compter, mes parents me laissèrent beaucoup manquer l'école les premières années. Je n'ai guère de souvenirs de la *Volksschule*, si ce n'est celui de l'affreuse odeur de crasse qui régnait dans la salle d'études, des coups de règle que le maître donnait aux élèves les plus récalcitrants et des tartines de confiture que ma mère me préparait pour la récréation. Au premier prétexte – une sœur malade, une commande en retard de mon père nécessitant le recours à mon assistance, la préparation d'une représentation théâtrale –, j'avais la délicieuse autorisation de rester à la maison. Ma mère tentait de réparer mon absence en me faisant copier quelques poèmes, tandis que mon père m'interrogeait sur les tables de multiplication. Ayant lu l'*Émile* et d'autres traités du même genre, il s'étonnait toujours de la sécheresse et de l'ineptie de cette première éducation.

Se faisant un devoir de la compléter, il me racontait les histoires de l'Ancien Testament et les expéditions au bout du monde d'Alexandre de Humboldt. Il m'intéressait à la science, tout particulièrement à la chimie, dans le souci constant d'associer la théorie à la pratique. C'est ainsi que le traité des couleurs du grand Philipp Otto Runge, notre compatriote hambourgeois, perdait de son caractère rébarbatif quand mon père l'assortissait d'essais de mélanges de teintes dont il me laissait l'initiative. Le dimanche, une promenade en forêt était l'occasion de découvertes sur la faune et la flore. Je revenais les poches gonflées de plantes et la tête remplie de noms latins.

J'avais dix ans quand mes parents m'inscrivirent au *Gymnasium*. Réservé aux élèves de la bourgeoisie, il dispensait une éducation de qualité, et je commençai d'acquérir des connaissances qui n'étaient pas fort

assurées chez mon père. Il m’invita alors à réviser mes leçons publiquement, en faisant la classe à mes frères. Marie, l’aînée des filles, se joignait parfois à nous, tout en poursuivant avec ma mère le raccommodage de nos chaussettes. Bientôt, toute la fratrie se mit à réciter en chœur les déclinaisons latines et les grands événements de l’histoire romaine – à l’exception de ma cadette, Elizabeth, qui n’avait pas atteint l’âge de raison mais participait à l’effort collectif par ses rires et ses borborygmes.

*

Tout se tenait dans mon existence. Les jeux et les études. Les gâteaux et les chiffres. Les parents et les enfants. C’était un univers sans solution de continuité, plein, rond et nourrissant comme un œuf. Je me plaisais à tout, ma curiosité n’avait aucune borne, et je ne savais pas que j’aurais à choisir si tôt entre tant de nourritures délectables pour mon cœur et mon esprit. Un jour que je revenais du *Gymnasium*, mon père me prit à part et me parla d’un ton inhabituellement grave.

« Heinrich – je n’avais pas encore francisé mon prénom à cette époque –, Heinrich, il est temps que nous parlions de ton avenir. Si tu veux faire carrière dans la peinture, il te faut entrer dans un atelier. Tu sais ce que cela signifie ? »

Je secouai la tête.

« Cela signifie que tu dois arrêter d’aller à l’école. J’ai montré ton travail à un graveur de mes amis. Tu sais que je ne me fie pas entièrement à mon jugement quand il s’agit de mon propre fils. Mais il pense comme moi que tu as un avenir. Il s’est dit prêt à te prendre dans son atelier. As-tu vraiment le désir de te lancer dans cette voie difficile ? »

Je ne savais pas encore ce à quoi un tel choix m’exposait. Je pressentais seulement qu’une page se tournait. Mon père continuait à me fixer de son regard doux et pénétrant, d’une bonté si sage. J’articulai un oui. Ce fut la première douleur de mon existence.

CHAPITRE II

J'avais seize ans quand j'entrai dans l'atelier de Gérard Hardoff. D'emblée, je fus rebuté par l'enseignement de ce vieillard cruel. Il régnait dans la pénombre de son atelier un silence pesant, seulement interrompu par les glapissements du maître. Dès qu'un élève avait commis une erreur dans le choix de l'encre ou la préparation d'un tirage, il éclatait en imprécations. Chacun courbait les épaules, attendant la fin de l'orage.

La technique de la gravure sur cuivre requérait une patience qui était au-dessus de mes forces, et pour un résultat que je jugeais souvent décevant. D'abord, il n'était pas question d'inventer nos propres compositions. Nous copions des gravures dans des livres historiques ou sacrés. Parfois, il s'agissait de reprendre un portrait peint, à la demande d'un riche client. Il n'était pas rare alors de travailler à partir des miniatures de l'atelier de mon père, ce qui m'enorgueillissait. Mais il y avait dans le passage de la peinture à la gravure un durcissement des lignes – sans parler de la disparition des couleurs – qui ne me paraissait pas heureux.

Il fallait en outre dessiner « à l'envers ». Pour pallier cet inconvénient, on plaçait l'original devant une glace. L'étape suivante consistait à recouvrir la plaque de cuivre d'une couche uniforme d'enduit, puis, une fois ce dernier séché, à recopier la composition au burin. Il fallait alors plonger le support dans une solution acide, sans omettre de regarder l'heure, car la réussite de la gravure devait beaucoup à la maîtrise du temps de trempage. Un jour que j'avais oublié de retirer une plaque, Hardoff entra dans une

colère telle qu'il jeta la bassine par terre, en jurant que la prochaine fois il me l'enverrait au visage.

Sortie de son bain, la plaque était nettoyée à l'aide d'un solvant. On avait à cet instant un aperçu du résultat final. Comme il était difficile, dans l'obscurité de la pièce, d'avoir une vue complète des rainures que nous avions tracées, il n'était pas rare de découvrir un oubli essentiel. Il fallait alors repasser une couche d'enduit et reprendre le burin. Quand la plaque était prête, il restait encore à étaler l'encre en couche épaisse, à la faire pénétrer de manière uniforme dans les sillons, à en ôter le surplus avec un tampon de tulle et enfin à la mettre sous presse. Le papier devait présenter le bon degré d'humidité pour s'écraser plus facilement et favoriser la précision de l'impression. Sans quoi, tout était à recommencer.

Quand nous étions découragés, Hardoff nous montrait les gravures de Dürer. J'en retirais un respect approfondi pour les choses difficiles, ainsi qu'une admiration sans bornes pour le grand maître allemand. Mais ces œuvres témoignaient d'une *pensée* qui faisait absolument défaut à mon maître, et qui demeurerait pour moi le but ultime de l'art. Au bout de deux mois, je déclarai à mon père que j'en avais assez vu, et que je ne souhaitais plus retourner dans l'atelier du graveur.

*

À cette époque, j'avais pour héros Philipp Otto Runge. Le grand peintre romantique, mort à trente-trois ans des suites de la tuberculose, était mon modèle depuis que mon père m'avait emmené admirer, chez un riche collectionneur où elle était en transit, sa série allégorique des *Heures du jour*.

Cette œuvre merveilleuse avait été conçue pour un bâtiment dédié, exposé aux quatre points cardinaux. La contemplation, inscrite dans ce que Runge nommait l'*art total*, devait s'accompagner de musique et de la lecture de poèmes de Goethe et de Novalis. Le débordement des

compositions allégoriques sur un cadre orné de *putti*, d'astres et d'étoiles, mimait le mouvement même du regard, qui outrepassait le lieu confiné de l'exposition pour côtoyer le monde des rêves, de l'imagination et du sublime.

Personne à Hambourg n'égalait Runge. Les bons peintres ne manquaient pas. Mais, soumis à la routine du métier, ils se détournaient de l'idéal.

Comme mon père ne souhaitait pas gêner l'éclosion de mon talent en me reprenant avec lui, il me fit entrer dans l'atelier d'un autre artiste, Siegfried Bendixen. Sans être reconnu pour un génie, celui-ci jouissait d'une réputation établie. Il avait passé dans sa jeunesse par l'atelier de David. Assoupli par un long séjour parisien, plus libre et généreux que Gérard Hardoff, Bendixen était également doté à mes yeux d'un talent plus solide. Après avoir tâté du portrait et du paysage, il s'était spécialisé dans la peinture historique et religieuse. Dans ses fresques pour l'église de la Trinité à Hambourg, il avait tenté, non sans un certain succès, de retrouver la composition hiératique et les coloris somptueux de Van Eyck et de Memling, les verts sombres des manteaux, les rouges écarlates des tentures, les ors profonds des châsses, la blancheur cadavéreuse des peaux.

Sous sa direction, je pris davantage conscience de mon attrait pour l'art religieux. Jusqu'à présent, je n'avais goûté dans la Bible que le plaisir des histoires. Désormais, j'apprenais à y lire l'épopée de l'humanité, son combat poignant pour s'arracher à la bassesse des passions, se concilier un Dieu vengeur et toucher aux joies de l'amour et du pardon.

Mon âme, atteinte d'une inquiétude sans objet, aspirait à je ne sais quelles idéalités qui la tournaient spontanément vers le divin. Pourtant, je n'avais pas la foi et, à aucun moment, je ne fus habité de cette certitude enflammée qui constitue un passage obligé chez les adolescents doués d'une authentique vie intérieure. De mon éducation protestante, je n'avais retiré pour mon malheur que le développement d'un esprit d'examen fatal à

la croyance. Et la pratique ne m'était d'aucun secours. Je fréquentais irrégulièrement le temple. La nudité de ses murs me rebutait. La richesse décorative des lieux de culte catholique me souriait davantage. Mais si elle avait quelque fonction consolatrice pour un esprit féru de beauté, elle n'avait pas la vertu de combler un cœur altéré d'absolu.

*

Cette tension constante vers une vérité hors de portée finit par avoir des conséquences fâcheuses pour mon équilibre nerveux. À force de travailler, je perdis le sommeil et l'appétit.

Un jour, je rentrai de l'atelier dans un état de grand abattement. Je me couchai aussitôt. Le lendemain, en allant me porter une tasse de bouillon, ma mère découvrit que mes draps étaient trempés et que j'étais secoué de convulsions. Une fièvre cérébrale s'était déclarée.

Après deux jours incertains, elle se donna cours avec une rapidité effrayante. Aucun remède ne semblait capable de mettre un terme à la progression spectaculaire du mal. Mes mains s'agrippaient aux draps puis les rejetaient frénétiquement. Mes dents s'entrechoquaient, laissant passer un souffle rauque. J'avais de violents accès de délire. Le huitième jour, désespérant de faire refluer durablement ma température par des applications de glace, le médecin demanda à mes parents de se préparer au pire. On voulut me cacher cette annonce, mais soit que je la lusse dans le regard douloureux de ma mère, soit que je la devinasse dans la prostration aggravée de mon père, elle ne me demeura pas longtemps inconnue.

Au milieu du trouble de mes pensées, j'avais des moments d'intense lucidité. Est-ce le privilège de ceux qui frôlent le seuil de la mort ? Je contemplais avec détachement la fragilité de l'existence. Je regardais la camarade avec familiarité, avec amitié même, comme mû par le pressentiment qu'il me faudrait la côtoyer souvent dans l'avenir. Toutefois, par un mouvement contraire, l'appétit de vivre et le désir de la gloire me

rejetaient dans une colère infinie à l'encontre des cruautés de la destinée. Je sentais tant de ressources en moi, et il était dit qu'elles resteraient lettre morte ? Ma jeunesse se révoltait contre cet arrêt et combattait les approches de la mort avec une vigueur renouvelée. Après dix jours de lutte, la vie triompha. Mais je gardai de cette grave maladie une conscience aiguë de son caractère éphémère, et une pitié infinie pour ceux qui n'ont pas assez de force pour la protéger des assauts du mal.

*

J'étais en convalescence quand Bendixen rendit visite à mes parents.

« Heinrich ne doit pas rester plus longtemps à Hambourg, déclara-t-il. J'ai atteint les limites de mon enseignement avec lui, et je ne connais personne ici qui puisse me relayer. Sa technique peut être perfectionnée. Mais votre fils n'est pas un simple exécutant. Il y a en lui de la poésie, du rêve. Le terreau sur lequel son talent se développe n'est pas assez riche, et c'est la raison pour laquelle il s'étiole. C'est l'Italie qu'il lui faudrait. Ou la France. »

Bendixen n'avait pas oublié son passage par l'atelier de David. Il avait conçu pour le maître du néoclassicisme une admiration qui tenait du fétichisme. Pendant plus de vingt ans, David avait accueilli à Paris les élèves de toute nationalité désireux d'échapper au *vague des passions* et de se retremper aux sources viriles de l'art antique. Bendixen était persuadé que c'était là ce qui eût convenu à mon tempérament. Malheureusement, l'auteur génial de *L'Enlèvement des Sabines* et du *Sacre de Napoléon* était mort quelques années plus tôt à Bruxelles, où les Bourbons l'avaient exilé pour avoir voté la mort de Louis XVI.

« Il faudrait confier Heinrich à l'un de ses anciens élèves. Un Gérard, ou un Gros. »

Ma mère poussa un cri. Le baron Gérard fréquentait le salon de son beau-frère. Sa sœur cadette Sophie, tout récemment, le lui avait peint

comme un homme dont la fréquentation pouvait nous être utile. Mon père proposa d'écrire sur-le-champ à ma tante.

Bendixen appuya vivement cette résolution. La vie parisienne, expliqua-t-il d'un air entendu, ne pouvait faire de tort à un garçon qui devenait trop grand pour jouer avec ses sœurs. De tels discours n'étaient point faits pour rassurer ma mère. Mais mon père sut vaincre ses scrupules et, dès que je fus remis sur pied, on s'occupa des préparatifs de mon voyage.

Le plus difficile fut d'annoncer la chose à Rudolf. Mon frère me reprocha de l'abandonner au moment précis où ses dessins manifestaient des progrès décisifs.

« Travaille et sois patient, lui intimai-je. Dès que je me serai fait des conditions de vie raisonnables à Paris, tu pourras me rejoindre. »

Rudolf protesta que les parents ne le laisseraient jamais quitter l'école. Il faudrait attendre au moins deux ans, ce qui lui paraissait le bout du monde.

« Je reviendrai avant cela pour t'embrasser, lui promis-je. Et en attendant je t'enverrai des caricatures pour ton album. »

*

Je n'oublierai jamais ce moment où je quittai la maison familiale. C'était à la fin du mois de juin, par une matinée déjà chaude, riche de toutes les promesses d'une belle journée d'été. Un ciel d'un bleu irréel baignait les toitures. Au balcon les géraniums bavaient d'un rouge cru. Mes frères et sœurs étaient tous groupés sur le pas de la porte, dans une attitude solennelle qui eût paru comique si elle n'eût été si cruelle pour nous tous. À chaque instant, ma mère se jetait dans mes bras en hoquetant. Mes sœurs couraient dans la maison et revenaient me fourrer une médaille dans la main, un morceau d'*Apfelstrudel* dans la bouche, un mouchoir brodé dans la poche. Je tâchais de sourire, mais c'était à travers mes larmes.

J'abandonnais le confort. La certitude d'être aimé. Et surtout la faiblesse si douce à l'artiste qui consiste à ne soumettre jamais ses essais qu'au jugement de ceux qu'il sait sinon pouvoir, du moins vouloir les comprendre.

OceanofPDF.com

CHAPITRE III

Mon arrivée à Paris, après plus de dix jours de voyage à pied et par la poste, me laissa une impression affreuse. L'horreur de la misère et de la saleté me saisit dès le passage de la barrière. La puanteur des faubourgs, rendue suffocante par le soleil de juillet, l'aspect lépreux des façades, la physionomie menaçante des badauds dans laquelle je projetais le souvenir de récits d'insurrection, tout me frappa douloureusement et m'engagea à faire demi-tour.

Mon installation coïncidait avec le premier anniversaire de la révolution qui avait chassé du trône le dernier des Bourbons. Par une inconséquence incompréhensible à qui ne connaît pas la France, Charles X y avait été remplacé par son propre cousin, Louis-Philippe. Bourgeois dans son apparence et ses mœurs, portant redingote et parapluie, le *roi poire* était l'instigateur de cet esprit *juste milieu* qui est resté pour l'historien la marque du régime, et qu'on a peut-être eu tort de se hâter de ridiculiser. Mais je me garderai de donner ici mon opinion, n'ayant jamais eu de lumières assez vives sur les questions politiques.

Je me contenterai de peindre à gros traits l'atmosphère si particulière de la capitale où j'avais élu domicile. Si l'esprit de sédition paraissait muselé par l'octroi des libertés les plus essentielles, l'heure n'était pas pour autant au calme plat. Il régnait au contraire une effervescence artistique et intellectuelle que je ne peux me rappeler sans émoi, et dont le salon de mon oncle Auguste Léo, banquier, mécène et lui-même musicien, constituait une

flatteuse vitrine. Mais il me faut revenir à mes premiers pas dans cette société toute nouvelle pour moi.

*

À peine installé dans mon hôtel du quartier de la Madeleine, je me fis conduire à la Chaussée-d'Antin, où mon oncle et ma tante résidaient. Ils se récrièrent sur ma bonne mine, après les récentes alarmes que les récits de ma congestion leur avaient données. Au cours du dîner, ils me supplièrent de renoncer à ma chambre misérable et de m'installer chez eux. Je déclinai leur proposition, par fierté et souci d'indépendance, mais j'acceptai de prendre mes repas à leur table, et surtout d'être présent aux réceptions qu'ils donnaient tous les mercredis.

C'est au cours de ces dernières que j'eus la chance de rencontrer les figures qui composaient leur brillante société, et de me lier avec plusieurs d'entre elles. Le poète Henri Heine, qui me donna le premier l'idée de franciser ce prénom de Heinrich qui était aussi le sien, les frères Humboldt, l'architecte Hittorff, les peintres Gérard, Guérin et Léopold Robert, les musiciens Meyerbeer et Mendelssohn, le prodigieux pianiste Hiller, c'étaient là les hôtes ordinaires de mon oncle, auxquels il fallait ajouter quelques aristocrates éclairés, qui souhaitaient échapper à l'asphyxie du faubourg Saint-Germain, et une poignée d'ecclésiastiques désireux de rompre avec leur hiérarchie pour se rapprocher du peuple.

Durant ces soirées, qui ont laissé dans ma mémoire comme un brouillard doré, confus et piqueté d'étoiles, on mangeait bien mais peu. On buvait davantage et on parlait plus encore. L'art et littérature, la religion et la philosophie, la politique et l'identité des nations, rien n'échappait à l'examen. Le sort du peuple polonais occupait autant les esprits que les prouesses vocales de la Malibran ou les derniers vers de Victor Hugo.

Un verre de champagne à la main, une simple fleur dans son abondante chevelure noire, ma jeune tante Sophie présidait aux échanges. Elle lançait

les sujets et réveillait les joutes oratoires aussi élégamment qu'elle offrait les sorbets. Si elle présentait de prime abord quelque ressemblance avec ma mère, elle n'en avait ni la taille épaisse ni le matérialisme bourgeois. Rompue à tous les secrets de la Parisienne, elle en cultivait, quoique fort bonne, l'esprit railleur et piquant. J'étais secrètement amoureux d'elle, et aussi terriblement intimidé. Mon oncle, plus simple et véritablement bonhomme, prenait volontiers son violon à la fin de la collation. Il bouffonnait, imitait Paganini, faisait deviner les airs à la mode, tout cela avec une générosité, un désir de plaire, un talent non apprêté, qui ravissaient ses convives.

Face à tant d'aisance et de savoir-vivre, on peut imaginer quelle figure je faisais. Je me tenais dans un coin, gauche et gourmé, absorbant tout, rêvant d'être un jour capable d'un bon mot, à tout le moins de briser cette raideur dont j'accusais mon pays natal. L'âge n'excusait pas mon mutisme. Mon compatriote Hiller, qui n'avait que vingt ans, ne se contentait pas d'être un immense pianiste. Il rivalisait d'enjouement et d'esprit avec les hommes les plus faits au commerce du monde.

Un soir, il arriva chez mon oncle accompagné de deux de ses camarades déjà célèbres, et que ma tante réclamait depuis des semaines pour son salon.

« Permettez-moi de vous présenter des génies d'un genre absolument neuf », lança-t-il à la compagnie sous le regard embarrassé des nouveaux venus.

Un murmure d'approbation curieuse accueillit cette entrée en matière.

« Le premier, reprit Hiller en désignant celui qui se tenait en retrait, dans une attitude modeste et élégante, peut être décrit comme le Raphaël du piano. Le second en est le Dante. »

L'intéressé n'avait manifestement pas goûté cette comparaison flatteuse. Il dégagea la main que son introducteur avait fraternellement posée sur son épaule. Son visage crispé rendait visible son supplice. Hiller ne parut pas prendre garde à cette exaspération.

« Vous allez les entendre jouer, mesdames et messieurs. Vous verrez qu'il est impossible de porter plus loin la fraternité dans l'art et la dissemblance dans les formes. L'un porte en lui toute la douleur mélancolique de la Pologne martyrisée par l'envahisseur russe. Il la laisse suinter sur le clavier en des nuances d'une infinie tristesse. L'autre jette au-dehors toute la fougue de sa Hongrie natale et la fait exploser en frénétiques accès d'ivresse. Permettez-moi de vous présenter MM. Frédéric Chopin et Franz Liszt. »

Les deux artistes s'inclinèrent. Tour à tour, ils s'installèrent au piano et, pendant deux heures étourdissantes, témoignèrent que les mots étaient encore au-dessous de la réalité.

Ce fut pour moi une révélation douloureuse. Il était donc possible d'atteindre à la douceur la plus enchanteresse, à la puissance la plus virile, sans attendre la maturité. Mais qu'avais-je fait jusqu'à présent qui me donnât le droit de me mesurer à ces deux génies ?

À la fin du concert, j'osai me présenter à eux. Si mon tempérament sympathisa spontanément avec celui de Chopin, le caractère de Liszt, d'un autoritarisme que la générosité et le génie rendaient contre toute attente profondément aimable, me subjuga. Le prodige n'avait que vingt ans, et l'on sentait pourtant au premier regard qu'il était déjà pleinement lui-même, celui qu'il serait toujours, puissant et exalté, énergique et tourmenté, taillé dans le même bloc de marbre ou, pour être plus juste, dans la même coulée de lave. Il y avait dans la flamme verte de son regard, dans sa faconde exaltée, dans sa beauté si particulière, presque déplaisante dans le détail mais remarquable dans l'arrangement des parties, quelque chose qui emportait toutes les prévenances, mettait les suspensions en déroute, en un mot fascinait.

Toutefois, en dépit du désir que j'avais de lui plaire et de l'intérêt très réel qu'il daigna marquer pour mes ambitions, il fallut attendre les circonstances romanesques de nos retrouvailles à Rome, huit ans plus tard,

pour que je me liasse véritablement avec lui. Pour l'heure j'étais trop timide, j'avais trop conscience de mes insuffisances et de ses supériorités, pour oser répondre aux avances d'un homme qui se donnait à tout le monde et dont tout le monde quémandait les faveurs.

*

Vers cette époque, je subissais, sous l'influence de ces premières relations mondaines, une véritable métamorphose tant physique que morale. Si l'on autorise à un vieillard l'innocente vanité que lui donne le souvenir de sa beauté perdue, j'oserai dire qu'à dix-sept ans je n'étais pas mal fait de ma personne. Je n'avais pas cette physionomie remarquable qui signale au premier coup d'œil le génie, et mes traits un peu mous n'étaient pas destinés à vieillir aussi bien que ceux de Liszt. Mais ma figure était douce et agréable. J'avais le front haut du penseur, la silhouette fine du dandy, le teint rose et frais de la jeune fille. Mes yeux d'un bleu presque noir, profondément enfoncés dans les orbites, luisaient de tout leur éclat. Sous l'influence sans doute à peine consciente de l'élégance aristocratique de Chopin, je m'étais mis à cultiver mon apparence avec beaucoup de soin. Je portais les cheveux longs et ondulés, la barbe des Jeunes-France, un peu mieux taillée seulement, car je détestais donner dans le débraillé. Mes chemises étaient d'une blancheur impeccable, ma redingote de velours bleu de Prusse n'avait pas une tache et mes mains étaient si soignées qu'elles n'auraient jamais pu faire suspecter mon métier. Enfin, à force de travailler ma physionomie, de me composer un air las, mélancolique et légèrement distant, je m'étais donné l'allure d'un *prince étranger*. C'est ainsi que me surnommèrent bientôt mes camarades d'atelier.

Ces efforts constants disent assez combien je redoutais ma propre insignifiance. Pour la première fois, la mélancolie et la défiance que m'inspiraient mes capacités l'emportaient sur ma gaieté primitive. Étaient-ce les séquelles de la maladie ? Mes tendances *spleenétiques* se

confirmaient de jour en jour. Dans la chambre de la rue Louis-le-Grand où je m'étais installé, il m'arrivait de rester allongé des heures, songeant à la mort, ne sortant de mon abattement que pour écrire des lettres déchirantes à mes parents. J'approfondissais comme à plaisir le mal du pays dont je souffrais, en me récitant des poèmes allemands ou en fredonnant des ballades hambourgeoises. Pourtant, retourner dans ma ville natale eût représenté un échec cuisant à mes yeux, sans parler de la certitude douloureuse de me déconsidérer auprès de mon père. Comme je me savais incapable de secouer ma léthargie, il me fallait tout attendre des circonstances. Fort heureusement, elles me servirent bientôt.

*

Très peu de jours après mon arrivée à Paris, ma tante me présenta au baron Gérard. L'ancien portraitiste de la cour impériale, alors âgé d'une soixantaine d'années, avait à peu près cessé de peindre. Au dernier Salon, il avait encore donné un beau portrait de M. de Lamartine. Mais sa gloire était passée, et il le reconnaissait avec une élégance qui faisait honneur à sa personne. Comme je lui présentais quelques esquisses, dans l'espérance qu'il voudrait bien me prendre dans son atelier, il me parla avec une tendresse toute paternelle, mais dans les termes les plus propres à me désabuser.

« Mon ami, vous avez un vrai talent. Votre œil est sain et fin. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider dans cette carrière redoutable, à commencer par vous dissuader de travailler sous ma direction. Ne prenez pas cet air navré. À Paris, les modes artistiques passent avec les révolutions. Nous sommes finis, nous autres peintres de l'Empire. David est renié. Girodet a tiré sa révérence. Gros se morfond. Ce ne serait pas vous rendre service que vous attacher à notre école.

– Mais n'est-il pas de votre devoir de transmettre vos lumières ? objectai-je timidement. Les nouveaux venus ont besoin de l'expérience de

leurs aînés.

– Si David était encore là, peut-être aurait-il l'énergie nécessaire pour passer le relais. Mais en le perdant nous avons perdu notre prophète, et la foi dans les idéaux qu'il défendait. Je ne suis plus sûr que le passé soit nécessairement meilleur que le présent. Je me demande si la splendeur sauvage des Noirs de Géricault ou des Ottomans de Delacroix ne vaut pas aussi bien, en définitive, que l'anatomie frigide des Grecs. La seule chose que je puisse décemment me permettre dans cet état d'incertitude, c'est d'observer toutes les nouveautés picturales, avec la curiosité distante du voyageur qui ne tardera pas à voguer sous d'autres cieux.

– Il me faudra donc me passer d'un maître ? » insistai-je, sans considération pour cette évocation à peine voilée d'une mort prochaine.

Le regard du baron Gérard perdit de son vague un peu souffrant et se fixa sur moi avec une nuance d'étonnement.

« Si c'est un maître qu'il vous faut, rencontrez M. Ingres. C'est le seul parmi les anciens qui puisse se targuer d'avoir un avenir. »

CHAPITRE IV

Le baron Gérard m'avait promis d'intercéder en ma faveur auprès de M. Ingres. Il le connaissait bien, mais entretenait avec lui des relations difficiles. Fort au fait des bizarreries de son caractère, il m'avait remontré que toute précipitation pouvait être fatale à nos projets.

Alors que je commençais à perdre patience, je reçus de la part de Gérard une invitation à dîner chez M. Hittorff, que j'avais déjà rencontré à plusieurs reprises chez mon oncle Auguste. Ingres était présent. Cela tenait presque du miracle, comme je ne tardai pas à le comprendre, car le peintre ne sortait presque jamais de chez lui, ayant pour les mondanités la plus franche aversion. Il faisait exception pour Hittorff, qu'il avait rencontré à l'époque où celui-ci s'occupait de l'organisation des cérémonies du sacre de Charles X, et pour lequel il avait la plus haute estime. Je ne sais comment il découvrit qu'il était tombé dans un guet-apens, mais il m'accueillit avec une hostilité à peine cachée.

« C'est donc vous, le jeune protégé de Gérard ? commença-t-il en me jaugeant d'un regard sévère. J'espère que vous n'avez pas adopté ses principes corrompus. Sans quoi, tout jeune que vous soyez, je ne peux plus rien pour vous. »

Comme je le dévisageais d'un air ahuri, il crut bon de se justifier.

« Parfaitement ! Des principes corrompus ! Avez-vous seulement vu sa dernière manière ? Ce monsieur donne dans le vapoureux, depuis qu'il ne sait plus peindre. Il ose sacrifier la ligne à on ne sait quelles brumes

anglaises. Il cherche à faire du *chic*, peut-être dans l'espoir de plaire à M. Delacroix et à ses admirateurs dépravés. C'est inadmissible, quand on a été formé par le maître des maîtres ! »

Je marmonnai je ne sais plus quel discours de protestation, mais il me coupa net.

« Venez me montrer vos dessins demain à la première heure. Je saurai tout de suite si l'on peut encore vous sauver. Mais laissez-moi vous dire par avance que je n'ai pas grand espoir. Quand on est tombé entre de mauvaises mains, monsieur, il faut toute la force d'une belle âme pour se relever. Et l'insolence avec laquelle vous défendez l'indéfendable me fait singulièrement douter de la qualité de la vôtre. »

Je ne sais ce qui dans cette façon de me morigéner me donna envie de rire et de battre des mains plutôt que de tourner les talons. Ce n'était pas la froide colère de Gérard Hardoff. C'était un déchaînement passionné, ridicule en ce qu'il avait de théâtral, mais réjouissant par le fort accent gascon qui l'accompagnait, et pathétique par ce qu'il laissait transparaître de sincérité de la part de l'acteur. M. Ingres s'indignait au nom de l'idéal. C'était la meilleure preuve qu'il en avait un, et non des moindres.

Dès cet instant, je ressentis pour l'homme un mélange de crainte, de respect et de tendresse. À cinquante-deux ans, il avait encore dans le regard cet éclat méridional que l'on peut admirer dans son célèbre autoportrait de jeunesse. Mais il s'était empâté, ce qui était d'autant plus fatal à sa silhouette qu'elle était courte. Il n'avait ni cou ni taille. Ses membres semblaient des moignons et son costume le serrait au point de paraître gêner ses mouvements. On a dit qu'il ressemblait à un curé espagnol. Ce n'était pas faux. Mais quoi qu'on ait pu écrire de cette apparence grotesque, de la manière dont elle jurait avec les beautés antiques qu'il exaltait dans son œuvre, elle était amendée par la splendeur de la tête et la force de l'expression. Les cheveux épais, encore très noirs, étaient séparés au milieu du front, en hommage à Raphaël et Poussin, ses deux idoles. Sous les

sourcils fins et froncés, les pupilles lançaient leurs flèches ardentes. Il avait le nez un peu fort, les oreilles grandes, les joues larges, la lèvre supérieure basse, la lèvre inférieure charnue. À la moindre émotion, son teint de terre cuite était irrigué par un sang généreux. Je comprenais ce que m'en avait dit Gérard. À la différence de ce dernier, il exhalait encore – il exhala jusqu'à sa mort – le désir de vivre, de travailler, de réussir.

*

Le lendemain, je me présentai en tremblant rue des Beaux-Arts. Tandis qu'Ingres auscultait mes esquisses d'un air sévère, mon regard absorbait avec avidité les œuvres merveilleuses qui encombraient son atelier. Il y avait là des paysages à la plume, des copies d'après l'antique, des portraits somptueux qu'il avait réalisés au cours de son séjour à Rome. On devinait en un coup d'œil une force de travail titanesque. J'aurais donné dix ans de ma vie pour avoir réalisé ne fût-ce qu'un seul des dessins admirables que j'apercevais.

« Tout cela n'est pas mal, fit-il d'un ton circonspect. Je vois que M. Gérard n'a pas eu le temps de vous influencer. Qui vous a appris votre métier ?

– Mon père. Il est miniaturiste à Hambourg. »

Il parut fort satisfait de ma réponse. Il continua à me questionner sur mon éducation, mes frères et mes sœurs, avec un intérêt de plus en plus marqué. Quand je lui eus dit que mon père était violoniste, et qu'il avait eu Andreas Romberg pour professeur, il perdit toute réserve et laissa éclater une joie émue.

« Comment donc ? s'exclama-t-il en me broyant le bras. Mais savez-vous bien que je me flatte moi-même de tirer quelques sons de cet instrument divin à mes heures perdues ? J'ai eu l'honneur de jouer avec Paganini à Rome. Parfaitement, jeune homme. J'ai eu cet honneur-là.

Sachez qu'il n'y a pas un art que je révère plus que la musique. Haydn, Mozart et Beethoven. Il n'y a rien au-dessus. Vous m'entendez ? Rien. »

Il continua à feuilleter mon album, mais avec une apparence de distraction. La bienveillance attendrissait les lignes de son visage et embrumait son regard.

« Ceci est très bien, me dit-il soudain en désignant un portrait à la plume de ma plus jeune sœur. Un peu anguleux, peut-être, mais très bien. »

Il reprit son feuilletage, puis reposa l'album.

« Vous aimez la nature, jeune homme. C'est là le plus important. Il n'y a pas assez de relief dans ce que vous faites. Il faudrait faire tourner tout ça. Mais votre ligne est exacte. Je dirais même que votre ligne est d'une rare exactitude. Oui, vraiment. Vraiment, je serais jaloux de l'exactitude de votre ligne. Je ne crois pas que j'étais capable d'une ligne aussi exacte à votre âge. C'est une qualité bien rare. »

Il y eut un moment de gêne. Ingres ne disait plus rien et je ne savais comment renouer la conversation. Mon cœur battait si fort que je craignais qu'il ne l'entende.

« Est-ce à dire que vous m'acceptez dans votre atelier ? » osai-je enfin demander.

Il reprit immédiatement son air courroucé, et pendant une seconde, je craignis le pire.

« Vous moquez-vous ? Croyez-vous que je vais vous laisser retomber dans les griffes des apôtres du vaporeux ? Non, monsieur. Non. Quand on a une ligne aussi exacte, on ne se laisse pas corrompre. Désormais, vous m'appartenez. »

*

Le jour même, je fis mon entrée dans l'atelier d'Ingres. Ce dernier, qu'il avait fait ouvrir à son retour en France après des années d'exil romain, était situé rue des Marais-Saint-Germain. Il jouxtait son atelier personnel, mais

ne communiquait pas avec lui, ce qui préservait l'indépendance farouche du maître. L'accueil aussi triomphal qu'inattendu qu'avait reçu son *Vœu de Louis XIII*, au Salon de 1824, avait convaincu Ingres qu'il était temps de reconquérir sa position à Paris. Personne n'aurait pu mieux l'aider dans cette entreprise, avait-il alors songé, que de jeunes soldats formés à son goût et par ses soins, dévoués à sa cause et capables de diffuser ses principes. C'est sur eux qu'il avait d'emblée compté pour contrer les offensives d'une presse hostile, d'un public ignare et d'un pouvoir ingrat.

En réalité, et n'en déplaise à M. Baudelaire, tous les élèves formés par M. Ingres ne se transformèrent pas en adorateurs fanatisés. Mais il est vrai qu'il régnait dans son atelier une atmosphère cordiale et policée qui contrastait absolument avec celle d'autres cours, et tout particulièrement avec ceux des Beaux-Arts. Une tenue vestimentaire correcte était exigée. La plus grande pudeur était de mise avec les modèles. Les pochades à l'égard des nouveaux n'étaient pas tolérées. Tout au contraire, ceux-ci étaient accueillis avec une grande affabilité.

Amaury-Duval était le plus ancien des élèves du maître et le plus âgé d'entre eux. Ce fut lui qui me reçut. Depuis les origines, il avait joué le rôle de factotum auprès de M. Ingres, accueillant les élèves, occupant même dans les premiers temps la fonction de *massier*, c'est-à-dire, dans le jargon du métier, celui qui collecte les cotisations auprès des élèves pour les frais de fonctionnement de l'atelier. À vingt-quatre ans, celui qui devait rester mon ami le plus cher était un garçon doux et affable, nullement imbu de l'autorité que lui valait son statut d'aîné, et d'une modestie charmante pour tout ce qui concernait son propre travail. Il me montra un beau portrait sur lequel il était en train de travailler et qu'il appelait sa *Dame verte*.

« Je concourrai l'an prochain pour la première fois, m'expliqua-t-il d'un air gêné. Je ne vous cache pas que je redoute de déshonorer Ingres. »

J'eus la naïveté de m'étonner de la longueur de l'intervalle qui avait séparé son entrée dans l'atelier de sa première participation au Salon.

« Croyez-moi, il faut être patient, si vous voulez exposer. Ingres n'envoie pas facilement ses élèves sous le feu des critiques. Tant qu'il estime que leur dessin est perfectible, il leur interdit de passer à la peinture. Les choses peuvent aller très vite alors. Surtout si vous avez du talent. Mais sans dessin, point de peinture. C'est ici la règle. »

Comme je remâchais ma déception – j'avais la présomptueuse espérance de recevoir au plus vite une médaille pour couvrir ma famille de gloire –, je vis déboucher un jeune garçon qui n'avait pas plus de douze ou treize ans, et qui me fixa d'un air espiègle et interrogateur.

« Tenez, celui-ci, par exemple, ajouta Amaury avec une ironie à peine perceptible. Ingres est bien persuadé qu'il n'aura pas à attendre longtemps avant d'obtenir des triomphes. Permettez-moi de vous présenter le plus jeune élève de notre atelier. Monsieur Théodore Chassériau, dont j'ai l'immense honneur d'être le parent. »

J'observai le prodige avec curiosité. Il n'était point beau et n'avait aucune régularité dans les traits. Mais il y avait dans les grosses pierres noires de ses yeux, dans son épaisse chevelure qu'un peigne avait à grand mal disciplinée, dans sa lèvre supérieure épaisse et déjà couverte d'une ombre drue, dans son maintien mi-grave, mi-moqueur enfin, une sorte d'étrangeté qui intriguait d'abord et prévenait ensuite en sa faveur.

Je dirai plus loin dans quelles circonstances je fus amené à approfondir ma connaissance de cet être hors du commun et surtout à revenir du tout au tout de la bonne impression que sa verve et son entrain avaient tout d'abord produite sur moi. Il y a longtemps que ma rancœur à l'égard de Chassériau est morte. Ce qui domine à cette heure, près de cinquante ans après notre première rencontre, c'est mon incrédulité douloureuse en songeant que de cet adolescent à peine sorti de l'enfance et si manifestement impatient de se jeter dans tous les tourbillons de la vie adulte allait sortir l'un de ces talents hors pair dont le feu trop vif n'est pas destiné à brûler longtemps.

CHAPITRE V

Du jour de mon entrée dans l'atelier d'Ingres, les perspectives de mon existence furent entièrement modifiées. J'étais encore sujet à des accès de tristesse inexplicables, mais je ne les laissais plus dominer mes esprits. Désormais, le désir d'être grand à mon tour dans le domaine de la peinture me tenait seul lieu de guide.

Sous l'égide du maître, j'appris d'abord à dessiner d'après la bosse. Un modèle de plâtre était exposé sur un tabouret. Il fallait en rendre les ombres et les lumières avec la plus grande exactitude. Le maître se plaçait derrière l'élève qui, gêné par sa respiration bruyante, suspendait son crayon. Alors il se grattait la gorge, ce qui signifiait « Continuez ! ». On reprenait le travail, terrorisé, jusqu'à ce qu'il jette des exclamations irritées :

« Ce n'est pas cela, monsieur. Reconsidérez donc ces masses. Vous passez d'ombre à lumière comme de nuit à jour. Il faut revoir ce jeu-là. Répartition et gradation, vous m'entendez ? C'est là-dessus qu'il faut travailler. Faites-moi tourner toute cette machine ! »

Lui-même n'aimait guère à se préoccuper du relief. Il estimait la ligne par-dessus tout, et se plaignait du caractère fastidieux de l'étude anatomique. Mais de cette soumission contraignante aux lois de la nature, il s'était fait un impératif catégorique, auquel il pliait ses élèves avec la même éprouvante et systématique rigueur. Toutefois son respect pour l'anatomie avait pour limite la restitution de l'ossature. Il détestait les modèles trop

maigres, et imaginer le squelette sous la chair lui donnait des frissons de dégoût.

« Quelle horreur ! me lança-t-il un jour que je lui montrais un nu de ma composition. Imaginez-vous, monsieur, que l'on vous tienne gré de pouvoir compter les côtes de votre modèle ? Vous destinez-vous à la peinture de vanités ? Remplissez-moi tout cela. »

Et comme je lui remontrais que je n'avais rien fait d'autre qu'observer la nature et tenter de la reproduire, ainsi qu'il nous y avait incités, il se fâcha pour de bon :

« Croyez-vous vraiment que la nature aime ces yeux caves et ces cages thoraciques saillantes ? Il faut que vous ayez le regard bien pervers pour voir le monde sous l'apparence d'une morgue. Rien de tout cela n'est la nature, cher monsieur. Vous n'auriez jamais rencontré ces cages thoraciques chez les Grecs. »

De fait, M. Ingres ne concevait la nature que comme cette sélection harmonieuse de formes et de lignes qui s'opérait dans son propre regard, et dont il considérait les Anciens, et après eux les artistes de la Renaissance italienne, comme les meilleurs serviteurs.

« Passez-vous vos après-midi au Louvre pour vous imprégner de la *manière* des peintres ? s'indignait-il. Mais il n'y a rien de plus détestable que la *manière*. Si vous ne retenez que cela, vous ferez du *chic*. L'étude des maîtres n'a pas d'autre but que de vous apprendre à *regarder* le monde qui vous entoure. Non pas *eux*, mais la *nature* ! »

Quand il estima que je maîtrisais suffisamment le jeu des ombres et des lumières, Ingres me laissa travailler d'après les modèles qui venaient poser à l'atelier. Il s'agissait la plupart du temps d'hommes, car les élèves qui préparaient le prix de Rome étaient tenus de présenter une anatomie masculine. Mais pour que notre formation soit complète, il était parfois nécessaire de faire venir un modèle féminin. Il arriva à mon innocence d'être émue, les premiers temps, de la nudité d'un corps jeune et plein.

Mais je parvins bientôt à dominer mes émotions et à ne plus me concentrer que sur le rendu des proportions. Mes yeux commandaient à ma craie et ma volonté intimait le repos au reste du corps.

Rien dans ces séances n'invitait d'ailleurs à la licence. Elles avaient lieu le matin et, en dehors de la belle saison, il fallait allumer un brasier pour rendre la température supportable. Les modèles ne se dévêtaient qu'avec répugnance. Les poses, destinées à faire saillir tel ou tel muscle, entraînaient souvent des crampes atroces. Même celles qui faisaient profession de leurs charmes savaient que l'atelier encombré de plâtres et de chevalets n'était pas propice aux démarchages. Quant aux élèves, ils se tenaient parfaitement dans ces occasions. Ingres veillait à ce que le langage restât d'une correction exemplaire. Il ne supportait pas les familiarités. Un élève qui disait « faire son bonhomme » pour « étudier le modèle vivant » était mis à l'amende.

On pourrait croire à ces détails que le maître n'était pas un homme bon. Il était au contraire d'une sollicitude toute paternelle. J'en veux pour preuve l'attitude qu'il eut avec ses élèves au cours de la terrible épidémie de choléra qui se déclara au printemps de 1832.

*

Il y avait plusieurs mois que les rumeurs de l'arrivée en France de la maladie qui sévissait dans le reste de l'Europe épouvantaient les esprits. Le choléra avait fait ses premières victimes parisiennes au mois de mars. Mes parents m'avaient écrit leurs alarmes et fait part des recommandations du médecin de famille : il fallait éviter les faubourgs, ne pas boire l'eau des fontaines, porter des gants, faire bouillir tout linge souillé. Je ne parvenais pas à prendre ces mesures prophylactiques au sérieux. Comme j'avais réchappé à la mort peu de temps avant mon départ pour la France, je me croyais, par un calcul des plus superstitieux, immunisé contre toute nouvelle maladie. On parlait peu de l'épidémie à l'atelier, car on avait

remarqué que ce sujet avait la vertu de faire blêmir le maître. Un jour que le massier avait décrit les vomissements suspects du fils de sa concierge, il lui avait commandé d'une voix glaciale de rentrer chez lui jusqu'à nouvel ordre.

À cette heure, le choléra avait surtout touché les couches les plus misérables de la population. Mais voilà qu'il commençait à faire des victimes dans les beaux quartiers. Chaque jour, un nouveau personnage éminent était touché. M. Casimir Perier, président du Conseil, contracta le mal après avoir rendu visite aux patients de l'Hôtel-Dieu. Sa mort, au milieu du mois de mai, fit grand bruit, et profita à l'agitation républicaine. Au début du mois de juin, ce fut au tour du général Lamarque, chef de l'opposition libérale sous la Restauration, de succomber au choléra. Ses funérailles dégénérèrent en manifestation d'hostilité au régime et donnèrent lieu à une insurrection qui fut sévèrement réprimée.

Quand le mois de juillet arriva, la chaleur devint intolérable. Les cas de contagion se multipliaient. Dans certaines rues, une odeur poisseuse prenait à la gorge. En passant un jour sur le parvis de Notre-Dame, je vis un jeune homme s'écrouler dans ses propres déjections. J'en revins si bouleversé que je ne pus me retenir de raconter ce dont j'avais été témoin. Après m'avoir écouté dans un silence grave, M. Ingres nous rassembla tous.

« Si jamais l'un d'entre vous en venait à contracter ce mal terrible, je me jugerais responsable, déclara-t-il d'une voix émue. Je ne peux pas prendre le risque de vous exposer plus longtemps. Vous allez rentrer chez vos parents. Je resterai ici pour vous tenir informés de l'évolution de l'épidémie. On dit que les vents d'ouest doivent chasser les miasmes incessamment. Ce ne sera pas un long exil. »

Quelques heures plus tard, alors que l'atelier s'était vidé et que je demeurais à ma place à terminer une esquisse, faute de savoir que faire de ma personne, il vint me trouver.

« Souhaitez-vous demeurer auprès de moi, mon cher Henri ? » me demanda-t-il en m'appelant pour la première fois par mon prénom.

Il avait compris qu'il m'aurait fallu des siècles pour retourner à Hambourg, et que je n'avais nulle autre place où loger mon désœuvrement. Dans ces circonstances graves, la terreur panique que la mort lui inspirait avait disparu. Il se montrait d'un courage rare et se souciait d'abord du sort d'autrui. Il fut convenu que je m'éloignerais quelques jours, puis que je reviendrais travailler à ses côtés. Sur le conseil du maître, je partis pour la campagne normande, où l'air avait une réputation de fraîcheur et de pureté. À mon retour, dans une intimité propice aux progrès les plus rapides, j'entrepris mes premiers essais de peinture. Quand au mois de septembre l'épidémie eut reflué et que les élèves eurent fait leur retour dans l'atelier, ma première toile – un portrait de mon frère – était achevée.

*

On sait que le maître jugeait que le dessin était la probité de l'art et que la couleur n'en était que la dame d'atour. Il ne concevait le passage à la peinture qu'après que toutes les étapes préalables en avaient été soigneusement respectées : études de nus, habillage des figures, travail de la composition d'ensemble, mise au carreau. Alors seulement venait le choix des teintes, qui avaient pour unique impératif d'être *distinguées*. Ingres haïssait les couleurs trop chaudes et voyait en Rubens un boucher qui étale ses viandes avec impudence, en Delacroix un menteur dont les exagérations agressent l'œil et blessent la nature.

« Tombez dans le gris plutôt que dans l'ardent, si vous ne pouvez faire juste », répétait-il souvent. Une anagramme facile, lancée par quelque rival peu scrupuleux, avait fait d'Ingres un peintre « en gris ». Mais le maître n'avait nullement les ressources de la palette en horreur.

Au contraire, à force d'étudier les œuvres des maîtres italiens, des Titien et des Véronèse, il avait découvert quelques-uns des secrets qui leur avaient

permis d'obtenir ces tons brillants, transparents et purs. Il s'agissait d'étaler sur la toile – du couteau, de préférence, pour l'aspect serré de son grain – une sorte de teinte à la colle, d'un gris plus ou moins coloré, en fonction de la nuance finale que l'on visait. Quand elle avait séché seulement, on pouvait peindre à l'huile, en diluant fortement la peinture, afin de bien glacer le tout. Pour obtenir des bleus profonds et des rouges vifs, il fallait un gris tirant sur le blanc. Pour les verts, un gris jaune. Pour les chairs très claires, un gris tirant sur le violet. Pour les complexions plus foncées, un gris soutenu. Point n'était besoin de multiplier les couches : dans le glacis, la peinture la plus mince devait aller de pair avec la profondeur la plus grande. C'est cette technique redoutable que M. Ingres utilisa jusqu'à la fin de sa vie, et que je tâchai moi-même de transmettre à mes élèves, contre vents et marées. Qu'on me dise à présent s'il n'y avait pas là plus d'art que dans les badigeonnages du Salon des refusés !

*

Un mercredi que je m'apprêtais à quitter l'atelier pour rejoindre le salon de ma tante Sophie, Ingres me retint.

« Mon cher Henri, commença-t-il avec un sourire malicieux. Je crois que vous avez prouvé que vous étiez capable de tenir un pinceau. Que diriez-vous de réaliser une copie du portrait de Jeanne d'Albret, la mère de ce bon roi qui porte votre prénom ? »

Je restai interdit. Le maître m'avait laissé espérer une prochaine participation au Salon. Je pensais avoir suffisamment copié depuis le début de ma formation. J'aspirais désormais à réaliser mes propres œuvres.

« Il s'agit de trois cents francs, ajouta-t-il d'un air qui laissait entendre que mon silence le blessait. Êtes-vous suffisamment en fonds pour vous permettre de décliner une offre pareille ? Ne seriez-vous pas bien fier de gagner votre premier argent avec vos pinceaux ?

– Assurément, lui répondis-je contre mon gré. Ce n'est pas une somme à négliger.

– Elle est d'autant moins à négliger qu'elle est offerte par le roi. »

Je sentis mon sang refluer violemment dans mon cœur. L'orgueil le disputait en moi à l'ébahissement. Il fallut les explications de mon maître pour me faire prendre la mesure de ce cadeau tombé du ciel.

Louis-Philippe avait décidé d'ouvrir à Versailles un musée consacré à l'histoire de France. Depuis que les drames de Dumas et Hugo avaient popularisé certaines pages glorieuses ou sanglantes des siècles écoulés, le style troubadour avait envahi le monde des arts et jusqu'à la vaisselle et au mobilier. Tout le monde s'intéressait au passé national, à commencer par le roi. Cependant, comme il n'était pas imaginable pour l'État d'acquérir autant d'œuvres qu'il eût été souhaitable pour remplir les collections du nouveau musée, un vaste programme de copies avait été mis en place.

Ingres avait obtenu des commandes pour certains de ses élèves. Dans sa grande générosité, il avait décidé de m'en faire bénéficier. C'était me témoigner hautement la confiance qu'il avait placée en moi. Soucieux de ne pas le décevoir, je terminai en peu de jours le portrait de Jeanne d'Albret. Dès l'année suivante, je poursuivis dans cette voie en copiant la *Gabrielle d'Estrées* de François Clouet. Plus tard et pour le même musée, je réalisai des copies des portraits de Charles VII, de Louis VIII le Lion, d'Hugues de Payns, ainsi que plusieurs tableaux de bataille. Mes premiers essais appartinrent ainsi à la France, tant par leur sujet que par leur destination, formant la preuve la plus ancienne et la moins douteuse de mon attachement à ma patrie d'adoption.

Grâce à ces rentrées d'argent, je pus quitter ma chambre minuscule et m'installer, rue de la Michodière, dans un logement plus confortable. Il comprenait une vaste soupente pouvant faire office d'atelier. Je fréquentais encore celui de M. Ingres, mais mon ardeur était telle que je voulais être en mesure de continuer à travailler le soir, si je le désirais.

En effet, je n'avais pas renoncé à peindre des œuvres originales. Dans le plus grand secret, j'avais commencé des esquisses pour une toile dont le sujet était emprunté au Livre de Tobie. Depuis longtemps, cette histoire hantait mon imagination. Sans doute me paraissait-elle dotée de cette rude poésie hébraïque qui mêle la déploration de l'errance à l'invraisemblance et à la cruauté, sans qu'on désespère d'en tirer un sens consolateur.

Tobit, Judéen misérable exilé à Ninive et aveuglé par l'action corrosive d'excréments d'oiseaux, envoie son fils Tobie chercher à Ecbatane une créance dont dépend le rétablissement de sa situation. Arrivé sur place, le jeune homme s'éprend de la fille du créancier de son père, Sarah. Possédée par le démon Asmodée, celle-ci a vu mourir ses sept maris successifs pendant leurs nuits de noces. Grâce à l'aide de l'archange Raphaël et au fiel d'un mystérieux poisson, Tobie parvient à délivrer sa promise. Ils reviennent ensemble à Ninive, avec la créance et l'onguent qui rend la vue au malheureux vieillard.

J'aimais tout dans ce roman d'aventures aussi étrange que décousu. La piété filiale de Tobie. Sa persévérance face aux épreuves. La pureté de son amour pour Sarah. La présence inquiétante du démon. L'intervention rassurante de l'archange. Le Livre de Tobie me paraissait offrir des affinités si secrètes avec ma propre existence que j'eus l'idée d'y consacrer un cycle. Je n'imaginais pas qu'il allait occuper la plus grande partie de ma carrière.

CHAPITRE VI

Un soir de 1834, alors qu'éreinté par mon labeur je m'apprêtais à souffler ma bougie, on frappa à ma porte. Je n'avais pas l'habitude des visites nocturnes et crus d'abord à une plaisanterie. Comme les coups redoublaient, je finis par me relever. Quelle ne fut pas ma stupeur en découvrant Ingres suant et soufflant sur le palier !

Le maître avait promis à plusieurs reprises de venir examiner mon travail, mais je n'avais jamais osé croire qu'il daignerait faire le déplacement. Très ému, je le fis entrer dans mon modeste logis. Ma toile trônait sur le chevalet. J'y avais représenté le départ de Tobie pour Ecbatane, accompagné de l'archange Raphaël. Ingres s'approcha d'un pas lourd, examina mon œuvre sans piper mot, puis s'écroula pesamment dans le fauteuil que je lui avais avancé. Il avait l'air profondément accablé.

« Vous ne dites rien ? lui demandai-je enfin en tremblant d'appréhension. Mon tableau vous paraît donc bien mauvais ?

– Point du tout, mon ami, répondit-il d'une voix à peine audible. Tout cela est très bien. Très bien vraiment. Si vous n'obtenez pas une médaille l'an prochain au Salon, ce sera la preuve ultime que nous n'avons affaire qu'à des animaux. »

Je compris soudain d'où venait l'abattement du maître. Je n'avais pas eu le temps de me rendre à la nouvelle exposition, mais j'avais ouï dire par mes condisciples que le tableau présenté par Ingres, ce *Martyre de saint Symphorien* auquel il avait travaillé pendant des mois, y avait été fort mal

reçu. On l'avait trouvé bizarre, confus et surchargé. À cette œuvre magistrale et difficile, on avait préféré le pathétique théâtral du *Supplice de Jane Grey* de Paul Delaroche.

J'allai chercher un flacon d'eau-de-vie de cerise, en remplis un verre à liqueur et obligeai mon maître à l'avalier. Puis, devinant que la colère était plus profitable à la santé d'Ingres que cet état de prostration, je l'aiguillonnai en lui exprimant toute l'indignation que m'inspirait pareille injustice. Il n'en fallut pas plus pour le ranimer.

« N'est-ce pas, Henri ? s'exclama-t-il. Ne tenons-nous pas là la preuve la plus irréfutable de la dégénérescence du goût français ? On préfère à la dignité de mon Symphorien les simagrées de cette poupée blonde.

– Des simagrées, on en ferait à moins, lui remontrai-je avec malice pour mieux l'échauffer. La pauvre enfant est sur le point d'avoir le cou tranché.

– Mais c'est là ce qui est répugnant ! Ces chairs mignardes, jetées dans la paille d'une crèche, et dont on comprend qu'elles vont s'y vider de leur sang ! Ces taffetas blanc rosé, rendus avec une afféterie qui ressemble à du *chic* ! Ces poses grotesques des dames de compagnie, qui trouveraient mieux leur place sur les planches de la Porte Saint-Martin ! Et par-dessus le marché cette tête bandée, prête à tout moment à jaillir hors du cadre et à éclabousser les spectateurs ! Est-il possible de conjuguer plus de mièvrerie à plus d'obscénité ? On croirait voir le bourreau entrer à l'église le jour des communions ! »

Cette fois, j'entrepris de calmer le maître. Je craignais que mes voisins ne se plaignissent du tapage. Rien n'y fit. Il était lancé. Ses yeux larmoyants jetaient des éclairs. Ses poings serrés crevaient le plafond.

« Moi, monsieur, tonnait-il, je ne donne pas aux spectateurs des jouissances aussi basses ! J'ai la décence de cacher l'échafaud où se rend mon Symphorien. Si ces messieurs qui nous jugent veulent du sang, qu'ils aillent contempler les guillotinades à l'aube. Décidément, les Grecs n'auraient rien compris à l'époque barbare où nous avons le malheur de

vivre. Les Romains non plus, d'ailleurs. Car, au moins, ils étaient violents avec franchise. Ils n'avaient pas cette hypocrisie bourgeoise qui veut pour ses boucheries des habits noirs et des manières de jeunes filles en pension. »

Quand M. Ingres en vint, pour la première fois depuis que je le connaissais et pour mieux flétrir la peinture de Delaroche, à vanter les mérites de la dernière œuvre de Delacroix – ses admirables *Femmes dans un appartement d'Alger* –, je compris que sa douleur n'était pas feinte et que son équilibre moral était atteint en profondeur. Toutes les vieilles rancœurs qui l'avaient tenu loin de la France pendant des années étaient bel et bien en train de se réveiller. Il était fatigué de l'aveuglement de la critique, écœuré par les nouvelles tendances qui s'affirmaient chaque jour et qui, en vainquant une à une les répugnances du public, éloignaient irrémédiablement ce dernier de l'amour du beau.

En me quittant, il me serra dans ses bras.

« Continuez la lutte, si vous vous en sentez l'envie et que vos forces égalent vos talents, me dit-il avec une solennité tragique. Pour moi, c'est terminé. Je veux bien m'occuper de fleurs et de musique. Mais pour ce qui est de la peinture, on ne m'y reprendra plus. »

*

Fort peu de temps après cet échec humiliant, Ingres se proposa pour le remplacement d'Horace Vernet à la direction de l'Académie de France à Rome. Pas moins de neuf séances furent nécessaires aux membres de l'Institut pour les décider à placer l'auteur du *Vœu de Louis XIII* en tête de la liste qu'ils présentèrent à Thiers. C'est dire à quel point celui qui se percevait comme le défenseur des traditions restait aux yeux de ses confrères un peintre révolutionnaire, subversif et incompréhensible.

La nouvelle de son départ prochain m'accabla. Je me sentais abandonné. Plusieurs de mes aînés à l'atelier étaient déjà installés dans la Ville éternelle, comme pensionnaires à la Villa Médicis ou simples visiteurs

soucieux de parachever leur formation au contact des maîtres italiens. Paul Jourdy, Eugène Roger, Hippolyte Flandrin s'apprêtaient à accueillir le nouveau directeur dans sa résidence. À son tour, mon cher Amaury-Duval vint m'annoncer son départ pour Florence puis Rome. À Paris ne restait plus parmi les élèves d'Ingres que Chassériau, encore trop jeune pour m'intéresser.

À la veille de quitter la France, Ingres vint me faire ses adieux.

« Il est bien fâcheux, commença-t-il avec sa véhémence habituelle, que vous ne puissiez concourir pour le Prix de Rome et me rejoindre à la Villa Médicis. J'avais besoin de vous. Si vous m'aviez écouté, vous vous seriez occupé de vous faire naturaliser dès votre arrivée en France.

– À l'allure où va l'administration de ce pays, répondis-je en manière de plaisanterie, je ne suis pas sûr que j'aurais pu obtenir mes papiers à temps.

– Mais c'est un scandale ! Vous parlez mieux français que les littérateurs à la mode qui prétendent nous accabler de leurs vulgarités. »

Je souris. Ingres ne goûtait guère les outrances des romantiques.

« Vous pourriez venir tout de même, reprit-il d'une voix radoucie. Regardez Amaury. Est-ce qu'il s'occupe d'obtenir le Prix de Rome, lui ?

– Il n'est pas dans ma situation financière. Son père prend tout en charge.

– Ma foi, si c'est une question d'argent, nous pouvons nous arranger. »

Je le remerciai vivement, mais refusai. Je m'étais toujours interdit d'emprunter de l'argent à mon oncle Auguste, qui m'en avait pourtant souvent proposé. Je mettais un point d'honneur à gagner ma vie. Ingres était la personne la mieux à même d'être touchée par un pareil argument. Sa délicatesse le devina d'ailleurs sans que j'eusse besoin de le formuler.

« Je vous comprends, Henri. J'étais pareil à votre âge. Écoutez, voilà ce que nous allons faire. Je serai à Rome pendant six ans. Je veux bien être pendu si vous ne récoltez pas quelques jolies commandes avant ce terme. Au besoin, je vous aiderai à vous en procurer. Travaillez. Ne vous

préoccupez de rien d'autre. Faites-vous un nom au prochain Salon. Et dès que vous aurez mis de côté l'argent du voyage, rejoignez-moi. »

Je fis un signe de tête qui parut encore trop timide au maître.

« Faut-il que je me mette à genoux ? demanda-t-il d'un ton furieux. Faut-il que je vous dise que vous êtes le fils que je n'ai jamais eu, et que je ne peux plus me passer de vous ? »

Cette fois, je le regardai bien droit dans les yeux. Et je promis.

OceanofPDF.com

CHAPITRE VII

J'avais été d'une parfaite sincérité avec Ingres. J'étais résolu à le rejoindre dès que je m'en serais procuré les moyens. Ce que je ne pouvais deviner, c'est qu'il me faudrait quatre longues années pour parvenir à ce résultat. Sans cette ignorance de l'avenir et des délais cruels qu'il impose à notre impatience, j'aurais peut-être cédé au désespoir.

Après la fermeture de l'atelier, je connus en effet une violente crise morale. Je continuais à fréquenter l'École des beaux-arts, mais je me croyais incapable d'avancer sans les exhortations et les encouragements quotidiens de mon maître.

Un soir d'hiver que, spécialement abattu, j'avais laissé mes pas traîner mon spleen de rue en rue, je me trouvais avant d'avoir pu m'en rendre compte sur une rive de la Seine. Le fleuve, d'un noir de goudron moiré de reflets verdâtres et phosphorescents, roulait ses eaux gonflées avec un mugissement sinistre. Je regardais hébété les branches d'arbres arrachées glisser sur la crête des vagues avant de s'abîmer, tandis qu'une écume livide léchait le cuir de mes chaussures. Je respirais avec peine l'air humide et glacial, fasciné par la violence du courant. N'eût-il pas été plus simple de renoncer à toutes les vaines fumées de l'ambition et de la gloire ? N'eût-il pas été souhaitable de se laisser glisser, pour disparaître à jamais dans la grisaille moelleuse des eaux profondes ?

Un frisson me tira de ma rêverie et m'apprit que j'étais transi de froid. Horrifié par les pensées funestes qui m'avaient un instant habité, je

remontai le quai en quelques enjambées énergiques. En plongeant mes mains dans mes poches, je trouvai deux lettres que j'y avais oubliées le matin, soucieux de les lire dans les meilleures conditions possibles.

Sitôt rentré chez moi, je les décachetai et les lus avec un mélange de honte et de joie. La première était d'Ingres. Il me demandait si j'avais avancé dans mon *Départ du jeune Tobie*, et me rappelait ma promesse de le rejoindre à Rome, où tout était prêt pour m'accueillir. La seconde était de mon père. Avec les précautions que sa pudeur habituelle lui imposait, il me faisait part de difficultés d'argent dues au ralentissement de l'activité de son atelier. Il me demandait de manière voilée si j'étais en mesure de lui venir en aide.

Ces deux courriers furent l'aiguillon dont j'avais besoin pour me rappeler au devoir. Je ne pouvais me permettre de décevoir ceux qui avaient placé leurs espérances en moi. La solution aux affres dans lesquelles je me trouvais résidait dans le seul travail.

L'idée pouvait effrayer un courage mal rassis comme le mien, mais elle était également rassurante par sa simplicité nette et univoque. J'ai eu depuis, à de multiples reprises, l'occasion d'expérimenter l'écart douloureux qui éloigne la vision claire de cet impératif de sa mise en application. Il est au moins aussi étrangement vaste que celui qui sépare la conception et l'exécution dans la réalisation d'une œuvre d'art. Mille obstacles imprévus viennent se jeter à la traverse. Et je ne parle pas seulement des contraintes matérielles. Hormis dans les constitutions les plus robustes, où l'énergie l'emporte en toutes circonstances sur les atermoiements de l'âme, il faut toujours compter avec cette épuisante irrégularité de notre vie intérieure. La paresse, pente naturelle de l'homme et le plus terrible de nos vices, la lâcheté, les besoins du corps, les démons de l'imagination et l'intuition récurrente de l'inutilité de si pénibles efforts paraissent se prêter concours pour brouiller nos idées les plus précises et ramollir nos volontés les plus arrêtées.

La rage de vaincre mes démons finit par m'arracher à ma langueur. Le désir de rejoindre Ingres pâlit devant l'urgence qu'il y avait à secourir ma famille. J'écrivis à mon père pour lui proposer de le soulager en accueillant à Paris mon frère Rudolf. Mon geste n'était d'ailleurs pas entièrement désintéressé. Je sentais le bénéfice que mon cœur avide d'affection et d'émulation pourrait tirer de la présence de ce frère chéri à mes côtés.

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, lui et ma mère arrivèrent à temps pour assister au succès de mon premier Salon. Les trois portraits que j'y exposai, ainsi que mon *Jeune Tobie*, achevé en quelques semaines de labeur acharné, me valurent une médaille de deuxième classe. J'exultai.

*

Chez ma tante Sophie, qui nous avait invités à fêter ce premier couronnement de mon travail, ma joie fut brutalement refroidie par un échange que j'eus avec Gérard. Mon ancien protecteur, qui se tenait un peu à l'écart dans l'ombre d'une embrasure, m'avait jeté un regard glacial quand je m'étais approché de lui pour le saluer.

« La griserie du triomphe vous a-t-elle permis d'admirer l'*Hercule et Diomède* du baron Gros ? me demanda-t-il sèchement. Je serais curieux d'apprendre de votre bouche si le tableau mérite vraiment tout le mal qu'en disent les journaux. »

J'étais confus. Je n'ignorais pas que la dernière toile exposée par le peintre avait suscité les ricanements les plus méprisants. Sans aller jusqu'à partager la sévérité de la critique, je dois avouer que je n'avais guère été séduit. Gros avait représenté le héros grec au moment où celui-ci écrase le sanguinaire roi de Thrace. L'amas convulsif de chairs musclées pouvait faire songer à quelque œuvre de Rubens, mais un Rubens pataud, qui aurait perdu tout sens du mouvement, tout art de la composition dramatique. Il y avait, dans l'expression distante et figée d'Hercule autant que dans la

posture grotesque de Diomède quelque chose qui refroidissait tout d’abord, avant d’embarrasser franchement.

« Votre ami reste un maître, assurément, commençai-je d’une voix mal assurée. Mais il est vrai que son tableau m’a paru manquer de quelque chose d’essentiel.

– De talent ? siffla-t-il.

– Non, protestai-je prudemment. Mais... de vie, peut-être.

– Iriez-vous jusqu’à dire, comme l’un de ces écrivillons toujours épris de notices nécrologiques, que *le baron Gros est mort* ?

– Je ne suis pas versé dans l’art des formules. Je ne suis pas critique d’art.

– Mais vous n’en pensez pas moins, jeune homme.

– Je vous avoue que je ne pense pas à cela, ce soir », répondis-je avec impatience.

Gérard eut un mouvement de recul. Puis son visage se détendit quelque peu. Il mit une main sur mon épaule et me pria de lui pardonner sa brusquerie.

« Vous avez raison, cher ami, de penser à autre chose en cette belle soirée. J’aurais mauvaise grâce à vous gâter la joie pure que vous offrent vos premiers lauriers. »

Je ne devinais pas bien ce qu’il y avait d’affection blessée dans l’aigreur de Gérard. Il considérait Gros comme son *alter ego*. Leur amitié était si ancienne, leur manière picturale et leurs thèmes de prédilection si proches, leurs carrières si pleines de similitudes, que toutes les attaques que subissait le premier revenaient au second, en plein cœur. Mais tout à l’ivresse égoïste de la jeunesse et du succès, je ne soupçonnais pas la cruauté des revirements de la critique, ni le caractère proprement assassin de ses épigrammes. La suite des événements devait se charger de me donner une leçon.

Les semaines qui suivirent furent d'une douceur trompeuse. J'avais installé ma mère dans ma chambre, tandis que Rudolf et moi dormions dans l'atelier. Nous étions un peu à l'étroit, mais cette promiscuité même n'était pas sans charme : elle me rappelait l'atmosphère joyeusement encombrée de notre maison hambourgeoise. Ma mère avait décidé que, pour le temps qu'elle serait à ma charge, elle tiendrait le ménage et ferait la cuisine.

« Ne va pas te livrer à des dépenses inutiles, avait-elle protesté quand je lui avais parlé de recourir aux services d'une femme de chambre. Pour rien au monde je n'aimerais avoir dans les pattes une de ces insolentes. J'ai observé celles qui sont au service de ma sœur. Elles pensent davantage à leur toilette qu'à ce qu'elles ont sur le feu. D'ailleurs on pourra dire ce qu'on veut sur la gastronomie française, ce n'est pas ce qu'il faut à mes garçons. Tu n'as qu'à voir comme tu as maigri ! Qui saura te préparer des *Knöddeln* aussi bien que ta mère ? »

Cette organisation judicieuse – et, il faut le dire, guère équitable – nous permit, à Rudolf et moi, de nous consacrer entièrement aux choses de l'art et de l'esprit. Mon frère me montra ses dessins. Il avait infiniment progressé. Mais quand je lui parlai de vive voix de l'enseignement d'Ingres, il sentit qu'il lui manquait encore quelque chose, et manifesta le désir de suivre les cours des Beaux-Arts et d'aller en Italie. Réciproquement, le désir de compléter mon éducation se réveilla à son contact. Nous passâmes de nombreuses heures à la bibliothèque Sainte-Geneviève et à celle de l'Institut. Nous lisions beaucoup, nous prêtant les ouvrages qui nous avaient enthousiasmés, prolongeant nos lectures par des débats enflammés. Rien ne nous semblait indigne d'intérêt. Nous prisions aussi bien les chefs-d'œuvre de l'Antiquité que la philosophie allemande et *La Divine Comédie*. Il n'était pas rare que nos avis divergeassent, toutefois, surtout en ce qui concernait nos contemporains. Mes préférences allaient à la poésie de Victor Hugo, si noble et pleine d'idéal. Rudolf, plus terrien que moi, ne pouvait se rassasier

de la lecture des premiers romans de Balzac, dont il tentait de me montrer qu'ils n'étaient pas dépourvus d'un lyrisme puissant.

« Au fond, me dit-il un jour que nous débattions des mérites de Shakespeare, tu penses comme moi que les plus grands sont ceux qui ont su composer avec toutes les facettes de la vie. Le rêve et la réalité. Le grotesque et le sublime. Mais là où ta lucidité rend plus violent ton désir de t'envoler vers le beau, la certitude de retomber me fait au contraire souhaiter de rester bien ancré au sol. Tu comprends, je préfère la compagnie de Falstaff à celle de Hamlet.

– Alors tu ne dois guère apprécier la mienne, lui répondis-je avec une tendresse teintée d'amertume.

– Cesse donc de te prendre pour un prince danois, repartit-il en riant. Tu n'es qu'un bon Schlemihl. Tout comme moi. »

*

Après deux mois de cette vie délicieuse, il nous fallut envisager le départ de ma mère. Comme il n'était pas question qu'elle fît le voyage seule jusqu'à Hambourg, et que Rudolf, charmé de sa nouvelle vie parisienne, n'avait pas le désir de l'interrompre si précocement, il fut décidé que je me rendrais moi-même à Hambourg.

La veille de notre départ, nous allâmes dîner chez ma tante. Au moment des adieux, celle-ci me prit à part d'un air mystérieux.

« François Gérard était censé être des nôtres, commença-t-elle avec une nuance de reproche, mais il s'est fait excuser au dernier instant. T'es-tu fâché avec lui ? »

Je me récriai que ce n'était nullement le cas. Sophie ajouta qu'il ne fallait pas en vouloir à Gérard s'il avait des sautes d'humeur, que c'était un vieux monsieur, à la santé fragile et au tempérament altéré. Je répliquai que je n'avais pas perçu ce caractère lunatique, et que du moins je ne m'en étais

pas inquiété. J'avais quitté le baron dans les meilleurs termes. Si on avait parlé d'altercation entre nous, on avait bien exagéré.

« Alors, c'est qu'il a dû apprendre la terrible nouvelle », dit-elle en appuyant d'un air songeur son éventail contre son menton.

Et comme, saisi d'appréhension, je demandais des éclaircissements :

« Mon Dieu, tu ne sais pas ? Le baron Gros a mis fin à ses jours. On a retrouvé son cadavre dans la Seine. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE VIII

La crainte de connaître un sort similaire à celui de Gros si j'échouais m'aiguillonna si fort qu'en deux ans à peine, je touchai au but. La célébrité, que je n'avais imaginé atteindre qu'après des siècles de labeur obscur, vint couronner mes vingt ans.

Au Salon de 1836, un tableau représentant *La Fille de Jephté* me lança. Cette belle Juive déplorant parmi ses compagnes son immolation prochaine sut émouvoir les spectateurs les plus prévenus contre la peinture d'histoire. Théophile Gautier en personne me gratifia d'un article dithyrambique. Avoir rapproché de notre siècle l'aube de la civilisation sans l'avoir déparée de sa magie, avoir évité l'exotisme absurde qui représente les hommes primitifs comme des contemporains d'Abdelkader, voilà ce dont il voulut bien me faire un mérite.

L'année suivante, un collectionneur offrit une somme élevée pour mes *Fiançailles de Tobie*. Comme toujours à Paris, la jeunesse rapportée au talent – réel ou supposé –, à la fortune rapide surtout, fait tourner les têtes. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je devins le héros du jour. On décida de me trouver beau, charmant, irrésistible. Je reçus l'invitation d'un académicien qui souhaitait se réconcilier avec Ingres, redevenu *le grand homme* depuis qu'il s'était exilé. Une comtesse du faubourg Saint-Germain nouvellement férue d'art, et qui avait résolu d'ouvrir ses portes à l'aristocratie du génie, me réclama.

C'est le moment que je choisis pour m'éloigner de ces encens trompeurs.

J'avais gagné assez d'argent pour me rendre enfin en Italie avec Rudolf. Toutefois, certaines circonstances fâcheuses retardèrent notre séjour. Rudolf et moi avions imaginé de faire escale à Hambourg afin d'assister aux noces d'argent de nos parents et de passer l'été à l'abri des trop fortes chaleurs. Mais alors qu'un matin de septembre nous achevions nos derniers préparatifs pour quitter la demeure parentale, je reçus une lettre d'Ingres. Celui-ci m'avertissait que le choléra était à Rome.

« Veux-tu me tuer ? » protesta ma mère quand je lui exposai mon refus de reporter notre voyage. Je lui remontrai que j'avais déjà échappé à la mort à deux reprises.

« Raison de plus, trancha-t-elle. Il ne fait pas bon jouer avec le destin. »

Je finis par me rendre à ses raisons. Mais Rudolf ne surmontait pas sa déception.

« Pourquoi ne pas vous rendre à Munich ? suggéra mon père. Je pourrais vous écrire une lettre d'introduction auprès de Peter von Cornelius. »

Cette perspective me consola. J'avais pour le directeur de l'Académie de Munich une profonde admiration. Avec Overbeck, qui résidait toujours à Rome à la tête d'une colonie d'artistes allemands, Cornelius était la figure de proue des nazaréens. Un quart de siècle plus tôt, ces jeunes exaltés avaient fondé une communauté dans le couvent abandonné de San Isidro. La vibrante spiritualité qui les animait ainsi que les cheveux qu'ils portaient à la manière du Christ leur avaient valu ce sobriquet. Mais ils avaient su lui donner ses lettres de noblesse. Les nazaréens avaient les premiers redécouvert les secrets de la peinture à fresque. Ils avaient remis au goût du jour les compositions monumentales. Surtout, ils avaient su redonner une impulsion à la peinture allemande sans tomber dans un nationalisme étroit.

J'avais conservé une copie de la fameuse allégorie d'Overbeck représentant l'Allemagne et l'Italie sous les traits de deux femmes enlacées, l'une aux blondes tresses de Gretchen, l'autre brune et parée de la couronne de lauriers de Dante et de Pétrarque. Elle témoignait d'un idéal auquel j'avais la faiblesse d'adhérer passionnément. À cette époque, je croyais encore que la paix européenne se ferait par les arts. À quelles illusions touchantes la jeunesse ne nous livre-t-elle pas ?

*

Par un clair matin, Rudolf et moi arrivâmes à Munich. Nous avons fait la dernière partie de la route à pied, afin de goûter pleinement les paysages et les douceurs de l'arrière-saison. En attendant nos malles, que nous avons fait expédier pour voyager plus librement, nous décidâmes de prolonger les agréments de la vie au grand air. Les promenades dans le jardin anglais de la ville, les parties de pêche et les excursions en barque firent beaucoup pour apaiser l'irritation causée par le retard de nos bagages. Toutefois de violents orages mirent un terme à cette existence, et nos affaires nous préoccupèrent de nouveau.

J'avais remis ma lettre au secrétaire de Cornelius dès notre arrivée, mais il ne m'avait pas répondu. Apprenant qu'à l'occasion de la grande fête de la bière, le maître organisait une conférence à la Glyptothèque pour quelques notables étrangers, je m'y rendis. J'attendis patiemment sous le portique que la visite prenne fin, et, m'étant fait désigner Cornelius par un gardien du musée, j'abordai carrément cet homme à la stature imposante.

« N'avez-vous pas reçu la lettre de mon père ?

– Je reçois des dizaines de lettres par jour, cher ami. Quel est votre nom ?

– Henri Lehmann. »

Il recula légèrement et les traits sévères de son visage se détendirent un peu.

« La réputation de votre père est celle d'un homme de bien. Je serais ravi de lui rendre ce service. Hélas, il m'est impossible de prendre de nouveaux élèves.

– Ma formation est terminée, monsieur, rétorquai-je, un peu piqué. J'ai même obtenu une médaille à la dernière exposition de peinture de Paris. »

J'avais pompeusement insisté sur ce dernier mot, pour lui signifier que l'art national dont il était le plus célèbre représentant n'était pas fait pour m'impressionner.

« Permettez-moi de vous présenter mes compliments, répliqua-t-il avec l'ironie légère que mon impertinence méritait. Peut-on savoir qui vous a pris sous son aile à Paris ?

– C'est M. Ingres, qui dirige à présent l'Académie de France à Rome. »

Cette fois, un large sourire illumina sa physionomie.

« Mon ami Overbeck ne cesse de me chanter ses louanges. Il dit qu'il est le plus grand peintre français depuis David. Partagez-vous cette admiration ? »

J'inclinai la tête en guise d'assentiment.

« Que puis-je pour vous, si vous avez déjà reçu l'enseignement d'un tel maître ? »

Je lui expliquai que mon frère avait besoin de leçons.

« Je ne vous ai pas menti, répondit-il d'un air peiné. Il m'est réellement impossible de prendre de nouveaux élèves. Je suis accaparé par mes tâches administratives. Mais si vous le souhaitez, je peux présenter votre frère à Kaulbach. C'est mon meilleur disciple. »

*

Quelques jours plus tard, nous étions introduits dans la société des artistes munichois. En journée, nous fréquentions l'atelier de Kaulbach. Cornelius n'avait pas exagéré ses louanges. Rudolf l'adorait et progressait à une vitesse qui passait toutes mes espérances. Le soir, nous retrouvions les

étudiants de Kaulbach dans quelque arrière-salle d'auberge. Autour d'un pot de bière, nous échangeons nos vues sur l'art et le progrès. C'était un salmigondis que rendaient tout juste excusable notre jeunesse et l'atmosphère enfumée du lieu.

Parfois, pour notre bonheur, les maîtres se mêlaient à nous et nous faisaient profiter de leur sagesse. C'étaient alors de graves leçons sur la nécessité d'apporter l'art au peuple et de poser les bases d'une nouvelle religion plus juste et plus aimante. Cornelius et ses disciples ne portaient plus les cheveux longs. Ils vivaient bourgeoisement, bien loin des images romantiques que je m'étais puérilement forgées. Mais la sérieuse et authentique fidélité qu'ils manifestaient par leur art à leurs idéaux de jeunesse faisait sans doute plus pour m'y convertir que les oripeaux dont j'avais d'abord regretté de ne pas les voir affublés.

Cependant, je commençais à étouffer. Je me croyais capable de dépasser ces grands artistes dont les couleurs un peu fades ne me semblaient pas valoir les riches compositions. Mais l'absence d'atelier rendait la peinture impossible, et mes économies fondaient à vue d'œil. Et puis Ingres me manquait. Avec son front bombé et ses yeux sombres, Cornelius me le rappelait quelquefois. Il lui manquait toutefois cet éclat méridional, ce tempérament communicatif et ces emportements outranciers si nécessaires à l'entretien de ma flamme.

*

Au moment où je commençais à redouter de voir ce séjour munichois se prolonger indéfiniment, Ingres m'écrivit pour m'informer de la fin de l'épidémie romaine. Je découvris alors avec stupeur que nous n'avions même plus de quoi payer le voyage. La mort dans l'âme, je proposai à Rudolf de repasser par Paris afin d'y arranger nos affaires, tandis qu'il demeurerait auprès de Kaulbach et y attendrait mon signal pour gagner l'Italie.

Je retrouvai Paris sans plaisir. Comme les commandes se faisaient attendre, ma tante me procura des leçons de dessin. Il me fallut déployer des trésors de patience auprès de jeunes filles qui n'envisageaient cet art difficile que comme un agrément destiné, au même titre que la broderie ou le piano, à faire d'elles des épouses accomplies.

Je rongais mon frein. N'avoir rien à exposer au Salon – un an seulement après mon dernier succès – me faisait cruellement sentir avec quelle rapidité une réputation peut se défaire. Pour tromper mon dépit, je lisais l'*Histoire de la philosophie* de Victor Cousin et les travaux de Cuvier. Mais ces lectures étaient arides, et ma solitude me pesait horriblement.

Heureusement, je fis à cette époque une rencontre qui eut une grande influence sur mon cœur et mon esprit. Ary Scheffer, professeur de dessin des enfants de Louis-Philippe, figure de proue d'un romantisme sage qu'on a depuis outrageusement décrié, accueillait dans sa maison du quartier de la Nouvelle Athènes tous les artistes de la nouvelle génération.

Avec son toit à l'italienne, son crépi blanc et ses volets de bois peint, cette demeure construite au fond d'une impasse pavée avait le charme un peu mystérieux des folies du siècle précédent. On pouvait y croiser Rossini, Sand ou Delacroix. C'est dans cet écrin de verdure, protégé des regards des curieux et de la bruyante agitation des boulevards, que j'eus une sorte de révélation de mon avenir.

Un dimanche qu'en compagnie de notre ami commun Guermann Bohn, nous prenions une collation sous la verrière qui servait d'atelier à l'artiste, je fus frappé par un remarquable portrait de Franz Liszt. Scheffer l'avait représenté de trois quarts, les bras croisés, plongé dans une ombre épaisse dont n'émergeaient que les mains et le visage blafard. Les seules couleurs revenaient à la bouche, d'une sensualité rouge et crue, au regard pénétrant, d'une indéfinissable nuance gris-vert, et à quelques diaboliques reflets roux dans une chevelure que je me rappelais blonde. Le pinceau avait fidèlement

rendu la détermination du pianiste. Toutefois, cette dernière était tempérée par une mélancolie que je ne reconnaissais pas.

« De quand ce portrait date-t-il ? demandai-je, ému.

– Mais, de l’an dernier, me répondit Scheffer, comme s’il s’était agi là d’une évidence.

– Je croyais que Liszt n’avait pas reparu en France depuis... »

Je n’osai aller plus loin. Par ma tante, j’avais entendu parler du scandale que le pianiste avait occasionné trois ans plus tôt en prenant la fuite avec l’épouse du comte d’Agoult, membre éminent d’une des plus vieilles familles de la noblesse française. Mais je répugnais instinctivement à participer aux médisances auxquelles cette scène de la vie privée avait donné lieu dans les sphères mondaines.

« Depuis qu’il a enlevé la comtesse d’Agoult ? intervint Bohn.

– Il ne l’a pas enlevée, rectifia Scheffer d’un ton professoral. La comtesse était enceinte. C’est elle qui était résolue d’en finir et a poussé Liszt à prendre des dispositions pour lui épargner la honte d’un accouchement à Paris.

– J’avais ouï dire par ma tante qu’ils s’étaient réfugiés en Suisse.

– C’est exact, mon cher. Mais au bout d’un an, Liszt a été obligé de revenir défendre sa place contre son rival Thalberg. Vous comprenez, il en avait assez de lire dans les journaux qu’il avait été supplanté par un génie pianistique infiniment supérieur à tout ce qu’on avait pu entendre jusqu’ici. Liszt n’est pas homme à supporter longtemps les comparaisons quand elles lui sont défavorables. Il a dû supplier la comtesse de le laisser rentrer. Cette dernière aurait aimé le garder pour toujours au sommet de quelque montagne inaccessible. Mais elle a bien compris qu’elle devait cesser de lui tenir la bride courte, si elle voulait avoir une chance de prolonger les délices de leur idylle.

– Vous n’aimez pas la comtesse, mon cher Ary ? demanda Guermann, surpris par ce ton de persiflage.

– Si fait, protesta Scheffer. C’est une femme remarquable de beauté, d’intelligence et de force. Il faut du courage, que dis-je, de la témérité, pour quitter une position superbe et tous les privilèges auxquels la naissance donne droit. Surtout lorsqu’il s’agit de se jeter dans les bras d’un homme si jeune et réputé volage. La comtesse a six ans de plus que Franz. Vous imaginez, mon cher Henri, ce qu’une femme souffre dans ces circonstances. »

J’opinaï discrètement.

« On pardonne à l’homme qui a poussé une malheureuse à la faute, reprit-il sentencieusement. On observe sa fortune avec une secrète envie. Le scandale même achève de l’auréoler d’on ne sait quelle couronne qui manquait à sa gloire. Mais la fille d’Ève est proscrite. À la rigueur, on fermera les yeux sur la femme adultère qui sait se tenir coite. Mais la passion au grand jour, le tapage, les projets d’enlèvement, pensez donc ! La comtesse d’Agoult est devenue *persona non grata*. Elle n’a pas pu, ou n’a pas voulu assister à la revanche triomphale de son amant. »

Scheffer raconta que c’était la célèbre princesse Belgiojoso qui avait organisé chez elle le duel entre les deux pianistes. Quant à l’origine du mot si spirituel qui avait conclu la joute – « Thalberg est le premier pianiste du monde. Liszt, le seul » –, sa paternité en était toujours discutée. Certains voulaient qu’il soit de la comtesse. D’autres, arguant du fait qu’elle n’avait pas assisté au concert, l’attribuaient à sa rivale Cristina.

« C’est après ce duel que j’ai demandé à Liszt de venir prendre la pose ici, conclut-il. Son air de défi était extraordinaire. Je sentais qu’il fallait à tout prix immortaliser cela par un portrait. Malheureusement, je ne suis pas sûr d’avoir tout à fait rendu ce mélange d’orgueil et de dédain que lui inspirent toujours les applaudissements.

– Mais si, protestai-je. Je suis au contraire frappé par son regard de bête aux abois.

– Quant à cela, fit Scheffer d’une voix amusée, vous ne croyez pas si bien dire. Liszt est trop fier pour l’avouer publiquement, mais il se sent probablement pris au piège du sublime. Il doit être bien difficile, quand on est un être d’exception et qu’on a transgressé les lois sociales au nom de l’amour éternel, de reconnaître que ce dernier n’existe pas.

Bouleversé par ces paroles terribles, je scrutai le tableau d’encre plus près. Scheffer me rejoignit, son verre de punch à la main.

« Je regrette vraiment d’avoir manqué ce concert, fis-je enfin. Si j’avais su...

– Vous n’étiez donc pas à Paris à cette époque ? » demanda Guermann Bohn depuis son fauteuil, de l’air qu’il eût pris avec un habitant de la lune.

– Si, répondis-je. Mais je devais être trop occupé par l’achèvement de ma *Fille de Jephté*.

– Vous aurez mille occasions de revoir Liszt si vous vous rendez à Rome, reprit Scheffer en prenant un ton réconfortant. Il paraît que les célèbres amants se sont lassés de Venise. Aux dernières nouvelles, ils étaient à Milan. Mais on dit qu’ils ne s’y plaisent pas, et que votre cher Ingres, qui a pour Liszt la plus grande admiration, les attend les bras ouverts.

*

La nuit suivante, je ne pus trouver le sommeil. Dans mon imagination fébrile se mêlaient les sentiments les plus contradictoires et les échafaudages les plus romanesques. J’enviais Scheffer d’avoir peint cet admirable portrait de Liszt. Je brûlais d’en réaliser un qui lui fût supérieur. J’enrageais de n’avoir pas su cultiver ma relation avec ce pianiste hors du commun, dont je comprenais instinctivement les aspirations et les douleurs. L’envie de partir sur-le-champ pour Rome me brûlait. Mais je savais insuffisantes les économies amassées pour les frais de notre séjour, et j’en

voulais presque à Rudolf de me freiner dans l'élan qui me poussait vers ces génies.

C'est avec un trouble moins avouable que je songeais à la comtesse d'Agoult. Trois ans plus tôt, j'avais accueilli avec une indifférence prude les commérages de ma tante. Soudain, l'immensité de cet amour réprouvé me sautait aux yeux. Quel homme devait être Liszt pour qu'une représentante de la plus haute société acceptât de briser tous les liens qui l'attachaient au devoir, à l'habitude, aux préjugés ! Et quelle femme unique devait être cette patricienne, qui avait osé placer l'aristocratie de l'amour au-dessus de celle de la naissance !

À force de me représenter sous les couleurs les plus incandescentes la splendeur de cette passion hors norme, une grande douleur se creusa dans ma poitrine. Je sentais pour la première fois se révolter les ardeurs de mon sang. Qu'avais-je donc fait de ma jeunesse ? À vingt-quatre ans révolus, j'étais aussi chaste qu'un enfant. Retenu par les principes qui m'avaient été inculqués par ma mère autant que par un instinctif respect de ma dignité, je m'étais toujours interdit la promiscuité avec les grisettes qui rôdaient dans nos ateliers. Je n'avais jamais fréquenté les maisons spécialisées dans lesquelles mes camarades se rendaient ivres morts pour se donner le courage de leurs pitoyables étreintes.

Quant au sentiment amoureux, si j'en excepte ce penchant inavouable pour ma tante Sophie, je n'en avais jamais éprouvé le premier frisson. L'agitation qui prélude aux grandes passions m'était inconnue, et je n'avais pas lu assez de romans pour me faire une connaissance au moins théorique des symptômes de cette maladie que l'on nomme amour. C'est à peine si je m'étais formé quelque image qui pût servir de support à l'idéalisation. La triste Ophélie de Shakespeare, la malheureuse Marguerite de *Faust*, la mélancolique fille de Jephté promise à la mort sans avoir connu l'amour avaient seulement contribué à attacher à l'idée que je m'en faisais celles de pureté et de fatalité.

Mais le portrait ambigu que Scheffer avait brossé de Mme d'Agoult avait fait surgir en moi une rêverie nouvelle, moins pure sans doute mais d'autant plus obsédante qu'elle l'était moins. La beauté et l'intelligence de la comtesse, s'il fallait ajouter foi aux mots dont s'était servi Scheffer, l'apparentaient à une reine. L'autorité de cette femme supérieure était déjà toute prête à exercer son empire sur mon imagination brûlante.

Dans le même moment, je songeais que les sacrifices auxquels Mme d'Agoult avait consenti au nom de l'amour, s'ils l'avaient encore élevée dans l'estime des cœurs les plus généreux, avaient dû la faire souffrir en la flétrissant aux yeux des plus ingrats, et peut-être à ceux mêmes de leur premier bénéficiaire. Une immense pitié s'empara de moi et me fit espérer de jouer le rôle de confident auprès de cette femme blessée. Il y avait encore une folle inconsistance dans ce rêve. Mais j'avais le pressentiment qu'il ne resterait pas longtemps dans les limbes, et que pour une fois la réalité le passerait de beaucoup.

CHAPITRE IX

À la Noël de l'année 1838, je touchai enfin au but d'un voyage trop longtemps différé. Je parvins à Rome exténué, à peu près ruiné et seul au monde, mais débordant d'impatience et de curiosité. J'avais laissé Rudolf à Milan, où un ami de Kaulbach lui avait procuré des commandes. Il avait été convenu qu'il me rejoindrait sitôt qu'il le pourrait, mais, ayant appris à tout craindre de ces continuels délais, je ne l'attendais pas avant plusieurs mois.

N'étant pas pensionnaire à la Villa Médicis, je n'étais pas autorisé à y vivre. Dans sa générosité, Ingres m'avait trouvé un logement au dernier étage de la Villa Borghèse, où vivaient quelques artistes et touristes privilégiés. J'avais eu le cœur serré en traversant les rues boueuses et puantes de la ville. Même si les monuments anciens, les palais de la Renaissance et les églises baroques surgissaient à tous les coins de rue, l'effet d'empilement chaotique et le grouillement des passants m'en avaient gâché la première jouissance. Mais quand je découvris ma nouvelle résidence, j'eus le cœur soulevé de joie. La splendeur du parc à l'anglaise, planté de pins parasol, le charme du lac artificiel couronné de son adorable temple construit dans le goût classique, la blancheur riante de la façade majestueuse du palais, enfin, me firent oublier la pluie qui tombait avec une décourageante régularité depuis le début de mon voyage.

Quant au logis lui-même, il était propre à satisfaire un homme enclin à sacrifier un confort amollissant à une vue enthousiasmante. La chambre était petite, mais nette et chaulée. La double-fenêtre, divisée dans le sens de

la hauteur par des volets en bois peint, donnait sur ce parc magnifique que je n'avais qu'à traverser pour me trouver à l'Académie de France. Pour tout ameublement, elle offrait un lit de fer recouvert d'un tissu d'indienne, une table en merisier, un guéridon supportant une carafe d'eau et une bassine en fer-blanc. Quand j'eus terminé mon inspection, je me préparai à sortir. Je fis une toilette rapide, changeai de chemise et courus me présenter à la Villa Médicis, où j'étais attendu pour le dîner.

À ma vue, Ingres manifesta une joie histrionique, entremêlée de reproches larmoyants sur l'abandon dans lequel je l'avais laissé depuis plus de trois ans, et de compliments excessifs sur ma bonne mine et mon habit. Je ne sus moi-même à cet instant si ce qui dominait mon cœur était le soulagement d'une protection paternelle retrouvée ou le plaisir moins pur mais irrésistible de ses façons théâtrales. Quoi qu'il en fût, mon bonheur était immense.

« Madeleine ! cria mon maître en tournant son cou de taureau du côté de l'antichambre. Viens donc ici, que je te présente Henri. »

Après quelques instants, je vis entrer Mme Ingres dans le salon où nous nous tenions. Je ne l'avais jamais rencontrée, et en dépit des portraits peu flatteurs que m'en avaient faits mes camarades d'atelier, qui ne la nommaient jamais autrement que la *mère Ingres*, je fus surpris par la vulgarité de sa figure. Ce n'était point une femme laide, tant s'en faut. Ses traits étaient réguliers et son embonpoint l'avait maintenue, à plus de cinquante ans, dans une relative fraîcheur. Mais elle avait une physionomie commune, un regard sans esprit et une apparence fort bourgeoise. Son bonnet de coton, le volumineux chignon qui alourdissait sa nuque et le tablier à bordure de dentelle qu'elle portait par-dessus sa robe de cotonnade l'auraient fait prendre pour quelque gouvernante de maison de campagne plutôt que pour l'épouse du plus grand peintre français. En la voyant, on peinait à croire qu'elle eût accepté de poser dans le costume d'Ève dans les premières années de leur union.

« Eh bien quoi ! dit-elle d'un ton brusque et sans me jeter un regard. Étais-tu obligé de me tirer de mes fourneaux avec tes cris ? Je l'aurais bien rencontré tout à l'heure, puisque aussi bien le voilà notre hôte pour la soirée.

– Voyons, Madeleine, ne fais pas ta mauvaise tête, répliqua Ingres d'un ton badin. Je t'ai parlé d'Henri. Tu sais ce que sa venue représente pour moi.

– Oui, fit-elle en me regardant enfin, les yeux plissés comme pour mieux me jauger. On a entendu parler de vous, monsieur. On en a même eu la tête farcie.

– Mes hommages, madame, fis-je en m'approchant respectueusement de la matrone, sans savoir si je devais baiser la main qu'elle me tendait de manière virile.

– Point de manières avec moi, répliqua-t-elle sans changer de ton. De la franchise, une belle humeur, et nous serons bons amis. Maintenant si vous permettez que je retourne dans ma cuisine, j'ai un ragoût sur le feu. »

Elle tourna aussitôt les talons et disparut. Ingres eut un rire gêné qui le secoua et se transforma bientôt en quinte de toux.

« Ne faites pas attention à sa méchante humeur, fit-il quand il eut repris son souffle. Madeleine a pour habitude de se méfier des hommes dont je m'entoure. Elle craint les profiteurs et prétend que j'ai la crédulité d'un enfant. À l'en croire, si je ne fais pas le ménage parmi mes pensionnaires, je finirai sur la paille.

– J'espère la convaincre que je n'ai rien d'un intrigant.

– Vous y parviendrez, mon ami, je n'en doute pas. Mais surtout n'essayez pas de lui faire votre cour. Vous l'avez entendue, elle déteste les manières par-dessus tout. Ce pauvre Amaury-Duval en a fait les frais pendant son séjour.

– Amaury, maniéré ? m'étonnai-je.

– Oui, enfin, façon de parler, marmonna-t-il. Ce qu'elle appelle manières, ce sont ces petites grâces qui trahissent des origines élevées, vous comprenez ? Tout bonhomme qu'il est, notre Amaury est fils de diplomate. Aux yeux de Madeleine, c'est le Parisien par excellence. Le lion. Le corsaire aux gants jaunes. Vous voyez cela d'ici.

– Je vois, acquiesçai-je, inquiet de me savoir moi-même peut-être trop bien habillé.

– Madeleine est une excellente femme, croyez-moi. Mais elle a quelques préjugés. Il faut la comprendre. Elle n'a pas toujours vécu dans l'aisance. »

Je connaissais par ouï-dire le roman du mariage d'Ingres. Il s'en était lui-même ouvert à plusieurs reprises devant ses élèves. En 1813, lors de son premier séjour romain, le peintre s'était épris avec la dernière violence d'une femme mariée, Adèle Maizony de Lauréal. Moitié pour échapper à ses assiduités, moitié parce qu'elle avait conscience de la haute valeur de l'homme qui la courtisait, elle avait imaginé de lui parler de sa cousine, qui tenait un petit commerce de lingerie à Guéret et, jurait-elle, lui ressemblait trait pour trait. Adèle lui avait proposé de la faire venir à Rome. Ingres avait écrit.

On imagine assez qu'à trente ans passés, enterrée dans sa petite maison située au pied du château des Comtes de la Marche, Madeleine ne devait plus espérer grand-chose de la vie. Une femme moins téméraire eût sans doute décliné une offre qui remettait si brutalement en cause l'organisation de son existence. Celle-ci se mit en route sans une hésitation. Elle arriva à Rome au mois de novembre. Ingres la vit pour la première fois à la promenade, auprès du tombeau de Néron. Soit qu'elle lui eût convenu du premier coup d'œil, soit qu'il se sentît dans l'incapacité morale de la renvoyer dans sa Creuse natale, il lui demanda sa main au deuxième rendez-vous. Un mois plus tard, ils étaient mariés. Et, à en croire ce qu'il ne cessa de répéter jusqu'à la mort de Madeleine après trente-cinq ans de vie

commune, ils devaient être aussi heureux en ménage, plus même, que s'il s'était agi d'un véritable mariage d'amour.

*

Deux heures plus tard, à la lueur de rares bougies et dans un silence à peine entrecoupé de considérations générales sur le climat, nous terminions un ragoût de mouton fortement aillé, accompagné d'un pâté de pommes de terre et d'un épais vin rouge. C'était certes une cuisine savoureuse pour un voyageur affamé. Mais il me fallait reconnaître que, pas plus que la conversation de Mme Ingres, elle n'eût été appropriée à des hôtes de marque.

Au reste, je savais qu'Ingres recevait le moins possible. D'anciens pensionnaires de la Villa m'avaient mis en garde avant mon départ pour Rome. L'atmosphère de l'Académie de France avait bien changé depuis qu'Horace Vernet n'en était plus le directeur. Aux soirées brillantes qui rivalisaient avec celles du palais Farnèse avaient succédé quelques rares parties de trictrac ou de dominos, entre convives soigneusement triés sur le volet. Sous les voûtes ou dans les allées du jardin, il ne fallait plus espérer apercevoir ces dames de la haute société romaine, ces épouses de légat ou ces aristocrates en escale touristique rivalisant d'élégance sensuelle ou tapageuse. Mme Ingres avait proscrit les femmes en même temps que les bougies et les bals. À la place du vin de Champagne et des mets les plus raffinés, on ne servait, sous l'œil impavide de la maîtresse de céans, que du thé insipide, des tranches de cake et du sirop fabriqué avec de la confiture déliée.

« Vous imaginez-vous que j'ai le temps d'organiser des réceptions ? me demanda Ingres d'un ton furieux, quand j'eus pris sur moi de le questionner à ce sujet. Je n'ai même plus celui de peindre ! Vous n'imaginez pas ce que représente le travail qui m'a été confié. Mon prédécesseur était peut-être un hôte délicieux, mais c'était un gestionnaire détestable. Je passe mes

journées à répondre aux créanciers. Si je parviens à laisser à mon successeur autre chose que des dettes, je m'estimerai satisfait. Mon ambition est de mettre fin à la gabegie et de rendre la Villa Médicis à ses vocations premières : l'art et le travail. »

Les seules dépenses qu'il se vantait d'avoir faites touchaient à la restauration des bâtiments et à la rénovation du jardin. Lui-même s'était mis à gratter la terre à ses heures perdues. Il y avait là quelque chose qui convenait mieux à sa nature paysanne, et qui laisserait peut-être une trace plus durable quoique plus discrète de son passage à Rome.

« À mon arrivée, les pensionnaires étaient là comme des coqs en pâte, ne se préoccupant que de leurs amours avec telle chanteuse ou de leur duel avec tel *lazarone*. C'étaient les délices de Capoue. Il a fallu mettre un terme à tout cela, rappeler à ces jeunes gens qu'ils étaient là d'abord pour réaliser des copies des fresques de Raphaël au Vatican, et que l'Institut comptait absolument sur leurs envois. »

J'acquiesçai gravement. Tout cela me paraissait frappé au sceau du bon sens.

« Au surplus, je n'ai pas renoncé à offrir des divertissements à mes pensionnaires les plus méritants. Mais ce sont des plaisirs qui élèvent l'âme, et qui ne peuvent se goûter qu'en petit comité : des concerts de musique de chambre. Nous avons eu la chance de compter parmi les pensionnaires le jeune Ambroise Thomas, à qui ses talents ont valu le prix de Rome.

– J'ai entendu parler de lui. N'est-il pas très lié à Hippolyte Flandrin ?

– Si fait. Vous n'imaginez pas, cher Henri, quel bonheur c'était, justement, de voir Hippolyte tourner les pages tandis que Thomas jouait des airs de Mozart. N'est-ce pas, Madeleine, que c'était un enchantement rare ? N'avons-nous pas eu de bien belles soirées ?

– Oui, reconnut Mme Ingres. M. Thomas est un bon pianiste, un vrai chanteur et un garçon honnête. Pas un de ces Italiens qui cherchent à en jeter plein la vue avec leurs vilaines prouesses vocales.

– Voilà qui est bien dit, mon amie, surenchérit Ingres avec une joie perfide. Ces Italiens chantent exactement comme s'ils vendaient des saucisses.

– Et maintenant que Thomas est rentré à Paris ? demandai-je. Êtes-vous toujours en mesure de donner des soirées musicales ?

– Nous avons dû les interrompre ces derniers temps. Mais j'ai bon espoir qu'elles reprendront bientôt, et pour le meilleur. J'attends un invité hors du commun. »

Il me regarda avec un contentement évident, attendant sans doute que je le supplie de me dévoiler l'identité de ce dernier. Mais l'espérance et l'émotion paralysaient ma langue.

« Franz Liszt, mon cher ami, éclata-t-il d'un air triomphal. Le prodige que salue toute l'Europe depuis près de vingt ans sera à Rome au mois de janvier. »

CHAPITRE X

Janvier passa. Liszt continua à se faire attendre. Je luttai contre l'impatience en travaillant comme un forcené. La crainte de ne rien avoir à montrer qui témoignerait de quelque talent me tenait lieu de stimulant.

Mes journées étaient organisées de la façon la plus stricte. Je me levais à six heures, déjeunais d'une tasse de café et d'un œuf frit, puis me rendais dans l'atelier que j'avais loué via Gregoriana, où je travaillais jusqu'à midi. Je me restaurais dans une auberge des alentours de la place d'Espagne ou du Corso. L'après-midi, je visitais quelque monument célèbre ou errais au hasard des rues, n'emportant avec moi que mon cahier et mes craies. Je cherchais moins à faire des vues d'ensemble qu'à repérer des détails que je pourrais intégrer dans une prochaine composition. Je croquais chapiteaux et cariatides, arcs et frontons, colonnes et coupoles, me pénétrant toujours plus de la noblesse des idées qui avaient présidé au déploiement rigoureux des formes.

Le soir, je prenais mes repas au Lepri, via Condotti, où les artistes français avaient leurs habitudes. Cependant, à la table des pensionnaires de la Villa Médicis qui se retrouvaient à l'étage de l'établissement, échangeant ces propos triviaux et ces plaisanteries grasses qui ont la vertu de cimenter les compagnies d'artistes, je préférais celle des peintres indépendants, parmi lesquels une plus grande élégance régnait. Au demeurant, je ne cherchais à me lier avec personne. J'avais trop de respect tant pour l'amitié que pour

mon propre travail pour souhaiter multiplier ces rencontres superficielles qui prennent sans rendre et engagent sans combler.

Sitôt mon assiette vide, je quittais les lieux. Il m'arrivait de retourner à mon atelier pour travailler deux heures de plus à ma peinture. J'avais entrepris, dans le goût nazaréen, une vaste composition consacrée à la mise au tombeau de Catherine d'Alexandrie. Ce thème traité par les plus grands présentait des affinités profondes avec ma sensibilité. J'éprouvais pour l'endurance céleste de la sainte face aux épreuves l'admiration du Schlemihl incapable de souffrir sans laisser échapper ses plaintes. Ses attributs – la palme, la roue dont les pointes s'étaient selon la légende brisées contre sa chair divinisée, l'anneau de ses noces mystiques avec le Christ – en faisaient la reine d'un royaume inaccessible, fait de tendresse et d'idéal.

Cependant, alors que j'avais établi la composition de mon œuvre et commencé à peindre les *putti* accompagnant le corps emmaillotté dans sa trajectoire crépusculaire, le visage de Catherine me posait problème. Je cherchais en vain l'équilibre de la souffrance et de l'apaisement, de l'outrage et de la dignité. Dans l'étroite ouverture des bandelettes, le vide laissé par la tête jetait une tache mystérieuse qui me désolait.

Quand la fatigue et le découragement m'avaient assez éprouvé, je regagnais le Pincio, traversais les jardins bruissant du murmure des fontaines de la Villa Borghèse, et m'endormais sitôt rentré d'un sommeil sans rêve.

*

Un soir de février que j'avais été convié à la Villa Médicis, je faillis tomber à la renverse en trouvant Liszt et la comtesse d'Agoult dans le salon.

« Vous avez déjà rencontré Franz, je crois ? » me demanda mon maître en me guidant vers le pianiste. Celui-ci s'était déjà levé, sa belle

physionomie illuminée par un sourire.

J'acquiesçai, bouleversé. Liszt me serra fraternellement la main. Je m'empressai de répondre à ses lyriques protestations d'amitié par des déclarations du même genre, qui durent sembler bien extravagantes à notre hôtesse, laquelle observait la scène d'un air impénétrable. Puis mon regard se porta vers Mme d'Agoult, qui se tenait enfoncée dans un fauteuil, un peu voûtée et engoncée dans un châle noir.

« Permettez-moi de vous présenter celle à qui je dois le bonheur de ma vie », déclara Franz, qui avait suivi mon regard.

Les mots me manquent pour rendre l'émotion que la vue de cette femme célèbre me causa. Je ne peux dire que je la trouvai le moins du monde conforme aux idées que je m'en étais faites. Elle était même assez laide, à force de maigreur. Épuisée, hagarde, elle avait le teint jaune sous le rouge des pommettes, les yeux bistrés, les lèvres pâles et desséchées. L'arête de son nez busqué paraissait vouloir transpercer la peau. Ses cheveux, qu'on m'avait décrits d'une blondeur éclatante, étaient plaqués en ternes bandeaux sur son front plissé et blanchissaient près des tempes. Elle me tendit une main squelettique et je la saisis avec précaution, inquiet à l'idée de lui faire mal. Elle sentit peut-être cette délicatesse, car elle me jeta un regard empli de curiosité et de gratitude. Rassurée peut-être par ce qu'elle avait trouvé dans mes yeux, elle quitta immédiatement cette apparence vulnérable.

« Il paraît que vous êtes allemand, monsieur ? commença-t-elle d'une voix dont l'accent patricien était tempéré par un soupçon de coquetterie.

– On ne vous a point trompée.

– Eh bien, voici un heureux présage.

– Me faites-vous l'honneur d'être ma compatriote ? demandai-je avec étonnement.

– À moitié seulement. Je suis née à Francfort, mais mon père est issu de la plus pure noblesse française.

– Voilà qui est amusant, commentai-je platement.

– Amusant, non. Déroutant, plutôt. En Allemagne, je suis plus française que Jeanne d’Arc. En France, je me sens à peu près aussi allemande que la Marguerite de Goethe.

– Nous sommes tous des exilés, intervint Franz avec chaleur. Je n’ai le sentiment de la patrie que sur le sol hongrois. Et pourtant, je ne parle pas un mot de cette langue.

– Hélas ! conclut Mme d’Agoult d’un air mélancolique. Où donc se sentir chez soi ?

– Mais ici, j’ose l’espérer, dit M. Ingres avec un feu qui témoignait qu’il était déjà sous le charme de la comtesse. Je vous promets que vous trouverez toujours dans cette maison des amis sur qui compter. N’est-ce pas, Madeleine ? »

Mme Ingres se contenta d’incliner la tête et signifia qu’il était temps de passer à table.

*

Au cours du dîner, Mme d’Agoult abandonna définitivement cette attitude affaissée que je lui avais tout d’abord trouvée. Elle mangea peu mais parla beaucoup, et de manière à ne pas laisser de doute sur la supériorité de son esprit. Elle pratiquait l’art de la médisance avec un enjouement si contagieux et une exagération si finement tempérée par l’ironie et les précautions oratoires qu’après quelques réticences dues à ma morale un peu farouche et à mon inexpérience en la matière, je fus entièrement séduit.

C’étaient des anecdotes pittoresques sur les mésaventures de leur voyage, des traits piquants sur les musiciens milanais, qu’elle disait haïr, des descriptions apocalyptiques des auberges où Liszt et elle avaient dû coucher avec leurs filles. À tout propos revenait la déception écœurée que lui avaient inspirée les villes les plus célèbres. Milan était laide et

prétentieuse ; Bergame n'avait pas quitté le Moyen Âge ; Florence étouffait sous les musées et n'offrait pas le premier sentiment de la vie vraie. À l'en croire, et si l'on en exceptait Côme, trésor dont les autochtones n'avaient pas même conscience, l'Italie n'était que malpropreté, boursoufflure hideuse et brigandage indigne.

« Même Venise n'a point trouvé grâce à vos yeux ? demandai-je.

– Mon Dieu, non ! protesta-t-elle avec une mine étudiée qui mimait l'effroi. Si l'on supporte les parfums de lieux d'aisances, comme cette paysanne de George Sand, sans doute est-on fait pour y loger ses amours. Mais Franz et moi avons l'âme et l'odorat trop délicats pour tolérer cela. Faut-il donc se boucher le nez pour jouir des charmes de la Sérénissime ? Je préfère me contenter des gravures coloriées d'après Canaletto.

– Marie a été gravement malade à Venise », intervint Franz.

Mme d'Agoult lui jeta un regard qui me fit frémir. J'y devinai du reproche, peut-être de la haine, et à coup sûr la supplication muette de ne pas s'étendre sur ce point.

« Il est vrai que les vapeurs d'eau ne m'ont pas réussi, concéda-t-elle après un silence. Mais nos hôtes n'ont peut-être pas le désir de connaître par le menu mes ennuis de santé.

– Êtes-vous seulement assurée d'être remise ? demanda Ingres avec une ardente sollicitude. Si vous cherchez un médecin à Rome, j'ai l'homme qu'il vous faut.

– Je vous remercie, répondit la comtesse, mais le pire est probablement derrière. Il me reste à engraisser encore un peu pour retrouver ma beauté. Mais cela ne devrait guère me prendre que quelques mois. N'est-il pas vrai, Franz ? »

Celui-ci acquiesça avec une expression visiblement contrainte.

« Venez donc dîner ici autant que possible, dit Ingres. La cuisine creusoise ne peut que vous aider à retrouver votre embonpoint.

– En tout cas, elle ne vous fera pas mal à l'estomac, répliqua Madeleine en jetant un œil contrarié à l'assiette aux trois quarts pleine de la comtesse. Avec ce que vous mangez, vous ne risquez pas d'attraper une indigestion. »

Mme d'Agoult ignore la remarque et jeta un œil à Liszt qui semblait signifier qu'il était temps de prendre congé. Mais celui-ci fit mine de ne pas s'en apercevoir et, quand Ingres lui demanda, avec un pétilllement presque fou dans le regard, s'il accepterait de se mettre au piano, il s'empressa de donner son consentement.

Nous passâmes dans le salon de musique, qui n'était éclairé que de quelques bougies. Ingres aida la comtesse à s'installer dans une bergère assez moelleuse où s'asseyait habituellement sa femme. Cette dernière, prise de court, se résigna à se placer avec son mari sur une dure banquette de style Empire. Je saisis une chaise et la fis glisser dans un recoin qui n'était pas atteint par la lumière, de manière à pouvoir observer aussi bien le profil antique de Liszt que celui de Mme d'Agoult.

Quand résonnèrent les premières notes de la *Sturm-Sonate* de Beethoven, un frisson me saisit. J'avais déjà entendu chez mon père ce sublime poème dramatique. Je savais qu'aux premières mesures, toutes enveloppées de la douceur moite et trompeuse d'avant l'orage, succédait un déferlement rapide de notes sombres comme autant de grêlons, lequel débouchait lui-même sur de puissants accords imitant les grondements du tonnerre. Pour la seconde fois de ma vie, je fus au sens propre ravi par la surnaturelle variété du jeu de Liszt, sa capacité à extraire des entrailles du piano des sonorités toujours plus riches, plus profondes, à souligner les contrastes de la partition sans en écraser les nuances, à faire vibrer enfin les notes jusque dans les replis les plus secrets de l'âme. Oui, c'était vraiment là le génie divin qui méritait le respect des princes et l'adulation des peuples de toute l'Europe.

L'adagio, cependant, me parut d'une gravité plus pesante que séduisante. Peut-être Liszt était-il moins à l'aise dans les impalpables

dentelles sonores que dans les mouvements rapides et violents. Peut-être aussi ce second mouvement résonnait-il dans mon cœur avec la lourdeur d'un glas. Pendant que s'en déroulait l'écheveau péniblement mélancolique, j'eus l'audace d'étudier Mme d'Agoult. Ne se sachant pas observée, elle avait abandonné le masque de stridente gaieté qu'elle avait emprunté au cours du dîner. Elle avait au coin de la bouche un pli amer. Son regard était d'une infinie tristesse. Après quelques instants, elle tourna son long cou de cygne dans la direction où je me trouvais, et il me parut qu'elle me regardait. Je la trouvai soudain fort belle, et d'autant plus touchante qu'elle paraissait plus démunie. L'azur liquide de ses iris tremblait sous le vacillement des bougies et je croyais y lire un muet appel au secours. Sous l'influence rêveuse de la musique de Beethoven, j'eus l'impression fugitive qu'elle n'était pas heureuse, et je ne pus m'empêcher d'en éprouver de la joie. Si Liszt abandonnait cette femme qui avait tout quitté pour lui, qui s'occuperait d'elle ?

Le tourbillon frénétique de l'allégretto vint m'arracher à ma rêverie et me fit reporter mon attention sur Liszt tout en éveillant ma culpabilité. Transfiguré par le jeu, les sourcils froncés, les lèvres serrées, il était d'une beauté si extraordinaire que, lorsque je me joignis aux applaudissements de mon maître, je me demandai si ce qui me subjuguait davantage, c'était la musique de Beethoven, la virtuosité de son serviteur ou la beauté plastique et spirituelle née de la rencontre entre ces deux génies.

Je me tournai vers Marie. Le succès irrésistible de l'homme auquel elle avait immolé son existence avait rejailli sur sa physionomie et lui avait imprimé un mélange de joie orgueilleuse et d'éclatante adoration. Franz se leva, vint à elle et lui baisa la main. La force de leur amour me sauta au visage. Devant une telle évidence, la jalousie s'éteignait, laissant place à l'admiration, et au désir de servir humblement ces créatures hors norme pour leur permettre de continuer à irradier l'univers de leurs splendides amours.

*

Après le départ de ses prestigieux invités, Ingres laissa éclater sa joie. Il courait autour du piano en poussant des cris sauvages. On n'avait jamais entendu pareilles sonorités, déclarait-il. Le grand Beethoven lui-même n'aurait pu espérer meilleur interprète de sa musique. Ingres ajouta solennellement que les soirées musicales allaient reprendre leur cours. Peut-être même ce Raphaël de la musique accepterait-il de se laisser accompagner au violon ?

Madeleine gardait le silence. Elle passait entre les fauteuils, empilant les soucoupes, ramassant les miettes en prenant un air renfrogné.

« Et que dites-vous de la comtesse ? demanda Ingres, sautant d'un sujet à l'autre. N'est-elle pas une femme charmante, exquise, spirituelle ?

– Indécente, vous voulez dire, siffla Madeleine. Je suis vraiment bien bonne de la recevoir, quand toutes les bourgeoises de Suisse et d'Italie lui ont fermé leur porte. Elle ferait mieux de cesser de courir les routes, de rester chez elle et de s'occuper de ses filles.

– Allons, mon amie, ne forcez pas votre nature. Tout le monde sait ici que vous êtes la bonté même. Vous n'allez tout de même pas manquer à votre devoir d'hospitalité ?

– Je n'y manquerai pas. Mais qu'elle ne s'avise pas de prendre ses grands airs d'aristocrate à la santé fragile. Elle ne trompe personne, avec ses histoires d'engraissement.

– Qu'insinuez-vous ? demanda Ingres d'un air sévère.

Mme Ingres parut hésiter un instant. Elle s'était manifestement retenue. Mais, à cette heure, point n'était besoin de la solliciter trop longtemps pour la faire sortir de son silence.

« Vous êtes donc aveugles, vous autres hommes ? éclata-t-elle. Henri, n'avez-vous rien vu non plus, grand garçon que vous êtes ? »

Je secouai la tête, éberlué.

« Mais enfin, cette dame attend un enfant ! Étonnez-vous, après cela, qu'elle parle de s'arrondir, et qu'elle fasse la sucrée devant ma cuisine ! »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XI

Dans les jours qui suivirent, mon éternelle acédie me reprit. Je me rappelais sans cesse le muet appel au secours que j'avais cru lire dans le regard de Mme d'Agoult. Je brûlais d'y répondre en allant me jeter à ses genoux. L'instant d'après, je me refroidissais en songeant à ce que Mme Ingres avait affirmé de l'état de la comtesse.

Je n'avais jamais osé interroger mon maître sur les raisons pour lesquelles lui et son épouse n'avaient pas eu d'enfants. Brûlant moi-même de devenir père au plus tôt, je préférais supposer quelque impossibilité naturelle qu'un choix prémédité. Mais si je ne me trompais pas, me fallait-il en déduire que la souffrance d'une union stérile avait aiguisé le regard de Madeleine, ou au contraire l'avait aveuglée ? J'étais résolu à tirer cette question au clair à la première occasion. Une circonstance inespérée m'en fournit bientôt une.

M. Ingres avait offert de jouer les cicérones auprès des célèbres amants. Il connaissait Rome par cœur et ambitionnait de prouver à ces touristes délicats qu'elle valait mieux que toutes les villes par lesquelles ils avaient passé. Mais après une première visite au Vatican – la priorité avait consisté pour le peintre à faire admirer au couple les fresques de Raphaël –, Ingres avait été retenu par diverses obligations. Il me manda un matin à la Villa Médicis et me pria de le remplacer dans cet office.

« Je ne puis accepter, protestai-je, plus par conscience de mon incapacité que par réel désir de décliner l'offre. Je ne suis à Rome que

depuis deux mois, et je n'ai pu voir ni le château Saint-Ange, ni le cirque, ni les thermes de Caracalla...

– Ne me mettez pas plus en colère que je ne suis, répliqua-t-il. Je vous offre une occasion inespérée de pallier vos lacunes et de vous arracher enfin à votre atelier. C'est une mission, vous m'entendez ? Je vous demande de bien vouloir suppléer à mes fonctions d'ambassadeur auprès de ces hôtes prestigieux. J'irais moi-même, et avec bonheur, si je n'étais pas à chaque instant détourné par la nécessité de faire mon devoir. »

J'objectai qu'honorer sa promesse relevait également de ses engagements et lui vaudrait à coup sûr une ingratitude moindre de la part de ses bénéficiaires.

« C'est justement parce que mes efforts ne me valent que l'ingratitude la plus noire du gouvernement que je dois continuer à servir la cause de l'Académie. Vous comprenez, je n'ai plus d'autre ambition que d'être un bon directeur. J'ai déjà sacrifié ma peinture. Je sacrifierai l'amitié, la musique, tout ce qui fait le prix de l'existence, si cela est nécessaire. Mais je ne laisserai pas dire que j'ai négligé mes fonctions. Ce qu'on ne se privera pas de faire si l'on me voit déambuler sur le Pincio en compagnie du cher Liszt et de sa digne compagne ! »

Je finis par me rendre à ces raisons. Ingres griffonna un mot qu'il fit porter via della Purificazione, où le couple avait élu domicile. Une heure plus tard, il recevait la réponse de Marie : elle et Liszt se réjouissaient à l'idée de me revoir et se disaient honorés que j'accepte de leur servir de guide. Ils me proposaient de les rejoindre l'après-midi même, à l'entrée des jardins de la Villa Borghèse. Je me dépêchai de rentrer chez moi pour superviser ma mise et mettre de l'ordre dans ma chambre – dans l'hypothèse extravagante où Mme d'Agoult eût exprimé le caprice de la voir.

Quelques heures plus tard, je courais à travers le parc, fou de rage à la pensée d'un premier manquement à ma mission : à force de redouter d'être

en avance, j'avais fini par me mettre en retard. Le musicien et sa compagne m'attendaient devant la grille. Lui faisait les cent pas sur le trottoir, l'air passablement agité. Mme d'Agoult était confortablement installée dans un élégant cabriolet, dont l'utilité me parut peu compatible avec nos projets de promenade. Je vins à elle et la saluai.

Ce n'était plus la même femme. Souriante, reposée, vêtue d'une robe de mousseline assurément trop légère pour la saison mais du moins capable de rendre justice à la délicatesse merveilleuse de son teint, elle était belle à faire pâlir le jour. Au-dessus de ces transparences savamment ménagées, le cou et les joues avaient repris tout leur éclat. La chevelure, crêpelée et montée en chignon lâchement retenu par une fleur artificielle, captait les rayons du jour et honorait enfin la réputation de blonde qui avait fait la célébrité de Mme d'Agoult dans le monde. Cette métamorphose ne manqua pas de m'émouvoir.

« Eh bien mon cher Henri, me lança la comtesse. Par quoi commencerons-nous ? Nous ferez-vous le plaisir de nous guider dans votre demeure ? »

J'acquiesçai. Liszt aida Mme d'Agoult à descendre et renvoya la voiture. Je les conduisis jusqu'à la Villa Borghèse et leur fis voir les célèbres sculptures du Bernin, moins par goût réel que parce que je savais qu'elles constituaient une attraction incontournable. Nous nous arrê tâmes un peu longuement devant le groupe formé par Apollon et Daphné.

« Aimez-vous cela ? me demanda la comtesse en me lançant une œillade ironique.

– Point trop, répliquai-je après une hésitation, inquiet à la pensée de lui déplaire. Ces fioritures me paraissent gêner les bonnes idées plutôt qu'elles ne les servent. »

Elle se tourna vers moi, manifestement enchantée de ma réponse.

« Je pense comme vous, fit-elle, sentencieuse. J'aime ce qui est droit et simple. Quand on imagine ce qu'a dû être le Vatican avant ce qu'on ose

appeler les embellissements du Bernin, on éprouve un irrémédiable sentiment de gâchis. »

Liszt protesta. Il y avait selon lui dans la colonnade de la place Saint-Pierre la manifestation la plus éclatante d'un grand génie.

« Si j'étais capable de faire pour la musique ce que cet homme a fait pour la sculpture et l'architecture, je m'estimerais heureux, et j'aurais la certitude que la vie vaut la peine d'être vécue. Une telle œuvre mérite d'ailleurs d'être respectée pour la seule raison qu'elle existe. Elle n'est pas restée dans l'imagination brumeuse de son concepteur. On pourra encore l'admirer quand nous serons rendus à la poussière.

– Vous raisonnez en artiste, mon ami, répliqua Marie sans perdre son sourire, en dépit de ce que la sortie de Franz pouvait avoir d'offensant pour elle. Je ne parle qu'en amatrice, dépourvue de lumières et de jugement. Il me faudra sans doute me taire.

– Vous savez bien que vous avez un vrai talent pour la critique, dit Liszt. Il ne vous manque que le courage de vous lancer dans cette carrière pour rendre votre nom célèbre.

– Peut-être, répondit-elle, soudain rêveuse. Mais qui vous dit que c'est ce que je cherche ? Qui vous assure que je suis lasse de l'incognito de l'amour ? »

Comme Franz ne répondait rien, elle se tourna vers moi, avec une expression de ravissement qui paraissait travaillée.

« Vous n'imaginez pas, mon cher Henri, comme nous sommes fatigués, à force de nous aimer. Cinq années de passion, cela effraierait plus d'une âme. Franz a peur que je m'ennuie, qu'il me faille du changement. Mais enfin, qu'aurais-je à y gagner, quand chaque jour que Dieu fait a la radieuse monotonie du paradis ? »

Après avoir fait le tour des collections de la Villa, nous nous rendîmes à la Trinité-des-Monts où se trouvait encore le tombeau du Lorrain. Si la situation de l'église, qui dominait la splendide place d'Espagne, valait à elle seule le détour, la décoration intérieure ne présentait guère d'intérêt. Les toiles qui y étaient exposées – dont nombre étaient signées d'anciens pensionnaires de l'Académie de France – étaient de facture médiocre. Mme d'Agoult en profita pour attaquer l'art français, qu'elle jugeait mignard quand il n'était pas sauvage. Elle faisait bien entendu exception pour la peinture de M. Ingres, qu'elle appelait *le grand homme*. Rien, cependant, n'avait à ses yeux de noblesse comme l'art allemand.

« Que diriez-vous d'aller admirer les fresques de nos compatriotes nazaréens à la Casa Bartholdy ? proposai-je.

– Emmenez-moi où vous voudrez, badina-t-elle. La Corinne du quai Malaquais a joué les guides pour son soupirant dans toutes les villes d'Italie. Vous comprendrez qu'elle commence à se lasser. Serez-vous mon lord Nelvil ? Oserez-vous entreprendre de me faire tomber amoureuse de Rome en dépit des puces et de la saleté ? »

Cette allusion d'une coquetterie un peu épaisse au roman de Mme de Staël m'embarrassa. Je savais que Mme d'Agoult se comparait volontiers à la célèbre fille de Necker et à sa non moins célèbre héroïne. Mais je devinais surtout qu'elle cherchait à piquer la jalousie de Liszt, et j'en éprouvais une terrible gêne. Heureusement, celui-ci, absorbé dans la contemplation d'une *Descente de Croix*, paraissait ne pas nous entendre. Après un moment, il se retira dans un coin sombre et s'assit sur un banc pour prier.

« Laisserons-nous Franz ici ? demandai-je avec anxiété.

– Certainement pas, répliqua vivement Mme d'Agoult. Si je le laissais un moment, il serait capable d'entrer dans les ordres sur un coup de tête. Vous n'imaginez pas à quelles extrémités son ardeur religieuse le porte. »

Liszt se laissa interrompre sans rechigner. En sortant de l'église, il me fit part de sa joie à l'idée de visiter la Casa Bartholdy, laquelle devait son nom à l'ancien ambassadeur de Prusse à Rome. Son cher ami Mendelssohn, neveu du défunt consul, lui en avait parlé comme d'un lieu incontournable. Mais à la sortie de l'église, une dispute éclata. Marie voulait prendre une voiture pour s'y rendre. L'ancien palais Zuccari n'était pourtant situé qu'à quelques pas de la place d'Espagne, à l'angle de la via Gregoriana et de la via Sistina.

« Marie, vous n'êtes pas raisonnable, s'emporta Liszt. Vous savez pourtant bien qu'il nous faut faire attention à l'argent. Nous avons désormais deux filles à charge.

– Avec tous les concerts que vous avez donnés l'an passé, j'ai peine à croire qu'une simple course en carrosse représente un sacrifice exorbitant.

– Détrompez-vous, fit-il sèchement. Nous accumulons les dépenses et vivons au-dessus de nos moyens. Si vous souhaitez que je cesse de courir le cachet par l'Europe entière pour payer vos caprices, il faudra y mettre du vôtre.

– Eh bien soit, éclata Mme d'Agoult dont les yeux jetaient des éclairs, je me passerai d'une voiture. Il est vrai que dans l'état où je me trouve, cela représente un luxe extraordinaire. Mais au fait, vous avez raison. Si jamais je devais perdre cet enfant, ce ne serait une perte pour personne, n'est-il pas vrai ? »

Le revirement ne se fit pas attendre. Franz se jeta aux pieds de la comtesse et la supplia de lui pardonner sa cruauté. J'étais pétrifié par cette scène pénible qui dissipait mes derniers doutes sur la santé de Mme d'Agoult. Mais alors que, me sentant décidément de trop, je m'apprêtais à partir, Franz me retint.

« Cher ami, qu'allez-vous penser de nous ? Je serais au désespoir que vous nous quittiez sur ces entrefaites. Restez, je vous en supplie. Je vous promets que nous cesserons de nous comporter comme des enfants. »

J'acceptai, et la suite de la journée se déroula sans incident notable. Franz et Marie manifestèrent l'admiration la plus enthousiaste pour les fresques d'Overbeck et de Peter von Cornelius. Le cycle que ce dernier avait consacré à Joseph remporta tous leurs suffrages. Comme je leur expliquais que j'avais fréquenté leur auteur à Munich et que mon travail se ressentait autant de son influence que de celle d'Ingres, ils manifestèrent le plus grand désir de visiter mon atelier, qui était situé à deux pas. J'acceptai, appréhendant toutefois leur déception devant le peu d'œuvres que j'avais à montrer. Mais là encore, ils furent d'un tact parfait. Marie déclara que ma *Sainte Catherine* ne pouvait que triompher si je parvenais à l'achever pour le prochain Salon. Quant à Franz, il joua l'extase devant une figure de paysanne romaine dans le goût des tableaux pittoresques de Léopold Robert.

« Comme je vous envie ! soupira-t-il, avec plus de tristesse que de ressentiment. Vous vous consacrez entièrement à la création, dans la plénitude propice de la solitude, loin du contact vil et épuisant des hommes. Cela doit être bien doux.

– Je donnerais pourtant cher, mon cher Franz, pour connaître l'ivresse des applaudissements qui vous accompagnent partout où vous passez.

– C'est un plaisir éphémère, croyez-moi, et qui vous détourne absolument des questions essentielles. Je le sacrifierais sans le moindre regret si mes finances le permettaient.

– Il vous évite au moins de vous laisser ronger par les doutes. Quand vous avez fait résonner la dernière note, vous n'avez qu'à vous laisser assourdir par les témoignages de la ferveur du public pour savoir ce que votre art vaut.

– Mon art ? Mais je ne suis que l'obscur exécutant des œuvres des autres.

– Franz exagère, intervint Marie, toujours soucieuse de relever la réputation de l'homme dont le génie justifiait à ses yeux les sacrifices

qu'elle lui avait consentis. Savez-vous que nos séjours en Suisse et en Italie lui ont inspiré des pièces ravissantes ? Il faudra absolument qu'il consente à les jouer pour nous chez M. Ingres. »

Puis, pointant son éventail vers moi :

« Quant à vous, puisque vous avez un si beau coup de crayon, vous nous ferez le plaisir de réaliser le portrait de notre pianiste immortel. Je ne plaisante pas ! Je ne vous laisserai en paix que vous n'ayez songé sérieusement à ce que je vous demande. »

*

La journée se termina dans la plus belle humeur imaginable. J'étais profondément troublé à l'idée de me trouver déjà dans une telle familiarité avec ces personnages qui m'intimidaient encore tant la veille. En songeant que Mme d'Agoult m'avait demandé de faire le portrait de Liszt, en respirant le parfum de fleurs blanches qui émanait de sa chevelure, j'avais la tête tournée : ma vie ne venait-elle pas d'emprunter un tournant décisif ?

Nous reprîmes une voiture pour déambuler sur le Corso. La comtesse fit d'irrésistibles tirades sur l'odeur de vieux chou qui y régnait et la saleté du linge qui pendait aux fenêtres, défigurant selon elle ce qui aurait dû être la plus belle avenue de la ville. Elle avait décidé de ne laisser aucune déconvenue altérer sa belle humeur revenue, et elle tint parole, demeurant jusqu'au soir d'une grande gaieté. Nous terminâmes notre promenade par une station au café qui occupait le rez-de-chaussée du palais Ruspoli, et qui était l'un des plus célèbres de Rome. Les tables en marbre poissaient et la clientèle était affreusement bruyante, mais rien n'entama plus notre euphorie. Comme j'avais emporté mon carnet avec moi, je fis des caricatures des pratiques du lieu, qui me valurent un vif succès auprès de mes nouveaux amis.

Nous nous quittâmes avec peine, en nous jurant de poursuivre sans délai nos escapades. Mais quand, le jour suivant, je me présentai via della

Purificazione à l'heure convenue, je trouvai la porte close.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XII

Le jeudi qui suivit, je reçus une invitation à dîner de M. Ingres. Je m'y rendis le cœur battant. Mme d'Agoult et Liszt, arrivés avant moi, m'embrassèrent avec de telles effusions que je n'osai faire la moindre remarque sur notre rendez-vous raté.

« Si vous saviez ce que j'entends à votre propos, mon cher Henri, s'exclama Ingres avec la fierté d'un père, vous en auriez la tête montée. Vous avez conquis mes nouveaux amis en moins de temps qu'il n'en faut pour lancer une mode à Paris. Ce fait d'armes doit vous guérir pour toujours de votre mélancolie germanique.

– Savez-vous bien que nous vous avons trouvé un surnom ? fit Mme d'Agoult.

– C'est la règle, si vous voulez appartenir à notre communauté, expliqua Franz avec un rire malicieux. Point de surnom, point d'adoubement !

– Dès l'instant que c'est la règle, je m'y soumets. Puis-je connaître le mien ?

– *Clear Placid*, répondit la comtesse en exagérant son accent anglais.

– *Clear Placid* ? interrogea Ingres d'un ton dubitatif. Qu'est-ce donc que cela ?

– C'est une énigme, minauda la comtesse. Une charade littéraire. Nous disons *Clear*, parce que notre nouvel ami a les yeux plus transparents qu'un lac de montagne. Et *Placid*, car ce lac reflète une tristesse calme et sereine,

une noblesse pure et désintéressée, dans laquelle on peut baigner son chagrin en toute quiétude. »

Je sentis mon cœur s'écraser dans ma poitrine.

« Ne rougissez pas ainsi, lança-t-elle avec une inflexion tendre qui acheva de me troubler. Vous devez savoir que votre compagnie constitue un baume précieux pour les âmes tourmentées comme la mienne.

– Vous ? Tourmentée ? s'étonna Ingres. Vous paraissez toujours si flegmatique !

– C'est le privilège de mon éducation dans le faubourg Saint-Germain, mon cher maître. Mais méfiez-vous des blondes. Je suis le feu sous la glace, au mot près.

– Tout cela ne nous dit rien de notre énigme, intervint Liszt, visiblement agacé.

– C'est vrai, concéda la comtesse. Une suggestion, monsieur Lehmann ?

– Rien du tout. Je sèche comme lessive par grand vent.

– Eh bien, vous me ferez le plaisir de relire votre Byron. *Childe Harold*, troisième chant. "Clear, placid Leman !" C'est en ces termes que l'immortel poète s'adresse au lac de Genève. Vous me pardonnerez d'avoir saupoudré votre portrait d'un peu d'air suisse, Henri. Cela revient à faire de vous notre ange tutélaire, car Franz et moi n'avons jamais été plus heureux qu'auprès du lac Léman. N'est-il pas vrai, Franz ?

– Sans compter que vous voilà désormais sous le patronage du premier poète du siècle », ajouta Liszt avec une charmante affabilité.

Mme Ingres rapprocha son fauteuil de celui de son mari. Elle se pencha vers lui d'un air menaçant.

« Est-ce donc un jeu de mots ? lui souffla-t-elle à l'oreille, si peu discrètement que je n'en perdis pas une miette. Voilà qui est trop subtil pour moi.

– Et pour moi, répondit Ingres, qui reculait instinctivement en reconnaissant les prémices d'une scène de ménage. Vous savez que je

n'entends goutte à l'anglais.

– Voilà qui va bien, maugréa Mme Ingres. Mais méfiez-vous de certains langages. Il en est qu'on comprend aussi bien qu'un autre, et je ne voudrais pas que vous vous laissiez rebattre les oreilles de feu et de glace plus souvent qu'à votre tour. »

Puis elle se leva en raclant sa chaise et entreprit de servir le thé.

« J'espère que vous n'êtes pas fâché de ce petit jeu, cher ami, dit Franz avec cet air profondément généreux qu'il prenait dès qu'il s'adressait à moi. C'est une habitude tout à fait stupide, j'en conviens. Nous avons pris ce pli à l'époque de notre voyage à Chamonix avec Mme Sand, et nous voilà incapables de nous en défaire, grands enfants que nous sommes. »

Franz raconta que la romancière avait entrepris de les baptiser les *fellows*, parce que Marie et lui aimaient à se faire passer pour des touristes anglais dans les auberges où ils s'arrêtaient. Mais chacun d'eux avait écopé d'un surnom particulier. Marie était *Arabella* ou la *Péri*, précieuse divinité orientale mise à l'honneur par Hugo dans une fameuse ballade. Moins flatteusement, Franz était connu sous l'appellation de *Crétin*, en référence à cette fatigante manie qu'il avait de pratiquer un sabir mêlant l'allemand, le français, l'anglais, qu'il agrémentait encore de quelques vocables hongrois, et qu'il avait lui-même nommé le *parler crétin*. Quant à Sand, elle s'était attribué le sobriquet de *Piffoël*, en référence à ce nez imposant qu'elle tournait en dérision en affirmant qu'il était fait pour priser.

« Voilà au moins une chose que l'on ne pourra pas reprocher à cette chère George, commenta la comtesse avec un accent fielleux qui n'échappa à personne. La lucidité à l'égard de ses disgrâces physiques ne lui fera jamais défaut !

– Est-il donc vrai qu'elle a quitté Paris ? demanda Ingres avec un ton insinuant.

– C'est ce qu'on dit. La bonne dame est actuellement à Majorque, en compagnie du malheureux Chopin, qu'elle souhaite arracher aux griffes de

la mort en promenant sa pâleur cadavérique sous des cieux plus cléments. La vérité est que si elle en use avec lui comme avec ses autres amants, elle aura tôt fait de l'achever.

– Voyons, Marie, protesta Franz, dont le front s'encombra de nuages, essayez d'avoir un peu d'indulgence pour Frédéric, à défaut d'en éprouver pour George. Je vous rappelle qu'il m'est cher, et que sa santé me préoccupe douloureusement.

– Si tel est le cas, riposta la comtesse, qui était décidément en verve, vous devriez vous inquiéter comme moi de le savoir à la merci de cette amazone ! »

Puis, insoucieuse du regard menaçant que lui jetait Liszt :

« Savez-vous, monsieur Ingres, que cette charmante personne n'a choisi ce pauvre Chopin qu'à défaut de pouvoir m'arracher celui qui m'est tout ? C'est là Mme Sand toute pure. Non contente de s'inspirer de ma vie pour façonner ses héroïnes de roman, il lui faut m'imiter jusque dans sa vie privée. Je subissais l'exil, elle a choisi les voyages. J'avais un pianiste, elle a voulu le sien. Voilà tout le secret de sa relation avec Chopin. »

*

Le lendemain de cette soirée, je me présentai de nouveau via della Purificazione. Cette fois, une camériste m'introduisit dans un salon assez sombre, meublé d'un velours jaune qui avait viré à l'ocre sale. Mme d'Agoult se tenait à demi allongée sur un canapé grenat, qui faisait horriblement ressortir sa pâleur. Elle tenait à la main un livre de métaphysique allemande, dont le titre m'échappe aujourd'hui, et qu'elle semblait parcourir distraitement.

« Henri, quelle bonne surprise ! s'exclama-t-elle d'un air enjoué. Venez-vous me tenir compagnie ? Vous ne sauriez tomber plus à point. Franz s'apprête à promener les mouches. L'air est trop humide, alors j'ai décidé de rester au chaud.

– Les mouches ? répétais-je sans comprendre.

– Pardon ! s'exclama la comtesse en riant de ma confusion. Il est vrai que vous n'avez pas encore rencontré nos filles. Ce sont elles, les *mouches* !

– Je suppose qu'elles doivent ce surnom à leur entrée dans la communauté des *fellows*.

– Vous supposez fort bien ! Toutes mouches qu'elles sont, elles n'en sont pas moins amenées à vivre au contact des plus grands esprits de ce siècle. Il leur fallait un passeport, vous comprenez ? Nous les avons baptisées ainsi en hommage à Lucien, que Franz lisait pendant mes dernières couches. Comment ? Vous ne connaissez pas davantage la poésie grecque que celle de Lord Byron ? Vous avez tort, mon ami. Je vous recommande l'*Éloge de la mouche*. C'est irrésistible. Au fait, vous verrez les *mouches* en question dans un moment. »

Quelques instants plus tard, en effet, la porte du salon laissa passer une ravissante petite fille âgée de trois à quatre ans, déjà tout habillée pour la promenade. Avec ses minuscules bottines, ses gants de chevreau, son bonnet et ses pompons, elle était d'une élégance à ravir. Elle s'avança vers moi d'un air grave, et me fixa avec ses yeux immenses, qui reflétaient un esprit de sérieux, de bonté et de sagesse un peu désabusée qu'on était frappé de trouver chez une enfant de cet âge.

« Bonjour, monsieur, me dit la fillette sans que sa mère eût besoin de la rappeler à l'ordre. Serez-vous un bon ami pour moi comme vous l'êtes pour papa et maman ? »

Je m'empressai d'acquiescer et de serrer la main qu'elle me tendait avec une dignité charmante. Je venais de faire la connaissance de Blandine, le premier fruit des amours illégitimes de Franz et de Marie. Encore aujourd'hui, la douleur m'étreint en me remémorant les grâces de cet être séraphique, d'une intelligence et d'une beauté supérieures, mais que sa grâce semblait prédestiner à une mort précoce. La future Mme Émile Ollivier devait en effet mourir des suites de ses premières couches, à vingt-

six ans à peine, laissant à tous ceux qui l'avaient connue le sentiment d'une perte irréparable.

« N'est-elle pas adorable ? dit Mme d'Agoult avec un attendrissement qui l'auréolait d'une grâce maternelle nouvelle à mes yeux. Et si intelligente ! Voyez comme elle s'exprime, du haut de ses trois ans. Cet enfant aura le goût des arts et de la culture, j'en répons.

– Oui, approuvai-je. Vous devez être bien fière.

– Et bien soulagée, surtout, ajouta-t-elle dans un soupir. Vous n'imaginez pas à quels humiliants stratagèmes nous avons dû avoir recours, Franz et moi, pour l'arracher aux griffes de sa nourrice genevoise. Un pasteur fanatique avait entièrement tourné la tête de cette pauvre maman Jean. Il l'avait persuadée qu'elle contribuerait à perdre l'âme de la petite en la remettant entre les mains de ses indignes parents. Aussi pouvez-vous imaginer notre joie quand, après des mois d'attente, de délais et de fausses promesses, nous avons vu débarquer à Florence la petite princesse que voilà.

– Je suppose du moins qu'elle était bien dorlotée à la campagne ?

– Sans doute. Mais les soins du corps ne sont pas ceux de l'esprit. Et ces derniers avaient été si négligés, qu'eussions-nous dû attendre six mois de plus, nous aurions retrouvé à la place de notre fille chérie une incurable idiote. »

Comme elle disait ces mots, Liszt entra à son tour, portant dans ses bras sa petite dernière. Il l'approcha de moi pour que je puisse l'embrasser, mais l'enfant recula aussitôt la tête avec une répulsion marquée.

Cosima – ainsi baptisée d'après l'héroïne d'un drame de Sand – avait alors un an. Mais sa physionomie, curieusement, paraissait fixée pour de bon. C'étaient déjà ces petits yeux noirs aux paupières tombantes et à l'éclat froid, cette bouche fine qui faisait la moue, cette expression farouche où on lisait les appétits violents mais rentrés, le calcul incessant et la plus inaltérable détermination. Que l'on me pardonne ce portrait peu flatteur de

l'actuelle épouse de Richard Wagner ! Je l'ai peu connue, mais Cosima m'a toujours paru la moins aimable des enfants de Mme d'Agoult. Peut-être suis-je d'ailleurs tenté de projeter sur celle qui n'était encore qu'un bébé l'aversion que j'éprouvai par la suite pour la fillette.

J'ai toujours passionnément aimé les enfants, quels que soient leur âge ou leur sexe. Pourtant, j'ai souvent constaté qu'il en est d'eux comme des adultes, et plus largement de tous les êtres vivants qui peuplent la terre, bêtes sauvages et animaux de compagnie. Certains magnétisent les esprits et excitent les sympathies, tels des astres autour desquels gravitent d'énamourés satellites. Les autres laissent au contraire indifférent, ou pire, glacé. C'est cet éloignement instinctif que je ressentis au premier regard pour Cosima. Il me sembla que son petit corps malingre renfermait l'âme d'une vieille observatrice, orgueilleuse et dure.

Au vrai, et si l'on m'autorise cette digression sur un sujet que je n'ai pas l'intention d'approfondir car il m'est pénible, j'ajouterai que les deux fillettes reflétaient assez exactement par leur physionomie les circonstances qui les avaient vues naître. Blandine, venue au monde en Suisse, peu de temps après la fuite scandaleuse de Liszt et de Mme d'Agoult, était l'enfant du bonheur amoureux. Elle en avait la grâce éclatante aussi bien que la transparence délicate. Née deux ans plus tard au milieu des premiers orages, Cosima avait hérité au physique comme au moral des traits les plus ingrats, les plus durs et les plus tranchants de Franz et de Marie. La nature les avait encore tragiquement accentués en les combinant. Quant au pauvre Daniel, il devait se ressentir plus cruellement encore des fatales métamorphoses d'une passion sur le point de se consumer elle-même. Mais je m'avance hors des bornes de mon récit. Il n'était pas encore né le jour de ma visite via della Purificazione, et sa naissance prochaine était alors un sujet que je prenais un soin particulier à éviter.

Quand Liszt nous eut quittés, après m'avoir chaudement remercié de prendre la peine de tenir compagnie à la comtesse, un grand silence se fit. Mme d'Agoult paraissait avoir oublié ma présence. Son regard se perdait dans le vide. Comme le jour déclinait déjà et qu'aucune lampe n'était allumée, je craignis de me trouver avec elle dans l'obscurité la plus complète. Incapable de songer à mieux, je me grattai la gorge.

« Vous avez connu Léopold Robert, je crois ? » me demanda-t-elle soudain d'une voix sépulcrale qui me fit frissonner.

J'étais surpris de la tournure que prenait la conversation. Pourtant, je devinais que la comtesse ne faisait que poursuivre à voix haute le fil de ses pensées. Elle savait sans doute où elle voulait en venir, et où elle souhaitait m'entraîner moi-même.

« Je l'ai rencontré quelquefois, à mon arrivée à Paris, reconnus-je d'un ton hésitant. Il fréquentait le salon de ma tante. Mon frère et moi avions – nous avons toujours – la plus grande admiration pour sa peinture. »

La pudeur m'empêcha de continuer à parler. J'avais appris la mort tragique de l'artiste suisse, peu de temps avant celle du baron Gros. Mais j'avais refoulé les pensées sombres que cette succession de fins atroces, chez les peintres que j'estimais le plus, devait susciter en moi au moment où j'embrassais leur carrière.

« Je suis allée me recueillir sur sa tombe, à San Michele, dit-elle enfin d'une voix sourde. Vous ne connaissez pas Venise ?

– Non, à mon grand regret.

– Vous ne perdez rien. C'est une ville mortifère. San Michele est peut-être le seul endroit où l'on se sente un tant soit peu apaisé. C'est que la mort cesse enfin d'y rôder hypocritement pour s'y promener en souveraine. L'île tout entière est un cimetière. »

Je repensais au regard haineux que la comtesse avait jeté à Liszt, le soir de notre première rencontre, quand le pianiste avait évoqué ses ennuis de santé à Venise. Que s'était-il donc passé là-bas entre Dante et sa Béatrice ?

« Vous savez comment Léopold Robert est mort ? » reprit-elle avec un regard que quelque horrible spectacle intérieur dilatait étrangement, et qui me traversait sans me voir.

Je ne répondis rien.

« Il s'est tranché la gorge. On l'a retrouvé baignant dans une mare de sang à demi coagulé, dans sa chambre du palais Pisani. »

Je voyais le bras de la comtesse se crispier convulsivement sur l'accoudoir du fauteuil.

« J'aurais choisi un autre moyen, lâcha-t-elle entre ses dents. La noyade, sans doute. Oui, la noyade. Avez-vous déjà songé au suicide, monsieur Lehmann ? »

J'étais glacé. Je repensais à cette lugubre soirée de janvier, quatre ans plus tôt, où j'avais éprouvé une sorte d'attrait doucereux pour la mort. Je revoyais encore les reflets verdâtres de la Seine danser leur danse macabre sous la lumière atténuée des réverbères.

« Cela m'est arrivé, murmurai-je. Et vous ? »

Elle redressa la tête et me regarda enfin, avec des prunelles sèches et brûlantes.

« Moi, *Clear Placid* ? J'y pense tout le temps. »

CHAPITRE XIII

Cette étrange entrevue scella mon amitié avec Mme d'Agoult. Dans les jours, les semaines qui suivirent, elle me découvrit de plus en plus ce cœur qui s'épanchait de son trop-plein par nécessité physique, comme une éponge gorgée de vinaigre. Il arrivait encore à la comtesse de reprendre ce tour enjoué, mais c'était surtout en public, lorsqu'elle voulait duper le monde. Dans l'intimité, elle l'adoptait plus par habitude que par réflexion.

Mise en confiance par ce qu'elle nommait nos « affinités germaniques », elle ne jouait guère la comédie du bonheur avec moi. Je n'ignorais plus la gravité de la maladie morale qui la rongait. Cette connaissance me donnait sur elle un ascendant dont j'aurais pu profiter. Mais ma jeunesse, ma timidité et mon instinctive vénération pour tout ce qui touchait à cette femme m'intimaient la plus grande discrétion. Je me contentais de recueillir ses confidences, égrenées au cours de nos promenades dans Rome, tandis que Liszt s'agitait de nouveau auprès des notables locaux, donnant des concerts et de coûteuses leçons dans l'espoir d'améliorer les finances du ménage. Peu à peu, je devins aussi familier du passé de Mme d'Agoult que si j'eusse eu à jouer auprès d'elle le rôle d'historiographe.

La fatalité du scandale et l'attrait du néant avaient plané sur la destinée de la comtesse dès avant sa naissance, paraissant préfigurer ce qu'elle appelait elle-même, avec un sourire amer, son *suicide social*. Sa mère, Marie-Élisabeth Bethmann, descendante d'une célèbre famille de banquiers

francfortois dont la comtesse d'Agoult se plaisait toujours à souligner – avec une insistance qui ne laissait pas de m'irriter – qu'ils n'étaient pas juifs comme les Rothschild, mais *de pure souche allemande* et de *rude et bonne confession protestante*, avait violemment ému sa propre mère par ses frasques amoureuses.

Après un premier mariage avec le banquier Bussmann, qui l'avait laissée veuve fort jeune, Marie-Élisabeth s'était éprise d'un aristocrate français de très haute naissance, mais désargenté, et catholique de surcroît. Alexandre de Flavigny se trouvait par hasard à Francfort où il espérait enrôler des hommes pour un régiment du prince de La Trémoille. La famille Bethmann se méfiait tant de ce prétendant, en qui elle ne voyait qu'un coureur de dot, qu'elle avait usé de ses relations avec les autorités municipales pour le faire jeter en prison. Marie-Élisabeth n'avait pas hésité à défier l'interdit familial en rejoignant son amant dans sa cellule. Elle s'y était compromise sans retour, et la vieille douairière qui dirigeait la maison Bethmann d'une main de fer avait dû céder pour éviter un éclat plus embarrassant encore.

Malheur à ceux par qui le scandale arrive, disent les Écritures. Mais de quel malheur s'agit-il ? Devront-ils expier leur crime en observant, impuissants, leurs descendants le reproduire à l'identique ? La première fille de Marie-Élisabeth – Auguste Bussmann, demi-sœur de Mme d'Agoult et son aînée de près de quinze ans – réédita l'esclandre maternel en l'aggravant. Tombée folle amoureuse du poète Clemens Brentano, qui n'avait eu pour elle qu'un penchant éphémère suivi de beaucoup d'irritation, cette demoiselle acide et vindicative s'arrangea pour mettre le malheureux dans l'obligation de sauver son honneur en l'épousant. Comme il faut s'y attendre quand le mariage est forcé, le ménage fut des plus malheureux. Brentano mit fin à cette cohabitation impossible au bout de trois mois.

L'annulation ayant été prononcée, la triste Auguste parut accepter la nécessité de revenir à une existence plus rangée. En 1817, la future Mme d'Agoult découvrit l'existence de sa demi-sœur – qu'on lui avait cachée, par souci des convenances et crainte inavouable de la contagion. Auguste, sur le point d'épouser un bon bourgeois de Strasbourg, était de nouveau une fréquentation admissible pour une héritière du faubourg Saint-Germain. Mais, en 1832, cette mère de deux enfants, aussi ronde et douce qu'elle avait été jadis maigre et piquante, apparemment entièrement revenue de ses égarements passés, se précipita dans le Main.

« J'étais à cette époque hantée par le suicide, me confessa la comtesse un jour que nous promenions sur la terrasse du château Saint-Ange. Une de nos cousines francfortoises s'était brûlé la cervelle six mois plus tôt. J'avais appris cette nouvelle alors que nous étions en Suisse, mon époux et moi. Charles avait pensé que le grand air me permettrait de surmonter ma neurasthénie. C'était peine perdue. J'étais déjà comme morte. Lors d'une promenade, tandis que nous longions un précipice, je me sentis irrésistiblement attirée par ce gouffre, d'où remontait un frais nuage de vapeur d'eau. Je m'arrêtai, lâchai le bras de Charles et lui demandai : "Et si je me jetais, là, maintenant ?" Savez-vous ce qu'il me répondit ? »

Mme d'Agoult s'était arrêtée au bord de la terrasse. Elle regardait les eaux du Tibre, rendues à leur matité boueuse par le ciel gris comme un couvercle. J'observais moi-même le profil blême de la comtesse. Il paraissait sculpté dans un bloc de douleur.

« Dans une précipitation que lui intimait la crainte de son salut plus que du mien, il s'écria : "Êtes-vous donc folle ? Souhaitez-vous qu'on m'accuse de vous avoir assassinée ?" Voilà donc où s'arrêtait la charité du comte d'Agoult, quand sa femme lui criait sa haine de la vie ! J'en fus à ce point saisie de dégoût que toute l'horrible poésie de ce désert disparut à mes yeux. On dira ce qu'on veut sur mon mari, sur l'indifférence prétendument généreuse avec laquelle il a traité mon départ avec Liszt, rien n'a jamais eu

d'importance à ses yeux que les convenances. Le pauvre homme, et la petite âme ! Comment pouvait-il espérer trouver le médiocre bonheur auquel il aspirait dans une compagnie comme la mienne ? »

Elle se tourna vers moi, d'un air solennel :

« Mon cher *Placid*, vous qui avez lu *Werther* et comprenez la poésie du suicide, vous qui savez que la vie ne vaut d'être vécue si elle n'est que prolongation végétative et jamais sentiment vrai de l'existence, promettez-moi de ne jamais vous marier. Je vous aime trop, je tiens trop à vous pour vous savoir dans les affres par lesquelles j'ai moi-même passé. Personne ne mérite cette geôle qu'est immanquablement le mariage. Et vous, moins que tout autre. »

J'essayai de faire diversion, nullement désireux de prononcer de tels vœux.

« Vous avez su en écarter les barreaux, chère Marie, répondis-je avec une encourageante grandiloquence. Vous avez pu vous échapper de ce mouvoir qu'est l'institution matrimoniale quand l'amour ne figure pas au contrat.

– Oui, fit-elle d'un air songeur. La Providence avait prévu cela pour moi, dans sa miséricordieuse magnanimité. Dans le moment même où j'étais environnée par toutes ces catastrophes familiales, dans le moment où je désespérais de jamais vivre moi-même, mais où par une cruauté incompréhensible la consolation du suicide m'était interdite, j'ai fait la rencontre qui m'a ramenée du troisième cercle des enfers jusqu'au paradis. Hélas, j'ai payé bien cher cette résurrection. Dieu m'a donné Franz, mais il m'a pris ma fille Louise. Voilà ce qui m'empêchera d'avoir jamais l'âme en paix. »

Je baissai la tête, en guise d'assentiment discret. Franz, qui s'épanchait lui aussi volontiers quand il était seul avec moi, m'avait déjà parlé de cette tragédie, un soir qu'il me raccompagnait après un concert chez M. Ingres.

« Nous avons deux enfants adorables, m'avait-il dit avec une insondable tristesse, nous en aurons bientôt trois, mais aucun ne pourra jamais faire oublier Louise à Marie. Je ne suis pas loin de penser, moi non plus, qu'en rappelant cette fillette auprès de lui, Dieu voulait manifester sa réprobation à l'égard de nos amours. Mais mon tort a été de m'en ouvrir à Marie, de lui proposer de rompre au lieu de la laisser s'accoutumer doucement à cette nécessité. Je lui ai fait remarquer qu'elle pouvait encore avoir des enfants avec le comte. Et qu'il lui restait la petite Claire. Marie a hurlé quand elle a compris où je voulais en venir. Elle m'a traité de lâche et d'égoïste. "Il est trop tard, répétait-elle. Il faut boire le vin jusqu'à la lie". La vérité est qu'il n'était pas trop tard, que nous avons encore le choix. Quelques mois plus tard, Marie est tombée enceinte. C'est alors que notre seule alternative a été de défier la morale ordinaire et de lui représenter qu'à amour exceptionnel, peut-être exceptionnelle indulgence mérite-t-elle d'être accordée. »

Je repensais à ces paroles, tandis que la comtesse, à peu près dans les mêmes termes, fixant la silhouette imposante de Saint-Pierre de Rome pour se donner du courage, tentait de justifier ce qu'elle nommait sa *religion de l'amour*.

« Ma seule espérance est de sanctifier cette rencontre au point qu'elle vaincra les préventions de la société. Regardez M. Ingres. Regardez-vous. Vous le savez déjà. Vous êtes conquis, comme tous ceux qui nous ont approchés. Franz et moi ne pouvons être réduits à ces personnages scandaleux qui ont alimenté la gazette. Notre amour est si pur. Si chaste. Je me souviens de notre première année de pèlerinage. Quand nous buvions une tasse de lait dans quelque chalet de montagne, les paysans nous prenaient pour frère et sœur. Et cette méprise nous flattait, au fond. N'avez-vous pas remarqué cette ressemblance physique entre nous ? En dépit de nos deux années d'écart, ne dirait-on pas que nous sommes jumeaux ? »

Je croyais savoir que la comtesse avait six ans de plus de Liszt. Mais je me gardai de faire une observation qui pût paraître désobligeante et me

contentai de marquer une forme d'étonnement. Soudain désireuse de me persuader, la comtesse reprit ce ton joyeux dont je ressentais si péniblement l'aspect contraint.

« C'est donc bien vrai, mon cher Henri, vous n'avez pas vu cela, vous qui regardez le monde en artiste ? Vous n'avez pas été frappé par cette ressemblance, vous qui avez des crayons à la place des yeux ? Mais je vous mets au défi de l'ignorer plus longtemps ! Tenez, voici ce que nous allons faire. Puisque aussi bien depuis une heure vous dévorez mon profil, j'accepterai de prendre la pose encore une minute. Dépêchez-vous de m'expédier cela dans un petit croquis. Demain, vous ferez le profil de Franz. Vous nous mettrez côte à côte. Et vous verrez, alors. Vous verrez si les *fellows* ne sont pas sortis du même moule. »

Je sortis mon carnet, une craie, et commençai en tremblant à dessiner. Soudain, sous la lumière pâle de cette fin d'hiver, je découvris trois profondes trouées dans le haut de la joue, auxquelles je n'avais jamais prêté attention. Je suspendis mon fusain.

« Vous regardez mes cicatrices ? fit-elle en jetant un œil en coin. Je vous rappelle que vous travaillez à notre gloire, Henri. Vous avez pour mission d'immortaliser les *fellows*. Croyez-vous qu'un peintre saisisse la vérité des âmes en s'attardant à ces ignobles détails ? »

Je balbutiai je ne sais plus quelle excuse.

« Taisez-vous, enfant, gronda-t-elle. Puisque vous avez posé votre museau sur mes disgrâces, je satisferai votre curiosité. J'avais dix ou douze ans. Je portais une minerve pour apprendre à me tenir droite. Ma mère jouait des valses viennoises et, comme j'avais un goût très vif pour la musique, je tournoyais autour du piano en mimant les mouvements de la danse. Soudain, j'ai glissé. Ma minerve m'empêchant de reprendre l'équilibre, je suis tombée la tête la première sur les chenets. Heureusement c'était l'été, et la cheminée était éteinte. Trois pointes m'entrèrent profondément dans la joue. J'aurais pu me crever l'œil. Alors je m'estime

heureuse. Ces marques ont été le tribut de mon amour pour la musique. J'ai fini par les chérir, comme des signes de la destinée qui devait être la mienne. »

*

Ce soir-là, je retournai à mon atelier délaissé depuis plusieurs jours. Il était éclairé à flots par la lumière de la lune. J'arrachai de mon cahier la page où j'avais crayonné le profil de la comtesse. Instinctivement, je l'approchai de l'emplacement creusé dans les bandelettes où devait se trouver le visage de ma sainte décapitée. Il s'y emboîtait parfaitement.

Je ressentis une satisfaction très vive. J'avais le sentiment d'avoir résolu un problème artistique et humain tout à la fois. La souffrance de Marie s'ennoblissait et prenait tout son sens dans cette mise en scène mystique qui la projetait dans un autre corps et un autre ciel. Celle de Catherine, réciproquement, s'incarnait enfin, sortait de la volatilité brumeuse de la légende pour se fixer sous les traits les plus précis, les plus exacts physiquement et moralement. Jamais mon imagination n'eût pu me fournir une physionomie plus appropriée. Je comprenais que l'idéal tant vanté dans la peinture de Raphaël ou de Léonard n'était pas le fruit d'une pure abstraction, mais le résultat d'une observation heureuse de la nature, quintessenciée par l'art. La pensée qui avait présidé à mon tableau, lequel se voulait comme une allégorie de la sainteté du sacrifice féminin, avait eu besoin pour se déployer d'un support charnel, même exsangue et comme minéralisé déjà par la souffrance. En observant le bris de la roue hérissée de pointes, porté par les anges à la proue de la composition, je resongeais aux virgules hiéroglyphiques que les chenets avaient laissées dans la joue de Marie. C'était un détail, mais il parachevait la perfection du symbole.

Je me hâtai de reporter mon croquis sur la toile, puis me reculai. L'effet était si saisissant qu'à l'orgueilleuse satisfaction succéda immédiatement un frisson d'inquiétude. Le visage de Mme d'Agoult était-il reconnaissable

pour un observateur non prévenu ? Les principaux intéressés l'y verraient-ils eux-mêmes ? Et si oui, en seraient-ils flattés ou fâchés ? Je commençai de redouter d'avoir laissé transparaître quelque secret compromettant, sans parvenir à l'identifier moi-même. N'était-ce pas parce que c'était aussi le mien ?

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIV

Dans les derniers jours de mars, le temps se mit au beau. Le soleil révéla la splendeur rouge et or de la Ville éternelle, chassant pour de bon les humeurs spleenétiques des uns et des autres. Même la difficile comtesse s'inclina devant le glorieux génie de Rome au printemps.

Quand je songe à la belle saison, c'est toujours vers cette année 1839 que mon imagination se tourne. Sa reverdie intense et éphémère y est restée, par-delà l'éternité des hivers blafards et la déception des étés pourris, comme l'incarnation même du printemps. Embaumé du parfum des amandiers en fleurs, éclaboussé de la vapeur des fontaines où l'on cherchait la fraîcheur, enveloppé du bruit fin des élégantes calèches que nous empruntions pour nos promenades, il reste associé dans mon esprit aux joies de l'amitié, à l'ivresse des premiers succès, à l'espérance de l'amour, en un mot à la vigueur de la jeunesse. J'ai dit qu'à vingt-cinq ans j'étais mélancolique. Et je l'étais en effet, par goût autant que par tempérament. Mais la mélancolie de la jeunesse n'est pas celle du grand âge. La première n'est qu'aspiration vague à un avenir digne de ce nom, la seconde lancinante certitude que le temps du bonheur a passé.

Je délaissais de plus en plus mon atelier, mais n'en éprouvais aucune inquiétude. Je savais qu'il est des périodes de latence propices à toutes les germinations. En outre, l'un de mes rêves les plus chers était sur le point de se réaliser : Franz et Marie m'avaient commandé deux grands portraits à l'huile. Mes fusains de Mme d'Agoult et du pianiste – un profil énergique et

sévère dans le goût florentin, où éclatait son incontestable ressemblance avec la comtesse – leur avaient tant plu qu’ils m’avaient d’abord demandé de les décliner sous forme de médaillons. Marie m’avait donné à ce sujet des consignes précises.

« Il s’agirait de les placer en vis-à-vis, et d’accentuer les ressemblances par la similitude des dimensions, du fond noir et des cadres. Mais je vous avoue que je ne suis plus si heureuse de mon profil du château Saint-Ange. Je m’y trouve triste à périr. J’aimerais que vous le refassiez en m’enturbannant à la Lord Byron, et en me coloriant un peu les lèvres et les joues. C’est un enfantillage, je sais. Mais Franz s’est lassé de la pâle Arabella. Il a décidé que je serais une divinité orientale et que je m’appellerais Zy.

– Et pourquoi Zy ? demandai-je, amusé.

– Est-ce que je sais ? répliqua-t-elle d’un ton mutin. Cela provient sans doute d’une de ses lectures. Quelque inscription hiéroglyphique, ou quelque cartouche aperçu dans un récit d’explorateur. Je ne discute pas, avec Franz. C’est sa volonté, je suis sa muse, je m’exécute. La mode est à l’Orient, il ne souhaite pas être en reste, il lui faut une Zy, en voilà une. D’ailleurs tout cela est très sérieux. Il s’agit de fonder une véritable religion. Franz sera le premier officiant du culte zyotique. Vous pourrez être son second, si le cœur vous en dit. »

*

Un soir d’avril que nous étions attendus chez Ingres, j’apportai les médaillons avec moi, dans leur cadre ovale d’acajou doré à l’or fin choisi par les bons soins de la comtesse.

« Je vous félicite, mon cher ami, s’exclama Ingres en découvrant les profils. Ces médaillons paraissent surgis tout droit du Quattrocento.

– Et mon turban ? demanda la comtesse dans un accès de coquetterie. N’est-il pas digne de figurer dans l’une de vos compositions ottomanes,

cher maître ?

– Tout à fait, ma chère. On ne fait pas plus turc. Mais permettez-moi de réserver mes hommages à la technique de mon élève. Je le crois vraiment digne des plus grandes choses à présent. Si vous voulez mon avis, comtesse, ne laissez pas s'envoler cet oiseau-là. Il vous immortalisera avec son pinceau mieux qu'un Botticelli ne saurait le faire. »

Mme d'Agoult se tourna vers Franz. Vraiment, M. Ingres avait raison, il était dommage de se contenter de ces médaillons. Il fallait absolument qu'ils aient leur portrait à l'huile. Cependant, était-elle en état de prendre la pose ? L'odeur des pigments ne risquait-elle pas de l'incommoder ? Et, déformée comme elle l'était, ne valait-il pas mieux attendre l'été ? Franz acquiesça, et il fut décidé que je les accompagnerais dans la villégiature où Marie avait prévu de se remettre de ses couches, et que je les y peindrais tous deux.

Cette décision mit tout le monde de la plus belle humeur. Marie, qui avait sûrement rêvé que le maître la prît pour modèle mais qui comprenait qu'il était trop accaparé, avait trouvé un compromis digne d'elle. Ingres, qui devinait sans doute ce désir et ne pouvait matériellement y souscrire, était soulagé pour la même raison, et mêlait à son contentement la joie de rendre un service à son élève préféré. Liszt, fort sensible à l'atmosphère affective dans laquelle il se trouvait, se félicitait de cette surenchère de bonnes paroles. Quant à Mme Ingres, elle se montra charmante pour tous et pleine de sollicitude pour la comtesse.

J'étais à la vérité frappé par la soudaine amabilité, je dirais même l'improbable connivence, qui régnait entre les deux femmes. Peut-être le turban avait-il rappelé à l'épouse du peintre les heures lointaines où, jeune mariée, elle prenait la pose dans le plus simple appareil pour quelque turquerie ? Peut-être le caractère imminent de l'accouchement de Mme d'Agoult avait-il éveillé un sentiment de solidarité pour une personne de son sexe ?

Toujours est-il qu'à dater de ce soir-là Mme Ingres changea entièrement d'attitude vis-à-vis de la comtesse. Elle s'enquit de son alimentation, de son linge, de toutes les commodités qui pouvaient lui faire défaut. Elle lui promit les services de la sage-femme la plus réputée et s'engagea à prendre des renseignements pour la nourrice. Enfin, la complicité entre la femme du peuple et la patricienne fut bientôt telle qu'on les entendit s'indigner à l'unisson des désagréments de Rome, échanger des recettes de confitures ou des avis sur les mérites respectifs pour le teint de l'eau de son et du lait d'avoine.

Dans les semaines qui suivirent, Ingres et sa femme se joignirent d'ailleurs à nous pour de longues promenades sur le Pincio à l'heure du coucher de soleil. Nous étions accompagnés dans nos déambulations par un magnifique chien noir à jabot à l'anglaise, dernier caprice de la comtesse, qu'elle avait baptisé Othello. Franz, M. Ingres et moi marchions auprès de la voiture occupée par l'épouse du peintre et la maîtresse du pianiste. Dans cette compagnie hétéroclite mais raffinée, je me sentais parfaitement heureux. L'impression d'être le trait d'union entre les deux couples mettait un peu de joie vaniteuse à mon bonheur. Devant la silhouette du Vatican qui poudroyait dans le crépuscule, se découpant entre les cyprès et les pins parasols de l'esplanade, je laissais mon cœur s'épancher. L'inconsistance de mon état ne lui retirait rien. La jouissance de l'instant se mêlait aux songes d'avenir les plus vagues. Je me voyais pour toujours pétri dans cette lumière jaune et épaisse comme du verre en fusion, environné des plus riches monuments de la civilisation, entouré par les plus grands talents et les meilleurs cœurs. Je ne sentais nullement, à cet instant, que les membres de cette nouvelle famille seraient bientôt éparpillés sur toutes les routes d'Europe.

*

Au début du mois de mai, la comtesse accoucha. Je me rendis via della Purificazione le jour même. Franz vint à ma rencontre, le nourrisson entre ses bras. Sa physionomie était illuminée par la joie et l'orgueil.

« Cher Henri, laissez-moi vous présenter Daniel, me dit-il en me tendant un poupard superbe, aussi gras que chevelu. Un fils, mon ami. Un fils, enfin, et après deux filles ! Regardez-moi ce front ! Ce Daniel sera un grand artiste. Ou un poète.

– Comment se porte la mère ? demandai-je après avoir embrassé l'enfant.

– Elle se repose », répondit Liszt avec une mine soudain assombrie.

La vérité est que cette cinquième grossesse avait épuisé Marie. Elle n'aspirait qu'à recouvrer sa liberté. Aussi la femme de chambre devait-elle emmener dès le lendemain le nouveau-né dans un village du Latium, où il resterait en nourrice jusqu'au sevrage.

On a beaucoup reproché à Mme d'Agoult d'être une mauvaise mère. Je me garderai de trancher sur un sujet aussi grave, moi qui n'ai pu exercer durablement le sacerdoce de la paternité, mais je reconnâtrai que si les censeurs du couple ont méconnu bien des circonstances atténuantes, ils n'ont pas toujours donné dans la calomnie pure.

La vie itinérante que Franz et Marie avaient choisie – ou qui s'était imposée à eux comme la seule possible – n'était certes pas compatible avec les embarras d'une famille nombreuse. Confier les nourrissons à des paysans s'avérait à cet égard la solution la plus raisonnable. Une nourriture saine et suffisante, un air pur et des exercices fréquents avaient meilleure chance de produire une bonne influence sur le développement des organes et la fortification des membres qu'un bringuebatement continu dans toutes les villes d'Europe.

Il est certain que les sempiternels déplacements des parents les éloignaient toujours plus de leurs enfants, semés sur leur route comme les cailloux du Petit Poucet. Franz et Marie ne s'étaient guère dérangés pour

rendre visite à Blandine pendant les premières années de sa vie. Mais on a vu de quelle manière ils s'étaient ensuite battus pour la retrouver. Cette contradiction s'expliquera par un fait simple. Marie éprouvait le plus grand ennui, pour ne pas dire le plus grand dégoût, pour tout ce qui touchait à la vie d'un nourrisson. Les pleurs et les criaillements l'impatientaient, l'aventure de l'ingestion et de la digestion des repas la laissait de glace. En revanche, dès que les enfants savaient parler, c'était une autre affaire. Elle se passionnait à ce point pour leurs progrès intellectuels – allant parfois, de manière excessive et irritante, jusqu'à découvrir des symptômes de génie dans la moindre de leurs sorties un peu déconcertantes – qu'elle noircissait des cahiers de ses observations et réflexions.

Elle me confia un jour son espoir d'écrire un traité d'éducation à la manière de Rousseau. Ses vues en la matière étaient de fait aussi modernes que généreuses : le respect absolu de la singularité de l'élève, l'apprentissage précoce des langues, le développement de l'intelligence des filles, le rejet de tout châtiment corporel, c'étaient là quelques-uns des principes qu'elle se plaisait à défendre.

Ce qui, en réalité, me laissa le plus songeur, dans les années du moins où je fus un témoin privilégié de ses relations avec ses enfants, ce fut l'irrégularité de ses emballements et de ses dégoûts. Il est vrai que ceux-ci furent largement déterminés par la liberté qu'on lui octroya ou qu'on lui refusa de s'occuper d'eux. Elle les aimait, je crois. Mais si elle ne pouvait avoir toute autorité sur eux, matériellement et moralement, elle préférait les oublier.

Le cas de Daniel fut d'emblée problématique. Outre ce que j'ai dit plus haut de l'époque de sa naissance – il était né dans l'automne de l'amour –, il faut rappeler une circonstance peu propice au développement d'une préférence maternelle. L'annulation de son mariage avec le comte d'Agoult n'ayant jamais été prononcée, la comtesse n'avait pu reconnaître ses filles. Mais elle avait du moins déclaré leurs naissances sous un nom d'emprunt.

À la naissance de Daniel, Liszt insista tant sur le fait qu'il s'agissait de *son fils* que Marie renonça à tout subterfuge. L'enfant fut déclaré *de mère inconnue*.

*

En dépit de l'exténuation dans laquelle elle se trouvait, la comtesse avait une telle rage de vivre qu'elle fut sur pied après quelques jours. Les concerts du jeudi reprirent à la Villa Médicis. Quand il ne transposait pas, avec une facilité extraordinaire, des airs d'opéra de Mozart et de Gluck, Liszt jouait les sonates de Beethoven et Haydn, toujours soucieux de complaire à son hôte, qui n'aimait que les compositeurs allemands et ne se faisait pas prier pour accompagner le prodige au violon. Mme Ingres distribuait son éternel cake, accompagné de son éternel sirop. Mme d'Agoult, fardée, impatiente de jouir, parlait haut et riait fort.

La chaleur augmentant de jour en jour, nous ne tenions plus en place. Des excursions furent organisées pour fuir la fournaise romaine, à Civita Castellana, à la cascade de Terni, à Albano. Nous partions en calèche au matin, avec de grands paniers garnis et des carafes d'eau fraîche pour le *lunch*, passions quelques heures dans l'ombre chaude et la poussière cuite, et revenions à la tombée du jour, plus harassés encore que si nous étions restés dans les ruines du Colisée, au milieu des mouches et du sirocco. Exaspérée, Marie demandait à Franz pour la centième fois s'il leur avait trouvé un lieu de villégiature pour l'été. Je retrouvais pour ma part avec délices le murmure des fontaines de la Villa Borghèse.

Dans les derniers jours de mai, alors que j'étais en train de prendre le thé avec la comtesse, sa femme de chambre annonça un drôle de monsieur français.

« Ce doit être Sainte-Beuve, me dit Mme d'Agoult en se penchant vers moi, il m'avait écrit son arrivée imminente. Tâchez d'attraper votre calepin,

c'est une proie pour vos talents de caricaturiste. Dites-lui d'entrer, Barbarina. »

Quelques instants plus tard, un petit homme chafouin pénétra dans le salon. Je réprimai un haut-le-cœur. Il est rare que mon aversion pour un être me fasse manquer à mes devoirs de civilité envers mon prochain. J'ai toujours tâché de découvrir, par-delà les disgrâces les plus manifestes, les qualités cachées de ceux qui m'étaient tout d'abord antipathiques. Mais Sainte-Beuve me répugna dès la première minute de manière si absolue que je crus que je ne pourrais jamais en revenir. Sa silhouette molle et replète, son regard clignotant de myope, son crâne luisant sur lequel couraient de grandes mèches rousses et frisottées, sa physionomie, surtout, qui exprimait un mélange de servilité et de perfidie, d'obséquiosité sournoise et de gourmandise adipeuse, m'indisposèrent irrémédiablement et gelèrent tous mes efforts d'amabilité.

Je savais peu de chose de l'auteur de *Volupté*. J'avais ouï dire qu'il avait eu une aventure avec Adèle Foucher, l'épouse de Victor Hugo, ce qui ne laissait pas de me frapper d'étonnement. Je n'ignorais pas non plus qu'il commençait à se faire un nom dans la voie étroite et prestigieuse de la critique littéraire. Mais ce qu'il faisait à Rome, quelles étaient ses relations avec Mme d'Agoult, voilà ce qu'il me restait à apprendre.

« Ma très chère, ma très aimable amie, commença-t-il sur un ton d'adoration parfaitement artificiel et en ignorant ma présence, permettez-moi de me jeter à vos genoux.

– Monsieur, n'allez pas user votre pantalon de lustrine, protesta la comtesse d'un air moqueur mais non dénué de coquetterie. Dites-moi plutôt ce qui vous amène.

– Ce qui m'amène, vous ne le savez que trop, reprit-il avec la même emphase. Le seul désir de vous servir. On dit que Franz vous ramènera bientôt à Paris pour courir l'Europe. Je voulais que vous sachiez que vous pourrez compter sur moi en toutes circonstances. »

La comtesse se redressa, blême de rage.

« On vous a mal informé, monsieur. Il n'est pas question de quitter l'Italie.

– Sans doute me suis-je mal exprimé, répliqua-t-il en faisant une mine de jésuite. J'ai entendu parler de vos velléités littéraires, et j'en ai conclu à un retour prochain. Si vous deviez vous trouver dans une disponibilité matérielle et spirituelle qui rende envisageable cette carrière, sachez du moins que vous pourriez compter sur moi pour vous aplanir le chemin. »

Cette remarque provoqua un changement dans la physionomie de Mme d'Agoult, qui, d'hostile, devint pensive.

« Nous n'en sommes pas là, monsieur Sainte-Beuve, dit-elle d'un ton radouci. Mais je vous remercie tout de même. Si jamais l'organisation de notre existence devait subir des modifications, je vous promets que je penserais à vous. »

CHAPITRE XV

Quelques jours après cette rencontre, Marie m'annonça que Franz avait enfin trouvé une villa, dans la région de Lucques, et qu'ils s'apprêtaient à y prendre leurs quartiers. Je promis de les y rejoindre dès que j'aurais mis mes affaires en ordre.

Comme ils n'étaient pas sûrs de revenir à Rome après l'été et que nous avions souvent parlé de découvrir Tivoli ensemble, une excursion y fut organisée en guise d'adieux. Le jour convenu, je me tins devant les grilles du palais Borghèse, ainsi que nous en avions décidé. Quelle ne fut pas ma déconvenue, quand la calèche s'arrêta, d'y découvrir Sainte-Beuve, confortablement installé auprès de la comtesse et badinant avec elle comme un curé de campagne invité à prendre le thé chez l'une de ses paroissiennes !

Pendant tout le trajet, je fus d'humeur chagrine. Mme d'Agoult, que j'avais vue âpre et moqueuse envers l'homme de lettres, paraissait à présent du dernier bien avec lui. Elle s'esclaffait, prenait des poses, le grondait pour les compliments grotesques dont il la gratifiait à tout instant, mais d'une manière propre à l'encourager. Servait-elle déjà les ambitions littéraires dont elle s'était pourtant toujours défendue ? Cherchait-elle à rendre Franz jaloux ? J'observai que celui-ci, perdu dans ses pensées, regardait seulement la route, parfaitement imperméable au babil de sa compagne.

Tout au long de la journée, ce petit jeu se poursuivit. Sainte-Beuve offrit son bras à la comtesse, qui prétendait perdre l'équilibre dans les jardins

escarpés de la Villa d'Este. Il lui tint son ombrelle, alla tremper son mouchoir dans une cascade pour lui permettre d'humecter son front brûlant. Dans la célèbre villa édifiée par Hadrien en l'honneur de son amant Antinoüs, il déclama des tirades érudites sur la puissance de l'amour, capable de construire des villes et de fonder des religions. Enfin, dans la touffeur d'un crépuscule superbe et qui devait l'encourager à toutes les hardiesses, j'entendis ce gros bourdon pousser si loin la pataude galanterie que la comtesse se trouva dans la nécessité de le rembarrer. Pour atténuer le coup, elle lui proposa tout de même de rejoindre la confrérie des sectateurs de Zy.

Pendant ce temps, Franz se promenait à l'écart, perdu dans les arcanes de l'inspiration musicale. Quand il revenait à lui, c'était pour se confier à moi, m'interroger sur la peinture et parler de la musique de l'avenir. Je ne pouvais concevoir sa calme indifférence.

Durant le trajet du retour, il dormit profondément. Je feignis moi-même le sommeil pour ne pas être témoin du vif intérêt que la comtesse prenait aux discours de Sainte-Beuve. Il est vrai qu'il avait remplacé son *flirt* par un cours improvisé sur le jansénisme, et qu'il s'exprimait avec un mélange si éloquent de passion et de clarté qu'en fermant les yeux, on pouvait presque s'illusionner sur son pouvoir de séduction.

Quand la calèche, à une heure avancée de la nuit, s'arrêta devant la Villa Borghèse après avoir déposé Sainte-Beuve, Marie me prit par le bras.

« Vous n'avez pas desserré les dents de la journée, me dit-elle d'un ton qui se voulait caressant, mais où je devinais un violent dépit. M'apprendrez-vous ce qui vous arrive ?

– Rien, voyons. C'est cette chaleur, qui m'a assommé.

– Vous mentez mal, mon ami. Vous paraissez remonté contre moi. »

Elle se retourna un instant vers Liszt, mais celui-ci dormait toujours profondément.

« Est-ce à cause de Sainte-Beuve ? demanda-t-elle d'une voix où transparaissait la crainte d'être entendue. Vous imaginez-vous que je vous aime moins parce que je l'ai converti au culte zyotique ? Vous savez pourtant bien qu'on ne fait pas de religion sans adeptes.

– Je ne me soucie pas de cela, répondis-je d'un air qui dut paraître fort peu convaincant, car je vis la comtesse sourire. Je m'étonne seulement de vous voir si caressante avec ce monsieur, que vous ne connaissez pourtant que d'hier.

– Je ne le connais pas d'hier, répliqua-t-elle à ma stupéfaction. Je l'ai rencontré à Paris il y a cinq ans, quand je tenais salon quai Malaquais, si vous voulez tout savoir. Vous m'accorderez que cela lui donne un droit d'ancienneté sur vous.

– Ce droit consiste-t-il dans celui de vous plaire ?

– Enfant ! Comment vous imaginez-vous que ce crapaud ait la moindre chance de se transformer en prince charmant à mes yeux ? Avez-vous bien examiné sa mauvaise mine ?

J'eus un mouvement de recul. J'avais été témoin, à bien des reprises, de cette manie que la comtesse avait de casser du sucre sur le dos des gens. J'en éprouvais moins de l'empathie pour les victimes de ses médisances que de l'inquiétude à l'idée que je pouvais moi aussi en faire les frais. La comtesse dut sentir ma défiance, car elle reprit tout son sérieux.

« Voyons, mon cher *Clear*, vous n'êtes tout de même pas en train de me faire une scène de jalousie ? Vous savez bien que cela n'aurait aucun sens. Franz est mon seul amour, je devrais dire mon seul Dieu, si je ne craignais de blasphémer.

– Ce n'est pas cela, protestai-je. Vous savez que je vénère la sainteté de votre amour, et que Franz et vous êtes mes amis les plus chers. Mais quand je vous entends parler en termes si désobligeants d'un homme que vous avez traité devant moi avec tant de patience et d'amabilité, j'en viens à douter de la sincérité de votre amitié pour moi. »

La comtesse se recula, stupéfaite. Sa physionomie si mobile changea encore d'aspect. Je vis des larmes trembler sur le bord inférieur de ses paupières. Si c'était une comédie, elle était mieux jouée que la précédente, et plus à même de me toucher.

« Mon pauvre Henri, reprit-elle d'une voix dont les accents me bouleversèrent, je sais que j'ai mérité votre défiance. Et pourtant, vous devez me croire, je serais inconsolable si je devais perdre votre amitié. Vous êtes trop jeune et trop pur pour comprendre quelque chose au commerce du monde. Une femme dans ma position a besoin d'appuis. Si jamais je devais revenir dans cette fosse aux lions qu'on appelle Paris, j'aurais besoin d'être entourée, conseillée. Comprenez-vous ? Il s'agit là de ma survie. Quel rapport au reste avec l'existence morale qui fait notre air respirable, avec la vraie, bonne et désintéressée amitié qui nous lie ?

– Est-ce à dire que vous me jugez incapable de vous servir ? » demandai-je.

La comtesse reposa son éventail sur ma main. Elle baissa la tête et pendant quelques instants parut réfléchir à quelque chose.

« Au vrai, si vous y tenez, dit-elle en relevant ses beaux yeux sur moi, vous pourriez peut-être me rendre un grand service. Ce ne serait d'ailleurs pas moi seule que vous tireriez d'un cruel embarras. Ce service vous vaudrait la reconnaissance éternelle de Franz. »

Je m'empressai de donner mon assentiment. La comtesse parut hésiter encore un instant, se tourna une nouvelle fois vers Liszt, puis se pencha vers moi.

« Il s'agirait de parrainer Daniel en notre absence. De vérifier qu'il est entre de bonnes mains, et de nous donner des nouvelles de lui, le plus souvent possible. »

La joie m'empêcha de répondre. J'étais violemment ému à la pensée que cette mission ne pourrait manquer de resserrer nos liens. L'orgueil le disputait à l'attendrissement quand je songeais que ce fruit précieux des

amours de Franz et de Marie, abandonné tel Moïse à la vigilance de paysans, allait être désormais confié à ma protection.

« Je rêve tout le temps que Daniel meurt, reprit-elle après un moment de silence. Dès avant sa naissance, je l'ai rêvé mort. C'est pourquoi je l'ai nommé Daniel. Daniel a réchappé de la fosse aux lions. Mon fils réchappera des dangers qui guettent un nourrisson. Et vous l'aidez dans cette tâche, mon ami. Vous serez son ange gardien. »

*

Le départ des *fellows*, au début du mois de juin, laissa un grand vide. Pendant plusieurs semaines, leur absence orchestra ma vie, à peu près comme l'avait fait leur présence. J'éprouvai un tel désir de parler de Marie que, ravalant ma jalousie, j'invitai à dîner Sainte-Beuve dans mon logis du palais Borghèse. Lui qui m'avait jusqu'à présent battu froid se montra empressé de me voir. Quels progrès rapides une désertion douloureuse ne produit-elle pas dans les rapports d'amitié de ceux qui restent !

Une autre fréquentation joua vers cette époque un rôle décisif dans ma vie. Par l'intermédiaire de la comtesse, à qui il avait été recommandé par Alfred de Vigny, j'avais fait la connaissance de François Sabatier. Alors âgé de vingt à vingt-deux ans, celui qui devait devenir l'un des plus grands mécènes de notre temps venait d'hériter d'un richissime propriétaire terrien du Languedoc. Il avait entrepris le voyage d'Italie pour se familiariser avec les chefs-d'œuvre de l'art, mais aussi pour commencer ce qui devait devenir l'une des plus belles collections privées du siècle.

J'avais été immédiatement séduit par la candeur, l'enthousiasme et la vaste culture de François. Avec ses grands cheveux noirs et bouclés, ses yeux charbonneux et ses joues rouges, sa vivacité brouillonne et ses désirs de révolution, il était à peu près aussi différent de moi que le feu de la glace. Mais ce contraste alimentait une mutuelle attirance.

En ces jours difficiles où le désœuvrement me guettait, sa fréquentation me fut des plus précieuses. Au Lepri, devant un chocolat ou une bouteille de chianti, nous avions des discussions enflammées, tantôt sur l'abbé de Lamennais, dont les *Paroles d'un croyant* passionnaient les défenseurs du christianisme social, tantôt sur les nazaréens, dont il enviait l'idéal de vie communautaire, tantôt encore sur Fourier, dont les utopies charmaient notre imagination juvénile. Comme il s'intéressait aussi à l'art moderne, il voulut visiter mon atelier. Devant ma *Sainte Catherine*, il poussa de grands cris.

« Comptez-vous présenter cette merveille au prochain Salon ? » me demanda-t-il.

Comme j'acquiesçais, il m'annonça qu'il l'achèterait sitôt le tableau achevé, et que mon prix serait le sien. On peut juger de l'effet que devait produire sur mon cœur un tel procédé. Sabatier, cependant, ne devait pas toujours en user aussi bien avec moi.

*

En revenant un soir de Palestrina, où j'avais trouvé le cher Daniel dans une forme superbe, bien logé dans une ferme fort propre, et excellemment choyé par de braves paysans qui me donnaient du *monsignore* et appelaient Franz *il nostro principe*, j'eus la joie de découvrir sous ma porte une lettre de la comtesse. Elle avait promis de m'écrire, mais j'avais pris garde de ne pas vivre dans l'espérance. Lorsque je pris dans mes mains l'épaisse missive couverte de sa belle écriture penchée et embaumée de son parfum de fleurs blanches, mon cœur faillit éclater dans ma poitrine. Elle s'était servie pour cacheter sa lettre d'une bague gravée que Liszt lui avait offerte en Suisse, et qui portait, à côté d'un rhododendron, une inscription latine : *In alta solitudine*. Cruelle ironie ! Cette locution, censée magnifier le bonheur de la retraite amoureuse, allait demeurer la devise de la femme abandonnée, blessée, mais toujours plus fière et altière dans son inaccessible solitude.

Dans cette lettre, Marie évoquait sa santé, l'impatience qu'elle avait de me voir dans leur ravissante propriété de Lucques, la perte désolante de leur chien Othello à l'arrivée de leur diligence à Florence, le désintérêt croissant que lui inspirait la peinture d'Overbeck, qu'elle jugeait dépourvue de vie et de spontanéité, enfin mille autres détails, anecdotes et propos rapportés qui m'offraient jusqu'au vertige l'illusion de sa présence. Je retrouvais à l'identique cette variété de ton et de registre qui faisait la conversation, tour à tour piquante, moqueuse, puis grave et mélancolique de la comtesse, et que chacun tentait spontanément – et vainement – d'imiter quand il se trouvait dans sa compagnie.

Comme elle m'avait donné pour commission de lui rapporter des écharpes et des pierres antiques qu'elle avait remarquées dans une échoppe avec Mme Ingres, je courus jusqu'à la Villa Médicis avec ma lettre. Ingres m'accueillit avec un déluge de paroles qui paraissait signifier qu'il n'avait lui-même plus toute sa tête depuis le départ des *fellows*.

« Ah, mon cher ami, commença-t-il d'un air égaré, vous êtes bien heureux d'être encore le factotum de cette déesse. Nous n'avons pas cette consolation, nous autres. Ne dit-on pas qu'on ne sent le prix des êtres qu'une fois qu'ils ont quitté notre vie ? Depuis quinze jours, Madeleine et moi errons comme des âmes en peine dans cette demeure trop grande. Les jeudis sont d'une tristesse épouvantable. Et pourtant, j'en fais le serment par tous les saints, je ne toucherai plus à mon violon, dût-on me couper les deux bras. Je ne peux plus jouer sans Liszt. J'ai fait venir un pensionnaire de la Villa qu'on m'avait recommandé – permettez-moi de taire le nom de cet animal, vous seriez tenté d'aller lui briser les doigts pour me venger –, j'ai bien cru devenir fou tant il m'a abîmé les oreilles. Oui, vraiment, je suis anéanti. Même comme peintre je ne vaudrais plus rien. »

Je tentai de reconforter mon maître, mais il repartit de plus belle.

« Permettez-moi de vous dire que vous m'avez dépassé, cher ami. Vos derniers croquis sont si admirables que je les ai encadrés et accrochés dans

mon atelier. Vous verrez cela tout à l'heure, jeune prodige, et sans doute aurez-vous la cruauté d'en triompher. »

Il fallut l'intervention de Madeleine pour le calmer. Mais le plus étonnant dans tout ceci est qu'elle était elle-même fort contrite du départ des *fellows*, et surtout de la comtesse, qu'elle n'appelait plus, dans une émulation de raffinement, que *cette chère âme*. Mme d'Agoult avait laissé une somme d'argent chez elle pour faciliter l'acquisition des marchandises qu'elle n'avait pas eu le temps de se procurer avant son départ, et Mme Ingres se réjouissait d'avance de pouvoir lui rendre ces petits services. Loin de tenir grief à son mari de ses tirades enamourées, elle lui faisait écho. Mais le comble de l'attendrissement fut atteint quand j'évoquai ma visite à Palestrina et leur donnai des nouvelles de Daniel.

« Le bon garçon que cet Henri, conclut Mme Ingres en s'essuyant les yeux. Il serait le père de cet enfant qu'il n'agirait pas autrement. »

CHAPITRE XVI

La Villa Massimiliana était un vaste *casino* construit à flanc de colline et dominant la vallée de Lucques. Une voiture à deux chevaux, mise à la disposition des invités, pouvait les conduire facilement à Gênes, Florence ou Pise. Mais la demeure, située sur ces hauteurs rafraîchies par une constante brise de mer, était si agréable que l'on ne songeait guère à s'en échapper. On passait le plus clair du temps sous les arcades d'une galerie donnant sur le jardin et, par-delà les vergers, sur les lointains bleuis de la vallée. Le parfum des orangers, des amandiers, des jasmins, ajoutait encore au charme de cette villégiature exceptionnelle.

Les premières semaines de mon séjour à Lucques – point culminant de mon roman avec les *fellows* ! –, je n'eus à partager leur compagnie qu'avec Hermann Cohen. Cet ancien élève de Franz, plus connu sous le sobriquet de *Puzzi*, vivait depuis plusieurs années aux crochets du couple. Je crus comprendre que Marie n'avait jamais fait que tolérer à travers lui un caprice de Liszt. Le détestable adolescent avait partagé leur vie dès leur première année de pèlerinage. Compagnon de leurs excursions suisses avec Mme Sand, il s'était rendu indispensable aux yeux de cette dernière par ces grasses facéties. Paresseux, mauvais coucheur, sale comme un peigne et enclin à la boisson, ce sinistre personnage – qui devait abandonner le piano et sombrer dans la débauche, avant d'entrer dans les ordres et d'y mourir en odeur de sainteté – ne gêna finalement guère mes rapports avec les *fellows*, puisqu'il passait le plus clair de son temps à dormir.

Je n'avais au reste pas lieu de m'inquiéter d'une préférence que ne partageait pas Marie, et dont Franz lui-même reconnaissait qu'elle n'avait rien de sensé. Aux yeux du couple, j'étais l'*agréable présence*, nouveau surnom qui concurrençait, voire remplaçait, celui de *Clear Placid*. Le temps se passait en conversations exaltées et mystiques sur la mort, le destin et la musique de l'avenir. Inspiré par le fouriérisme de Sabatier, je parlais vie communautaire et retour au principe évangélique de pauvreté – ce qui était d'autant plus facile que la table était toujours chargée d'un plat de macaronis, d'une excellente bouteille de vin et d'un non moins excellent jambon de pays. Comme je ne m'étais pas coupé les cheveux avant mon départ et que je portais d'amples chemises largement ouvertes sur ma poitrine, je devais ressembler à quelque prophète saint-simonien. Le changement de costume favorisait ma foi dans ce nouveau rôle et l'indulgence que l'on voulait bien avoir pour mes sermons.

Du reste, nous étions tous un peu hors de nous. Le piano de Liszt résonnait du matin au soir, nous maintenant dans un état d'exaltation que certains historiens auront la complaisance de qualifier de romantique, mais auquel la médecine, sans doute, réservera une autre appellation. Franz se lançait dans des improvisations toujours plus étonnantes sur les opéras de Mozart et de Weber. Il jouait également ses propres compositions, ces sublimes poèmes musicaux dans le goût des études de Chopin, qu'il avait rassemblées sous le nom d'*Album d'un voyageur* et qui devaient devenir les *Années de pèlerinage*.

Marie réclamait tout particulièrement celles qui lui avaient été inspirées en Suisse par la chapelle de Guillaume Tell ou le lac de Wallenstadt. Aux premières notes, elle jetait des gémissements dont on ne pouvait dire s'ils lui étaient inspirés par la douleur ou le plaisir. Une fois, alors que Liszt avait joué à sa demande sa fameuse « Pastorale », elle ordonna qu'on réveillât Blandine et qu'on la lui apportât sur-le-champ. Elle la serra dans ses bras jusqu'à la broyer et, les joues ruisselantes, me demanda si

j'accepterais d'adopter sa fille au cas où elle et Liszt disparaîtraient. Je me jetai à ses genoux et lui jurai de m'acquitter de ma mission, si je parvenais toutefois à résister au chagrin que me causerait inmanquablement leur mort.

*

C'est au cours de ce séjour que je pris conscience du caractère pathologique que revêtaient les crises de la comtesse. Il y avait dans ce qu'elle appelait son incurable spleen quelque chose qui outrepassait la souffrance morale et avait son siège dans un organisme dérégulé. La maladie était annoncée par des symptômes récurrents – perte de sommeil, d'appétit et de mémoire, torpeur insurmontable, terreurs paniques – et donnait lieu à des déchaînements de cris et de larmes, dont elle ne gardait aucun souvenir une fois revenue à elle. Ces crises pouvaient ainsi se produire indépendamment des dispositions morales dans lesquelles elle se trouvait. Son stoïcisme admirable s'en trouvait rudement mis à l'épreuve.

Toutefois, j'avais remarqué que certaines idées obsessionnelles favorisaient l'apparition des symptômes. Parmi elles, la jalousie malade qu'elle éprouvait à l'égard des maîtresses passées et présentes, supposées et réelles de Liszt, revenait de manière privilégiée, déclenchant de spectaculaires sautes d'humeur.

Un jour, elle vint me trouver dans l'atelier que l'on avait mis à ma disposition et où j'avais commencé à arranger la composition de mon grand portrait de Franz. Elle paraissait surexcitée et affichait cette gaieté factice que j'ai déjà évoquée.

« Vous ne savez pas ce que Liszt vient d'apprendre de l'un de ses correspondants viennois ? commença-t-elle. Ah non vraiment, c'est trop drôle ! La Ungher vient de rompre tous ses engagements avec l'Opéra. *Carola* est sur le point de se marier ! Entendez-vous ? De se marier, cette catin ! »

Je restai coi. Caroline Ungher était une pomme de discorde entre Liszt et Marie, et ce n'était pas la première fois que cette dernière me prenait à partie sur ce sujet. Je savais que le pianiste avait rencontré la célèbre cantatrice, égérie de Beethoven et de Bellini, alors qu'il n'était encore qu'un enfant prodige. À Vienne, en 1822, ils avaient donné un concert ensemble. Franz avait raconté à Marie, dans les premiers temps de leur passion, le souvenir ému qu'il avait gardé de la douceur maternelle de Caroline, son aînée de huit ans, de sa voix de rossignol, et surtout du baiser qu'elle lui avait donné à la fin de la représentation.

Or la comtesse d'Agoult s'était révélée pour son malheur absurdement jalouse du passé de Franz. Quand elle avait compris qu'elle n'était pas la première à régner sur son cœur, elle avait voulu connaître le nom de toutes ses conquêtes. Franz n'en avait avoué que deux – Caroline de Saint-Cricq, fille d'un pair de France, et Adèle de La Prunarède, femme qui passait pour irréprochable dans le faubourg Saint-Germain, alors qu'elle collectionnait les amants.

C'était encore trop, et cela avait suffi à ouvrir des abîmes sous les pieds de Marie. Elle en avait déduit qu'il avait une prédilection pour les femmes du monde. Franz, fils d'un régisseur des domaines du prince Esterházy, était effectivement entêté de noblesse. Comme il espérait faire reconnaître par les autorités hongroises de lointaines et fort douteuses origines aristocratiques, Marie n'avait de cesse de le ramener à sa roture, ne voyant pas qu'elle se rabaissait ainsi elle-même. Au cours d'une dispute violente via della Purificazione, que Liszt m'avait rapportée au début de mon séjour à Lucques, elle l'avait traité de *don juan parvenu*.

Mais la suspicion malade de la comtesse s'était élargie à toutes les personnes du sexe. Elle se méfiait autant des élèves enamourées du beau Franz que des actrices et des danseuses, des femmes de chambre et des femmes de lettres. Parmi ses cibles favorites figurait Caroline Ungher, *cette dévergondée qui n'avait pas hésité à jeter son dévolu sur un enfant de onze*

ans. Elle ne se lassait pas de railler son embonpoint, ses amours compliquées et ce qu'elle appelait *son grand âge* – qui en réalité ne surpassait le sien que de deux petites années. Or Liszt, sans comprendre qu'il jetait ainsi de l'huile sur le feu, continuait à prendre la défense de cette femme, qu'il jugeait profondément bonne, et dont les capacités vocales l'émerveillaient toujours.

C'est aussi à cause de cette divergence de points de vue entre les *fellows* que j'hésitais à m'aventurer sur le terrain de la médisance avec la comtesse. Mais celle-ci, devinant sans doute mes réticences à critiquer une femme que je ne connaissais pas et que Franz prétendait estimer, s'acharnait à me compromettre. Sa grande victoire était de faire valoir ensuite auprès de son compagnon que nous partagions le même jugement.

« Vous ne dites rien, *Clear* ? Cela ne vous étonne-t-il pas que la reine Dondon soit sur le point de convoler, à près de quarante printemps ?

– Grand bien lui fasse, répliquai-je avec embarras. Je suppose qu'il était temps.

– Vous ne croyez pas si bien dire. On m'a rapporté qu'elle avait encore perdu une octave. Si elle ne se retire pas de la scène, on lui enverra bientôt des choux pourris.

– Je croyais que vous l'aviez trouvée admirable, l'an passé à la Fenice ?

– Ne me rappelez pas cette odieuse soirée, repartit-elle avec fébrilité. Je n'ai pas voulu peiner Franz en lui rapportant l'impression désagréable que j'en avais reçue. Il est vrai que la voix était encore passable, quoiqu'elle ne valût pas celle de la Malibran. Mais pour ce qui est du jeu de scène, pardon ! Une tour de Babel en carton-pâte eût été plus expressive ! »

Je n'insistai pas, remarquant une fois encore que la seule évocation de Venise avait le don de mettre la comtesse hors d'elle et d'aggraver l'injustice de son jugement.

« Et vous ne me parlez pas du prétendant ? demandai-je de façon à ne pas contrarier trop brutalement un épanchement de fiel dont je sentais qu'il

pouvait avoir les vertus d'une saignée. Je suppose que si la nouvelle vient de Vienne, c'est que la Ungher a dû renoncer à ses espérances parisiennes.

– À qui songez-vous ? reprit-elle en battant des paupières comme si la vie lui revenait. Tout de même pas à Dumas ? Vous savez bien que celui-ci est trop occupé à disputer la grue Dorval à ce cher Vigny. Pauvre Alfred, en voilà un qui n'est pas dégoûté. Partager sa pitance avec ce sanglier mulâtre, merci ! Je crois d'ailleurs que ledit sanglier a fini par se lasser de cette autre vieille. Toujours soucieux d'imiter Victor Hugo, il cherche depuis quelque temps à lancer une actrice de dernière catégorie, une certaine Ida Ferrier. On dit celle-ci prête à épouser le monstre, pourvu qu'il lui écrive les rôles qu'elle sait ne pouvoir obtenir par son pauvre talent. Vous comprendrez que, confrontée à une telle ambition, *Carola* ne fasse pas le poids. Enfin, mon expression n'est pas heureuse, car pour ce qui est du poids, elle peut rivaliser avec Dumas. Mais question âge, et face à une demoiselle Ferrier qui n'a pas trente ans, les choses se gâtent. Bref, elle a dû prendre la poudre d'escampette. Et par miracle, au lieu de venir à Rome tenter de m'arracher Franz pour la énième fois, elle a eu la bonne idée de retourner à Vienne, où elle s'est entichée d'un poète raté, un certain Nicolas Lenau.

– Vous devez être soulagée, je présume ? demandai-je maladroitement.

– Ce n'est pas que j'aie rien à redouter de Franz, répliqua-t-elle, piquée. J'ose espérer que son goût n'est pas dépravé au point de le porter à des antiquités de ce genre. Mais enfin je me méfie de ces femmes qui comptent sur la lassitude de leur proie pour obtenir ce que leurs charmes ne peuvent plus leur procurer. »

*

À quelques semaines de cette conversation, Sainte-Beuve s'installa à la Villa Massimiliana. Était-ce parce que j'étais de nouveau témoin de sa cour insistante auprès de la comtesse ou parce que celle-ci s'entendait à merveille pour régner en divisant ? Je retrouvai derechef ma primitive

antipathie pour lui. J'étais révolté de le voir se comporter avec Marie en vautour guettant l'agonie de sa proie.

« Comme vous lui avez fait les joues creuses ! me dit-il un jour qu'il était entré sans permission dans mon atelier. On dirait une nonne de roman gothique.

– Je peins ce que je vois, répliquai-je sèchement.

– Il y a voir et voir, insista-t-il en se dandinant.

– Voir ne signifie rien d'autre qu'imiter la nature, protestai-je. Je tiens ce principe de mon maître, et je n'ai jamais su qu'il en était de meilleur.

– Ce goût de la vérité vous fait honneur. Mais, si vous permettez, une femme n'aime pas se voir sous un jour si peu flatteur. La comtesse est malade, elle ne s'est pas remise de son séjour à Venise, cela s'entend, mais enfin elle se remettra. Croyez-vous qu'elle aura plaisir à contempler ce témoignage d'une époque honnie quand elle aura recouvré la santé ? »

J'allais répliquer quelque chose de cinglant, mais je m'abstins. J'avais deviné que Sainte-Beuve avait connaissance d'événements que j'ignorais touchant ce fameux séjour vénitien. Je le questionnai prudemment. Comme il était une mauvaise langue consommée, il ne se fit pas prier longtemps pour me dire tout ce qu'il avait su par des voies mystérieuses, et que l'on me pardonnera de rapporter à mon tour pour la clarté de mon récit.

Quelque temps après leur installation à Venise, alors que Marie était déjà en proie à de violentes crises de spleen, Franz avait appris par les journaux que le Danube avait débordé de son cours, faisant de nombreuses victimes en Hongrie. Comme il était démesurément attaché à son pays natal, il avait eu la généreuse idée de partir pour Vienne afin d'y donner un concert de bienfaisance. Sainte-Beuve rapportait perfidement cette initiative au désir d'échapper à l'enfer de la vie commune. Marie avait stoïquement accepté la nécessité de la séparation. Elle avait même tenté de faire diversion à sa douleur en acceptant de se laisser guider à Venise par un certain comte Mulazzani. Mais alors que la date de retour initialement

prévue approchait, elle avait reçu une lettre de Franz dans laquelle il lui annonçait que des circonstances nouvelles l'obligeaient à prolonger son séjour à Vienne. Au même moment, simple coïncidence ou suite de ce que Sainte-Beuve nommait une *goujaterie*, elle était tombée gravement malade. Elle avait écrit à Franz pour le supplier de ne pas la laisser seule plus longtemps. Lui, croyant sans doute qu'il ne s'agissait que d'une attaque de nerfs, voire d'un pur chantage, n'avait pas jugé bon de céder à l'objurgation. Mal lui en avait pris, car il s'agissait d'une fièvre gastrique bilieuse. À son retour, il avait trouvé la comtesse dans un état critique.

La maladie avait emporté le teint de Mme d'Agoult, non hélas sa jalousie. Comme elle pressait Liszt de questions, il avait fini par lui avouer quelque incartade, parant toutefois aux attaques en l'interrogeant à son tour sur les rumeurs de la bonne fortune du comte Mulazzani en son absence. La comtesse en avait défailli de joie dans son malheur. C'était la première fois depuis des années que Liszt se montrait jaloux avec elle. Elle avait nié, mais lui avait maladroitement demandé l'autorisation de prendre un amant, non qu'elle y songeât en femme sensuelle, mais parce qu'elle comptait obliger Franz à reprendre tous ses droits sur elle. Humiliation suprême, celui-ci lui avait donné son blanc-seing.

« Au reste, conclut Sainte-Beuve d'une voix où perçait l'ironie, Liszt s' imagine sans doute qu'elle sera incapable d'en faire profit. C'est qu'il ne la céderait pas si volontiers à un rival, tout dégoûté qu'il soit. Je sais bien qu'elle passe pour inhumaine. Mais lui n'est pas mal loti dans son genre. Savez-vous ce qu'il a eu la cruauté de répondre à Rome à l'un de nos amis qui lui rappelait qu'elle était sa Béatrice ? *Bah ! Ce sont les Dante qui font les Béatrice, et elles meurent à dix-huit ans !* »

CHAPITRE XVII

Comme on peut l'imaginer, mon amitié pour Liszt se trouva momentanément affectée par ces révélations. Un mépris compliqué de ressentiment et de jalousie me faisait prendre fait et cause pour les griefs de la comtesse. Toutefois, lorsque celle-ci s'était montrée particulièrement aigre avec Franz, ou que ce qu'elle nommait par dérision le *détraquement de sa vieille machine* avait nécessité des soins particuliers, je sympathisais avec les désirs de liberté du pianiste. Je croyais en outre deviner le déchirement de son cœur. Il avait passionnément aimé cette femme au moment où elle était encore dans tout l'éclat de sa beauté. Il l'avait arrachée à sa position dans le monde – et sans doute l'y avait-elle un peu aidé, par dégoût de l'adultère et haine du compromis. Il avait vécu avec elle cette vie incommode mais exaltante des villes et des routes, respiré dans sa compagnie l'air pur des déserts alpestres et goûté aux jouissances ivres de l'art.

À présent que la santé de la comtesse était altérée et sa beauté diminuée, quoiqu'elle fût encore majestueuse, Liszt savait qu'il ne pourrait l'abandonner sans commettre un crime. D'ailleurs, j'étais convaincu qu'il l'aimait toujours. Je ne parle pas seulement de la tendresse reconnaissante qu'il devait éprouver pour celle qui lui avait tout sacrifié, et en qui il lui fallait en outre honorer la mère de ses enfants et la mémoire d'un passé brûlant. Mais mon séjour à Lucques me donnait chaque jour l'occasion de vérifier qu'il était capable d'authentiques retours de flamme. Ses infidélités,

sans conséquence tragique sur ses ardeurs à en croire certaine allusion indiscreète de la femme de chambre de la comtesse, avaient peut-être même retardé l'entrée fatale de leur amour en agonie.

Toutefois, Franz avait acquis la certitude de la nécessité non tant d'une rupture que d'une séparation matérielle et provisoire. Un jour qu'il était venu prendre la pose dans la pièce qui me servait d'atelier – je tentais pour la troisième fois d'*attraper* la grâce serpentine et puissante de sa main, qui était pour moi comme son deuxième visage –, il s'en ouvrit à moi, et d'une manière si délicate que je fus dans l'obligation de revenir de ma prévention.

« Mon cher Henri, commença-t-il avec une expression embarrassée, je sais que vous avez déjà fait beaucoup pour nous, et je ne voudrais pas vous donner le sentiment que nous abusons de votre bonté. Mais je désespère de persuader Marie que la situation où nous nous trouvons est intenable. M'aideriez-vous à lui faire entendre raison ? »

Je lui demandai la permission de l'entendre jusqu'au bout avant de lui donner mon plein accord.

« Je ne voudrais pas qu'un malentendu vous empêche de juger avec impartialité ma conduite en cette affaire, reprit-il d'un air peiné. Je veux que vous sachiez que je n'ai pas du tout l'intention d'abandonner la comtesse. Mon principal souci est précisément d'assurer son avenir, ainsi que celui de nos enfants. Ce que vous ignorez est que nous sommes proches de la banqueroute. Marie est outrageusement dépensière. Et j'ai tant à cœur de lui cacher les calculs infinis auxquels je suis obligé de me livrer pour lui permettre de vivre dans un confort supportable qu'elle n'en a pas la première idée. Elle ne voit que les efforts auxquels elle a dû elle-même consentir depuis qu'elle a quitté son mari. Il n'est d'ailleurs que trop vrai qu'il lui a fallu renoncer à sa domesticité nombreuse, à son riche équipage et à son château du Croisset. Depuis quatre ans, elle s'est contentée d'une femme de chambre et d'une cuisinière. Elle a couché plus souvent qu'à son

tour dans des auberges mal famées. Mais c'est bien la raison pour laquelle je suis décidé à mettre un terme à cette vie errante. »

Franz se tut un instant pour mesurer l'étendue qui le séparait de ce qu'il lui restait à dire. Les bras qu'il gardait croisés lui donnaient un air de détermination en partie démenti par le tremblement de sa lèvre inférieure. Je continuai à peindre, évitant de le regarder droit dans les yeux pour ne pas le déstabiliser davantage.

« J'aurais besoin que vous m'aidiez à accoutumer la comtesse à deux idées également pénibles pour elle. La première est celle de la nécessaire reprise de mes tournées. Je ne me réjouis pas moi-même de cette perspective, mais vous comprenez bien que l'argent doit tomber de quelque part, et je ne sais rien faire d'autre de mes dix doigts. »

J'inclinai la tête en signe d'assentiment.

« La seconde concerne le caractère vital de son retour à Paris. C'est là le point délicat, car elle sait qu'elle ne pourra plus y tenir son rang d'autrefois. Les hommes seraient encore capables de fermer les yeux sur l'irrégularité de son cas, mais les femmes sont impitoyables avec celles qui ont franchi le Rubicon, notre vie à Genève ne nous l'a que trop prouvé. Et puis Marie n'est pas du genre à jouer les épouses repenties. Elle a trop d'orgueil et d'esprit pour se contenter de ce rôle, du reste incompatible avec l'expérience et les certitudes acquises.

– Alors que lui reste-t-il ? demandai-je.

– Elle a elle-même convenu que la littérature est la seule voie susceptible de lui ménager une revanche digne d'elle. Ses capacités sont très réelles. Elle a la tête bien faite, une culture encyclopédique, un goût pour l'abstraction, la poésie et les questions sociales. Mais pour assurer cette position dans le monde, il faudrait en outre qu'elle accepte d'y tenir un salon. Elle a excellé dans ce rôle autrefois, et je ne doute pas de son aptitude à attirer de nouveau à elle tout ce que le siècle compte de talents. Mais, bien

que fort tentée par l'expérience, elle redoute qu'on la dédaigne, ou qu'on lui mette des bâtons dans les roues.

– Ce n'est pas une crainte rationnelle, répliquai-je. N'avez-vous pas remarqué comme Ingres, Sainte-Beuve et moi-même lui sommes déjà tout dévoués ?

– Je l'ai remarqué, et m'en suis sincèrement félicité. Mais la vie à l'étranger autorise des intimités brusques que l'on ne retrouve plus à Paris. D'ailleurs, vous n'y serez pas cet automne, non plus que M. Ingres. Il lui faudra repartir de zéro.

– Je peux écrire à mon oncle, si vous le souhaitez. Il ne manque pas de relations, et je ne doute pas de la joie qu'il aurait à rendre service à Mme d'Agoult.

– Ce serait fort généreux à vous, mon cher Lehmann. Parlez-en à la comtesse, je suis sûr que cela pourrait contribuer à la décider. »

Je vis que Franz hésitait à aborder un autre sujet, et je cessai de peindre pour lui montrer que j'étais prêt à accueillir toutes ses confidences.

« Il y a autre chose qui obsède Marie, dit-il enfin. Elle est certaine que George Sand lui veut du mal. Il serait souhaitable de la détromper, car cette idée la met à la torture.

– Comment donc ? Je croyais qu'elle n'avait pour elle que mépris !

– Détrompez-vous, c'est exactement le contraire. La pensée qu'elle a peut-être cessé d'être digne de son estime et de son affection lui ôte le sommeil.

– A-t-elle des raisons de croire que c'est le cas ?

– J'en ai bien peur. George m'a expressément mandé son désir d'espacer ses missives avec la comtesse, sans justifier cette lubie le moins du monde. La comtesse, en guise de représailles, n'a rien trouvé de mieux que de la prier de nous rejoindre à Lucques. C'était début juillet. Depuis, elle attend toujours une réponse. »

J'étais stupéfait. À force d'entendre Mme d'Agoult répandre son fiel sur la maîtresse de Chopin, j'étais persuadé que c'était à son initiative que les deux femmes s'étaient éloignées. Liszt me découvrit alors la complexité d'une affaire dont les prémices remontaient à plusieurs années, et dont on était encore à attendre les derniers soubresauts.

*

Marie avait été la lectrice de George avant de la connaître. En 1833, la découverte d'*Indiana* l'avait bouleversée. Ce roman, qui avait valu une célébrité aussi brusque que scandaleuse à son auteur, présentait de telles affinités avec sa propre vie qu'elle s'était fantastiquement persuadée en être l'inspiratrice. Et il est vrai qu'en peignant le malheur d'une jeune créole mariée à un colonel à la retraite et portée au suicide, Sand avait donné sans le savoir un portrait assez exact de Mme d'Agoult. Celle-ci venait toutefois de réchapper à la neurasthénie conjugale en tombant dans les bras de Liszt.

À quelque temps de là, le pianiste se lia avec George par l'intermédiaire de Musset, dont il était l'intime. Mais, soucieux de préserver le secret de sa relation avec Marie, il différa la rencontre entre les deux femmes. Celle-ci n'eut lieu qu'au printemps 1835, chez Mme Liszt mère, au moment où son fils s'apprêtait à prendre la fuite avec la comtesse.

Émerveillée par la beauté et le courage de cette aristocrate qui osait défier la société et ressemblait à s'y méprendre à l'une de ses héroïnes, Sand lui écrivit à Genève pour lui témoigner dans les termes les plus ardents sa sympathie et son désir de mieux la connaître. Marie, pleine de jalouse admiration pour cette lionne qui avait su se faire une position dans le monde des arts par son seul talent, s'empressa de surenchérir. Après une amorce d'un an, ponctuée de serments jurés, de gronderies tendres et de contrats à clauses spécifiques, l'amitié des deux femmes quitta sa phase épistolaire. George rejoignit les *fellows* en Suisse. Puis tout ce gentil monde revint s'établir pour quelques mois à Paris. Les deux femmes y tinrent salon

commun à l'Hôtel de France. C'est là que Marie présenta Chopin à George, ainsi que Lamennais, Sue et Berlioz.

L'année suivante, Sand accueillit la comtesse à Nohant, une première fois seule, puis avec Franz. Au cours de ces deux séjours, les incompatibilités de tempérament des deux femmes se déclarèrent. George, lassée par la froideur de Marie, s'irrita de la sècheresse de son jugement et de l'exorbitance de ses exigences en matière de confort. La *princesse Mirabelle* fut quant à elle rebutée par la grossièreté de la maîtresse de céans, encline aux plaisanteries grasses et aux jeux de mots douteux. Surtout, le défilé des amants de la romancière lui inspira un dégoût insurmontable. Après Musset, le médecin Pagello, l'avocat Michel de Bourges, l'écrivain Charles Didier et le comédien Bocage, Sand avait jeté son dévolu sur Mallefille, le précepteur de sa fille Solange. Marie souffrait d'une représentation de l'amour libre qui compromettait tous ses efforts pour démontrer qu'il pouvait être synonyme de pureté et de fidélité. En outre, elle soupçonnait George de vouloir la supplanter dans le cœur de Liszt.

Toutefois, on se quitta avec des protestations d'amitié qui ne laissaient rien soupçonner de la profondeur des blessures infligées de part et d'autre. En suivant en Italie les traces du voyage que Sand y avait elle-même effectué avec Musset quelques années plus tôt, Marie sentit se ranimer son affection, ou pour parler plus exactement son désir d'affection pour la bonne dame de Nohant. Elle se remit à lui écrire d'abondance. Ses quatre ou cinq premières lettres se perdirent, et les missives de George, soit qu'elles ne fussent pas assez affranchies pour passer la frontière, soit qu'elles n'atteignissent leur destination qu'après le départ des *fellows*, ne parvinrent pas à Marie. Il s'ensuivit une grande irritation mutuelle.

Entre-temps, Franz et Marie apprirent que Sand avait abandonné Mallefille pour Chopin. Choquée par un revirement que des propos peu amènes sur le Polonais ne laissaient pas deviner, blessée par un silence qui

se prolongeait, Marie s'abandonna dans sa correspondance à son penchant pour le cancan, bien imprudemment comme on le verra.

*

Sur ces entrefaites, et alors que j'avais promis d'apaiser la comtesse autant qu'il serait en mon pouvoir, Sainte-Beuve m'apporta sans que je l'eusse sollicité un nouveau chapitre de ce roman haut en couleur. Débordant d'une joie maligne et du sentiment d'importance que la possession d'un nouveau secret lui conférait, cette éternelle commère vint me trouver un jour que je tâchais de me reposer sur la terrasse.

« Cher ami, commença-t-il en s'épongeant le front, il faut absolument que nous protégeons la comtesse des atteintes d'une terrible nouvelle. Le dénommé Balzac a encore fait des siennes. »

Comme je le regardais d'un air interrogateur, ne voyant pas à quoi il faisait allusion :

« Comment ? Vous ne savez pas que ce scribouilleur n'hésite pas à se servir chez les autres pour composer ses romans abjects ? Vous ignorez qu'il a pillé l'œuvre dans laquelle j'avais mis ma vie pour remplir les pages de son insipide *Lys dans la vallée* ? C'est la vérité même, et vous n'avez qu'à comparer les deux ouvrages pour vous en convaincre. Mais voici une nouvelle preuve de sa haute moralité. Il fait paraître en ce moment même dans *Le Siècle* un roman dans lequel il écorche tant et plus nos divins *fellows*. Un mien correspondant m'a envoyé ici même des extraits de ce livre. Cela passe l'imagination, et j'en ferai une jaunisse. »

Il sortit alors de sa poche quelques coupures de journaux et me les tendit triomphalement.

« Regardez vous-même si vous voulez en avoir le cœur net. Vous retrouverez Mme d'Agoult sous les traits de Béatrix de Rochefide, type de la beauté froide. Béatrix est enchaînée par orgueil à un chanteur italien qui la dédaigne. C'est Liszt qu'il faut reconnaître dans ce Gennaro Conti

arriviste et fat. Le bellâtre a été jadis arraché par Béatrix à une certaine Camille Maupin, incarnation de la femme de cœur et d'esprit. Et voilà le comble du ridicule : un portrait transparent de Mme Sand, aussi outré dans l'éloge que celui de la comtesse l'est dans la satire. »

Je cherchai en vain dans les coupures quelque passage qui me confirmât les propos de Sainte-Beuve, mais il me les reprit d'un geste impatienté.

« Là, mon ami. Tenez, écoutez ceci. *Malgré son état de blonde, Béatrix n'a pas la finesse de sa couleur ; elle a de la sévérité dans les lignes, elle est élégante et dure ; elle a la figure d'un dessin sec, et l'on dirait que dans son âme il y a des ardeurs méridionales. C'est un ange qui flambe et se dessèche. Enfin ses yeux ont soif. Ce qu'elle a de mieux est la face ; de profil, sa figure a l'air d'avoir été prise entre deux portes.* N'est-ce pas monstrueux ? »

Le vertige me prit devant une telle violence.

« Mais cela ne peut être la comtesse, protestai-je sans être convaincu moi-même par ma dénégation. Vous savez bien qu'elle ne ressemble en rien à cette odieuse caricature.

– Et pourtant, je vous assure que c'est bien d'elle qu'il s'agit. Il y a des détails qui ne trompent pas, et que Balzac n'a pu retranscrire que parce qu'il était bien renseigné.

– Mais qui a pu être assez vil pour vouloir faire injure aux *fellows* ?

– Qui, me demandez-vous ? Ah ! Ce cher *Clear* ! Comme vous êtes naïf ! Qui d'autre que la seule à ne pas avoir été déchirée dans cet affreux libelle ? C'est Mme Sand elle-même qui a fourni au romancier son bois de chauffage. J'ai mené mon enquête, et je n'ai plus le moindre doute sur la question. Cette intrigante, cette femme sans cœur et sans dignité n'a pas plutôt remis ses hôtes à la voiture de poste qu'elle a commencé à les barbouiller dans leur dos. C'était l'hiver, elle s'ennuyait. Balzac passait par l'Indre, elle l'a invité à séjourner chez elle. Ils ne s'aimaient guère autrefois, ils ont scellé une amitié nouvelle sur les ruines de celle-ci. Et voyez quelle

outrecuidante calomnie ! Si on en croit le roman, c'est Mme d'Agoult qui a arraché Liszt à George Sand, et non l'inverse. Vous voyez bien qu'il faut cacher ces horreurs à la comtesse. Dans l'état où elle se trouve, elle en mourrait.

- Que voulez-vous dire par *l'inverse* ? demandai-je, soudain alerté.
- Ah, mon ami, j'ai parlé trop vite. Mettez que je n'ai rien dit. »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XVIII

Quand au début du mois de septembre je pris congé des *fellows* pour m'en retourner à Rome, la confiance et la sérénité paraissaient avoir fait un retour définitif dans l'âme de la comtesse. Entièrement remise de ses troubles nerveux, blanche et engraisée, elle avait retrouvé son enjouement naturel ainsi que l'éclat de sa beauté primitive. J'avais en outre si habilement joué ma part auprès d'elle qu'elle était naturellement persuadée d'être à l'origine de sa décision de revenir à Paris et d'y créer un port d'attache pour son pianiste itinérant.

« Travaillez, mon cher *Clear*, m'intima-t-elle en guise d'adieu. Travaillez, et ne perdez pas confiance. Quand nous nous retrouverons cet hiver à Paris, vous aurez achevé trois tableaux qui vous vaudront une médaille. De son côté, Zy régnera sur un salon qui enfoncera tous les autres. Vous la reverrez siégeant sur un trône d'ébène, telle une sultane dans son boudoir mauresque. Elle portera en guise de sceptre son premier ouvrage, quelque essai profond qui révolutionnera les conceptions de l'art ou de la philosophie. À ses pieds seront prosternés les officiants de la chapelle zytique, plus dévoués que jamais à la sainte cause. Et sur son front, on lira le signe de la plus haute, et de la plus noble solitude : celle des êtres que la providence a voués au culte de l'idéal. »

La comtesse pouvait parler de sa prochaine *alta solitudine* avec d'autant plus d'exagération amusée que celle-ci ne se présentait à son imagination que lointaine et parée du voile élégant d'une automnale mélancolie. Un

séjour bucolique dans une cabane de pêcheurs, sur la plage de San Rossore, des visites de Pise puis de Florence la séparaient d'ailleurs de ses adieux avec Franz. Ces perspectives riantes l'armaient sans nul doute de courage.

J'étais moi-même résolu à ne plus me laisser rattraper par ma neurasthénie. Les marques d'estime et d'amitié que Franz et Marie m'avaient témoignées tout au long de mon séjour, la certitude du caractère établi de notre intimité, le souvenir de tant de conversations où je croyais trouver leur âme aux confins de la mienne, me gonflaient le cœur d'une joie orgueilleuse. Sur le pont du bateau qui me conduisait de Livourne et Civitavecchia, je regardais les mois à venir à travers les couleurs du somptueux coucher de soleil qui incendiait la mer. Il me restait justement à peindre le fond de ma *Sainte Catherine*, et cette chaude nuit d'été m'offrait les bleus profonds et les roses sanglants que j'avais en vain cherchés dans l'enfermement de mon atelier. Je tâchai de les graver dans ma mémoire.

À mon arrivée à Rome, je fus encore plusieurs jours dans ces heureuses dispositions. Je ne voyais pas qu'elles ne pouvaient être maintenues qu'au prix d'un entretien constant de mes rapports réels ou imaginaires avec les *fellows*. Ma correspondance avec la comtesse m'occupait beaucoup, de même que les petites commissions dont elle me chargeait, envoi de coraux napolitains, de soieries, d'un service à café pour sa future demeure.

Dès que j'eus réglé mes affaires les plus urgentes, je m'empressai de rendre visite à Daniel. À Palestrina, que j'atteignis après une chevauchée ininterrompue de six heures, je trouvai l'enfant grandi et fortifié. Je le fis déshabiller devant moi pour vérifier la robustesse de ses membres, et trouvai sous ses langes une amulette. Sa nourrice m'expliqua qu'elle avait pris sur elle de placer l'enfant sous la protection de quelque saint. J'en fus entièrement rassuré, et galopai moi-même jusqu'à Rome pour me placer sous celle de Catherine d'Alexandrie, et, plus prosaïquement, sous celle de celui que je ne nommai pas mon saint patron mais, avec la déférente dérision du jargon d'atelier, *le patron*, tout court.

Je trouvai M. Ingres dans une humeur éblouissante. Il s'était remis à la peinture, et même s'il était encore capable, dans sa rage de perfection, de faire et de défaire vingt fois tel pan d'étoffe ou tel jeu de jambes, il avait surmonté ses pires crises de doute. Il me montra, presque achevée, sa *Maladie d'Antiochus*, que le duc de Luynes lui avait commandée six ans auparavant. Il avait si savamment intégré à son propre langage l'alphabet décoratif des vases et fresques antiques que l'œuvre paraissait surgie de quelque villa pompéienne. Le rouge sang de bœuf qui dominait chromatiquement la toile comme les colonnes striées qui la rythmaient étaient du plus bel effet. Quant à sa Stratonice, son hiératisme assoupli par le déhanchement la faisait paraître quelque comédienne tragique, capable d'allier dans son jeu la vérité des temps les plus reculés et la vie la plus brûlante.

« Vraiment, vous trouvez cela passable ? demanda-t-il en me saisissant le bras. Vous êtes bien bon. Vous voyez, c'est ce bras d'Antiochus qui m'a donné tant de mal. Je l'ai recommencé dix fois. Et, si je m'écoutais, je le referais encore à l'instant où je vous parle. Ce triangle blafard est encore trop triangulaire, ou trop blafard. Je ne sais lequel des deux, mais ce qu'il y a de certain, c'est que je ne l'aime pas. »

J'étais bouleversé de voir ce génie solliciter mon avis de peintre misérable, et pour lui faire reprendre la mesure de nos talents respectifs, je lui montrai mes portraits des *fellows*. Il fut indulgent pour leur facture, critiquant seulement le visage trop émacié de la comtesse, et approuva bruyamment ma décision de me rendre à Paris pour les présenter au prochain Salon.

Je le quittai plein d'ardeur, désireux de finir en quelques jours le fond de mes tableaux et de me consacrer rondement à une *Flagellation* qui obsédait mes nuits. Cependant, comme si le mauvais sort ne s'était détourné du maître que pour accabler l'élève, je fus rapidement submergé par un sentiment d'impuissance. Ce que j'avais entrepris me paraissait à la fois

naïf et raide, exagéré dans l'expression et dépourvu de vie. Je passais des heures à expérimenter de nouvelles teintes, de nouveaux motifs architecturaux, sans pouvoir me décider à rien. Une chaleur suffocante et poisseuse s'était abattue sur Rome. Je me gardais du sirocco et des fièvres en me calfeutrant chez moi.

C'est à cette époque qu'à la suite d'une énième crise spleenétique, le désir me prit d'écrire au père Lacordaire. Comme il m'est impossible de nommer l'homme qui joua à son insu un rôle si essentiel dans la fixation de mon caractère sans évoquer les circonstances qui m'engagèrent à me tourner vers lui, je tâcherai d'en rendre un compte bref et précis.

*

On imaginera mal, en ces jours où le sentiment religieux ne cesse de décroître, le climat d'espérance et de ferveur mystique qui régnait alors dans les sphères les plus avancées de la société. Sur les décombres de l'Ancien Régime avait poussé, dans l'Église et à ses portes, une génération de chrétiens sincères et exaltés, qui n'aspiraient qu'à réconcilier la foi et la raison, l'enseignement du Christ et l'héritage de 89, les mystères enténébrés du dogme et le jour aveuglant du Progrès et de la Justice.

Le premier d'entre ces hommes, Félicité de Lamennais, avait de sa résidence bretonne de La Chênaie répandu la bonne parole d'une religion retrempée dans l'eau de jouvence d'un évangélisme originel et d'un égalitarisme inspiré de Rousseau. Son aura était immense auprès des jeunes âmes tourmentées que l'avènement de la liberté ne pouvait consoler de la perte du royaume de Dieu. Liszt et Marie avaient été parmi les premiers et les plus ardents disciples du fondateur de *L'Avenir*. Ils lui avaient expressément conservé leur amitié après la condamnation du journal par bulle papale, et lui étaient encore absolument dévoués, en dépit d'une ingratitude intermittente dont j'aurai à reparler.

Henri Lacordaire, lui, avait choisi de se soumettre à Rome. Mais alors que le jeune prêtre n'aspirait qu'à faire oublier sa participation à la feuille sulfureuse de Lamennais, ses premières conférences à Notre-Dame lui avaient valu une célébrité aussi immédiate qu'encombrante. Un camarade d'atelier – lequel devait abandonner la peinture et entrer au séminaire peu de temps après – m'avait vanté l'éloquence prodigieuse de cet homme qui galvanisait les foules en mêlant, dans de brûlants sermons, citations des Écritures et références aux arts profanes, paraboles christiques et allégories platoniciennes.

Cette révolution n'était toutefois pas au goût de tout le monde. Lacordaire avait dû essuyer les foudres des autorités ecclésiastiques. Ne supportant pas davantage les attaques que les dithyrambes, il s'était réfugié à Rome dès 1836. Au contact des jésuites qui l'avaient accueilli, il y avait consolidé ses connaissances en matière de théologie. Mais son séjour lui avait surtout inspiré le désir de restaurer l'un de ces ordres religieux dissous pendant la Révolution, et dont le fonctionnement démocratique, la rigueur morale et le prestige historique étaient selon lui capables d'ensemencer toute la société. L'abbé Guéranger venait justement de réintroduire l'ordre des Bénédictins en France. Fort de cet exemple, Lacordaire obtint du pape l'autorisation de restaurer celui des Dominicains, dont la règle souple et forte le séduisait profondément. Le père général de la congrégation lui abandonna le couvent Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, pour qu'il puisse y pratiquer une retraite, avant d'y former les premières recrues françaises de l'ordre ressuscité.

La présence du célèbre prédicateur à Rome avait fait grand bruit, et tout particulièrement dans les cercles que je fréquentais. Sainte-Beuve, qui s'était inspiré de lui quelques années plus tôt pour son roman *Volupté*, n'avait cessé de me chanter ses louanges. Mais surtout, Lacordaire avait noué des relations avec plusieurs artistes de la Villa Médicis. Depuis le couvent de la Quercia, où il achevait son noviciat, il avait fondé une

Confrérie pour la régénération de l'art chrétien. Charles Gounod, qui envisageait lui-même tout à fait sérieusement d'entrer dans les ordres, était l'un des plus chauds partisans du projet. Quand on sait l'influence qu'avaient eue sur moi les nazaréens, on peut imaginer de quel œil je regardais ces initiatives. Mais je croyais ma participation à de telles œuvres illégitime. Ma foi toujours inexistante, en dépit d'efforts réitérés pour me pénétrer de l'atmosphère religieuse de Rome, mes origines juives, que je croyais ne pouvoir cacher, le protestantisme de mon éducation, enfin, ne me paraissaient autoriser aucune intrusion dans la nouvelle confrérie.

Ces réticences n'avaient pas laissé d'exaspérer Mme d'Agoult. Cette dernière était fermement persuadée que si l'on n'est pas prêt à tout pour se pousser, on n'obtient rien en ce monde. Avant de partir pour Lucques, elle m'avait tenu un petit discours fort vif à ce sujet :

« Songez-vous que vous tenez là un modèle inespéré ? Vous n'ignorez pas qu'il vous faut asseoir votre notoriété sur celle, mieux établie, de personnages en vue. Lacordaire est l'homme du moment. Son retour en France, dans l'habit de dominicain, fera grand bruit. L'opinion n'a pas oublié qu'il a su concilier les idéaux généreux de *L'Avenir* avec la bénédiction papale. En outre, on le dit autrement avantagé par la nature que ce pauvre Lamennais, lequel n'a rien pour lui que l'éclat perçant de ses yeux bleus. Qu'attendez-vous donc pour le solliciter ? Vous imaginez-vous seulement l'effet que son portrait produira au prochain Salon, encadré par celui de Franz et le mien ? »

Au moment où toute ma confiance m'abandonnait de nouveau, je me souvins de ce sermon. J'eus le courage d'écrire à Lacordaire, et je me crus pendant un temps assez justifié à mes propres yeux par la sincérité avec laquelle je m'abandonnais à son jugement. Ma lettre disait tout de ma déchéance morale, de mon impiété et de ma misère d'homme sans Dieu. Mais soudain, l'impureté de mes intentions me sauta au visage. N'espérais-je pas profiter de l'occasion pour lui exprimer mon désir de le peindre ?

N'avais-je pas pour ambition, pour reprendre une expression que j'ai toujours abhorrée, de faire *d'une pierre deux coups* ? L'évidence de ma duplicité m'accabla avec une telle violence que je renonçai à envoyer ma lettre. Je retombai dans le désespoir le plus complet et cessai entièrement de fréquenter mes camarades de l'Académie de France.

*

Au milieu de ce désert, les lettres de la comtesse étaient mon seul réconfort. J'allais les lire au café Greco. Je m'installais dans le recoin discret d'un des salons en enfilade du célèbre établissement, prenant un plaisir un peu solennel à décacheter les enveloppes, à en extraire les épais feuillets, à les disposer pour en dissiper devant mes narines le parfum de fleurs blanches. Je retardais ma lecture le plus possible pour ne pas dilapider trop vite la joie que j'espérais en retirer. Quand j'avais goûté une première fois ce plaisir, avec une déception d'autant plus forte que j'avais trop surveillé mon avidité à en jouir, je prenais ma collation en fermant les yeux. Puis je relisais la lettre, avec un plaisir moins vif mais plus fin. Je m'imprégnais du ton, m'arrêtais à ces petites réflexions qui pimentaient les écrits de la comtesse comme elles assaisonnaient sa conversation, en souriais ou m'en inquiétais quand il me paraissait qu'elles étaient rapportées avec trop d'acidité.

Évitant le sujet trop sensible de sa séparation avec Liszt, Mme d'Agoult m'entretenait des rebondissements de l'affaire Sand avec une minutie qui en disait long sur les douleurs dans lesquelles cette brouille la jetait. Elle avait en particulier découvert avec stupeur le rôle qu'avait joué dans l'affaire celle qui se prétendait leur amie commune.

Charlotte Marliani, dite *Carlotta*, épouse du consul d'Espagne à Paris, était une Normande un peu épaisse, non dépourvue de bonté mais frivole, bavarde, curieuse. On ne dira jamais assez les ravages que de tels personnages peuvent produire dans les relations humaines, moins par

cruauté que par désœuvrement ou étourderie. Cette créature insipide avait su gagner l'amitié de Sand, d'abord, par une complaisance que d'aucuns qualifieront de servile. Puis, quand Marie avait dû revenir à Paris pour le duel qui avait opposé Franz et Thalberg, c'est chez la Marliani qu'elle avait été hébergée sur la proposition de George. Depuis, Carlotta se flattait d'être en rapport avec les deux femmes les plus éminentes du siècle. Elle les arrosait toutes deux d'une correspondance journalière dont l'aspect prolixe et désordonné encourageait les confidences les plus folles.

Après son séjour à Nohant, Marie s'était inconsidérément épanchée dans ses lettres à Carlotta sur le compte de George. Elle s'en était prise à son inconduite avec les hommes, mais avait aussi égratigné ses dernières œuvres, les jugeant indignes de l'auteur d'*Indiana*. La Marliani avait tenté de mettre Marie en garde contre des médisances qui la blessaient, mais la comtesse n'avait pas pris les avertissements au sérieux. Elle avait continué à dénigrer *Piffoël*, d'autant plus cruellement qu'elle était dépitée par son silence.

La comtesse prit conscience de son erreur quand, en cet automne 1839, elle voulut faire de Carlotta l'arbitre de la querelle. Comme Sand ne répondait pas à ses lettres, elle institua leur amie commune ambassadrice. Quelle ne fut pas sa stupeur quand la Marliani lui renvoya la demande d'explications à George que la comtesse avait jointe à sa dernière lettre ! Carlotta justifiait sa conduite par des tartines moralisatrices. Selon elle, il ne servait à rien de vouloir se réconcilier avec George, et il était à parier que celle-ci ne lui pardonnerait jamais.

Alertée par ces insinuations, la comtesse s'adressa directement à George. Celle-ci ne lui répondit pas. C'est que l'affaire était bien autrement envenimée que Marie l'avait imaginé. À peine arrivée à Paris, et encore toute au désespoir où la laissait l'abandon de Franz, elle voulut savoir exactement à quoi s'en tenir. Mais elle dut pour cela entrer dans un

labyrinthe d'intrigues fangeuses, d'où elle sortit si aigrie que son caractère en fut pour toujours altéré.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XIX

En novembre, Rudolf me rejoignit enfin à Rome. Les pluies torrentielles du mois précédent avaient laissé place à un soleil radieux. Amoureux de la nature plus que de la ville, Rudolf m'avait prié de lui faire découvrir la campagne romaine. Nous eûmes une journée délicieuse à Frascati. Pendant des heures, nous dessinâmes côte à côte, plongés dans cette émulation heureuse et cette amitié fraternelle qui se passaient de mots. En parcourant à nouveau les sites inondés de lumière que j'avais visités quelques mois plus tôt avec les *fellows*, je fus saisi de l'illusion délicieuse d'une immobilisation de ma jeunesse à son zénith. Marie et Franz n'étaient plus avec moi. Mais je n'étais pas seul pour autant. Et la tiédeur de l'automne présentait de telles similitudes avec celle du printemps qu'en fermant les yeux, je pouvais croire revivre les prémices de ce que je percevais, à travers le prisme d'une nostalgie précoce, comme l'été le plus heureux de mon existence.

À présent que Marie m'avait quitté, je n'imaginais pas de meilleure façon de dépenser mes réserves de dévouement qu'en les mettant à son service. Je sympathisais à sa douleur, je m'employais à l'adoucir. Dès lors elle m'était presque une joie, puisqu'elle me permettait de jouer les messagers et de croire que mon existence, plus que simplement *agréable*, lui était nécessaire. Désirait-elle des lampes de cuivre pour le salon qu'elle faisait aménager dans son nouveau logis ? Je m'empressais de lui dénicher les modèles les plus raffinés chez quelque antiquaire du Corso. S'inquiétait-elle de Daniel ? Je sautais sur un cheval et galopais jusqu'à Palestrina. Se

plaignait-elle de n'avoir plus le cœur à rire de rien ? Je me peignais malheureux, plus *sur mon carré* que personne au monde – car elle et Franz avaient du génie, du moins, tandis que je n'étais qu'un raté –, et je joignais à ma lettre une caricature un peu osée du *patron*, dans l'espoir téméraire de dissiper un instant les nuages de ce beau front.

Mais mes attentions n'étaient pas toutes pour la comtesse. Comme Liszt s'était plaint à moi de la solitude où il se trouvait à Vienne, malade et dépourvu de toute affection, je lui avais envoyé un crayon représentant Marie de profil. Il me fit part des larmes de joie et de reconnaissance que mon dessin lui avait causées, et je m'empressai de recopier pour Marie le passage le plus émouvant de sa lettre, convaincu que des épanchements si sincères auraient la vertu d'apaiser la jalousie de la comtesse.

Celle-ci était en effet nourrie par de terribles rumeurs. On disait la séparation définitive, et Franz déjà consolé de la dureté d'Arabella dans les bras d'autres femmes. On lui prêtait des aventures avec la pianiste Camilla Pleyel et la courtisane Lola Montès. Surtout, une rumeur insistante voulait qu'à Trieste, où il s'était rendu immédiatement après son départ de Florence, il eût cédé aux avances de Caroline Ungher.

En effet, le projet de mariage de cette dernière, si raillé par la comtesse d'Agoult, avait fait long feu. À peine quelques semaines après l'échange de vœux à Bad Ischl, Caroline avait eu la douleur d'apprendre que Nicolas Lenau n'avait pas rompu avec sa maîtresse en titre, Sophie von Löwenthal. Cette dernière, mariée au directeur général des postes autrichiennes, avait exigé de celui qui était en train de lui échapper qu'il renvoie toutes ses lettres à sa fiancée. Le poète avait eu la faiblesse de s'exécuter. Humiliée, consciente qu'elle ne trouverait jamais le bonheur avec cet homme instable – qui devait d'ailleurs terminer ses jours à l'asile dix ans plus tard –, Caroline avait profité de nouveaux engagements à Trieste puis à Rome pour cesser tout commerce avec lui.

Début décembre, je reçus une lettre de Franz m'annonçant l'arrivée imminente de Caroline à Rome. Il la disait bien disposée en ma faveur et prête à prendre la pose si je désirais réaliser son portrait. En retour, il me demandait d'aller la voir dès qu'elle serait installée et de lui présenter mes amis peintres, car son cœur brisé redoutait la solitude. On ne sera pas étonné d'apprendre que j'étais prévenu contre la muse de Donizetti. Ma fidélité à l'égard de la comtesse m'interdisait une trop grande ouverture aux intérêts de celle qu'elle considérait comme une rivale. Mais je découvris à mes dépens qu'on ne saurait être trop méfiant à l'égard de résolutions d'apparence irrévocable.

Caroline me reçut dans l'appartement où elle avait élu domicile derrière la place d'Espagne, et qu'elle avait fait meubler avec le faste et la célérité d'une sultane des *Mille et Une Nuits*. Je fus ébloui par l'accumulation des miroirs de Venise, des riches tapis persans et des coffres incrustés de nacre d'où débordaient soieries et brocarts, bijoux de scène et accessoires de reine. Au milieu de cet écrin, allongée sur une ottomane, Mlle Ungher ne dépareillait pas. Touchée comme la comtesse par la mode de l'Orient, mais plus capable qu'elle de se laisser aller aux joies innocentes du déguisement, elle était vêtue d'une camisole cousue de pierreries, d'un peignoir de satin brodé d'oiseaux, enfin d'un pantalon de soie puce bouffant qui découvrait ses adorables pieds, négligemment glissés dans de mignonnes babouches. Sa gorge opulente rayonnait d'un éclat mat, renforcé par les cascades de cheveux noirs qui retombaient de part et d'autre de son cou. Sans être belle, elle avait de la régularité dans les traits, un regard doux et une bouche charnue qui appelait les baisers.

Au premier coup d'œil, je reconnus que la comtesse avait sans doute raison de redouter pour Liszt les charmes de cette femme, qu'elle m'avait peinte obèse et délabrée, et qui n'était que splendidement épanouie.

Caroline me fit signe d'approcher. J'obéis, résolu à rester de marbre. Mais dès qu'elle eut pris la parole, sa bonhomie et son enjouement firent

mollir ma volonté.

« Le voilà donc, ce cher Heinrich ! Savez-vous que je vous aurais reconnu en pleine rue ? Franz dit que vous portez la bonté sur votre visage comme un enfant de chœur un ostensorio ! Venez donc, que je vous examine de plus près. »

J'avancai encore de quelques pas.

« Oui, dit-elle après avoir détaillé ma physionomie, je veux bien croire que vous êtes bon. Voulez-vous être mon ami ? Mon grand âge ne vous rebute donc point ? Je suis si seule, je ne vous refuserai pas votre protection si vous avez la générosité de me l'offrir. »

Je bredouillai je ne sais quelle protestation d'amitié aussi excessive que confuse.

« Les hommes qui ne dissimulent point sont une espèce rare, reprit-elle en me jetant un regard mouillé. Ma naïveté m'a joué bien des tours. Mais l'infortune m'a du moins permis de cesser de prendre des vessies pour des lanternes. Pas un homme sur mille ne mérite qu'on se tue, ou qu'on fasse des folies pour lui. »

Elle paraissait sincèrement affectée, en dépit de la théâtralité de ses gestes et de ses intonations. Celle-ci provenait d'ailleurs d'une habitude si ancienne qu'elle pouvait bien être décrite comme une seconde nature. Mais déjà une curiosité possessive m'étreignait. Qui visait-elle par ces propos acrimonieux ? Dumas ? Lenau ? Liszt lui-même ?

« Au reste, reprit-elle en soupirant, je ne vous demande que votre amitié. Je suis désormais trop vieille pour croire en l'amour. Toute ma vie je n'ai aspiré qu'à un établissement solide et discret. Une tranquillité sédentaire et bourgeoise. Vous ne me croirez peut-être pas, mais voilà l'image exacte que je me faisais, que je me fais encore du bonheur. Hélas, il faut croire que la providence avait d'autres projets pour moi. Il était écrit, sans doute, que je terminerais ma vie dans la solitude, comme tant d'autres de celles qui ont embrassé ma carrière, après avoir épuisé ma jeunesse et

mon art sur toutes les routes d'Europe. Il était écrit que je ne pourrais me retirer de la scène qu'après m'y être ridiculisée. »

Je me hâtai de lui remonter, avec un empressement qui dut la flatter, qu'il n'était point trop tard pour faire mentir les astres. Il fallait peu de chose à Carola pour renoncer à un pessimisme qui ne lui était pas naturel. Mais elle savait aussi que le temps jouait contre elle. Aussi s'employa-t-elle à gagner sa partie avec une intrépidité qui me prit de court et laissa mes sens, sinon mon cœur, proches de l'embrasement.

*

Mme d'Agoult ne tarda pas à me demander un compte de mon entrevue avec Carola. J'eus beau tenter d'atténuer l'impression que j'en avais gardée, la comtesse reçut mon premier rapport avec suspicion. Ses lettres faisaient d'ailleurs alterner le miel des compliments et le poison des reproches, ce qui ne laissait pas de me décontenancer. Elle se plaignit des coraux que je lui avais envoyés, les disant affreux. Elle m'accusa à tort d'avoir montré ses lettres à Bryczinsky, compatriote peu recommandable de Chopin, que nous avions fréquenté à Rome et qui faisait désormais courir le bruit que j'étais son amant.

Ces variations de température s'expliquaient d'abord par l'incertitude de l'avenir où la comtesse se trouvait. La partition qu'elle jouait à Paris était redoutable. Elle craignait d'être perçue comme une femme volage, mais ne pouvait faire l'économie de la coquetterie pour retenir dans son nouveau salon de la rue Neuve-des-Mathurins les personnages qu'elle y avait attirés à grands frais.

Une série d'épreuves l'attendait en outre à son retour, qui devait contribuer à aiguïser sa susceptibilité. La plus cruelle fut sans doute l'obligation dans laquelle elle se trouva rapidement de se séparer de ses deux filles et de les confier à Mme Liszt mère. Elle s'y résolut avec courage et ne laissa rien percer de son affliction, non qu'elle fût inexistante, mais

parce qu'elle regardait encore cette séparation comme un sacrifice provisoire.

La seconde épreuve, plus mondaine mais non moins dépourvue de conséquences pour son équilibre nerveux, concernait George Sand. On a dit que Marie avait escompté une explication rapide et une réconciliation solide avec sa chère *Piffoël*. Elle comprit bientôt qu'il lui faudrait se passer de l'une comme de l'autre. La Marliani, qu'elle était allée trouver sitôt arrivée à Paris, avait fini par lui avouer avoir transmis ses lettres les plus compromettantes à Félicité de Lamennais. Celui-ci, s'érigeant directeur de conscience de Carlotta, lui avait conseillé de les remettre à la principale intéressée. On peut imaginer l'embarras furieux dans lequel cette découverte jeta la comtesse. Surtout, cet incident lui fit prendre conscience de la fragilité de ses appuis.

Elle se doutait depuis longtemps que Lamennais était d'une fiabilité douteuse. Rien d'humain n'échappant jamais à la rude acuité de son regard, Marie avait percé à jour la folle préférence de l'auteur des *Paroles d'un croyant* pour Liszt, de loin le plus beau et le plus sensible des jeunes gens qu'il eût accueillis dans sa propriété bretonne de La Chênaie. S'il admirait l'intelligence de Marie, Lamennais était insensible à son charme, haïssait ses airs de Célimène et se défiait de son influence sur son jeune protégé. En 1835, il avait tenté de la dissuader de tout quitter pour Franz. Il s'était même jeté à ses genoux et avait versé quelques larmes, prétendant agir dans son intérêt. Marie avait perçu les motifs moins avouables que recelait semblable démarche. À présent, elle était persuadée que Lamennais se réjouissait secrètement du départ de Liszt. Plus encore, elle devinait qu'un désir de vengeance était à l'origine de l'acharnement que le digne homme mettait à la flétrir. Mais elle savait aussi qu'elle ne pouvait pas se permettre de s'aliéner le soutien d'un personnage aussi influent. Aussi ravala-t-elle son humiliation et tenta-t-elle de réparer les méfaits de la Marliani.

Elle exigea une entrevue avec George. Celle-ci eut lieu en novembre. La romancière joua la carte de la franchise le plus hypocritement du monde. Elle reconnut que le problème résidait sans doute dans une insurmontable incompatibilité de tempérament, un mouvement trop rapide et mutuel d'intérêt, de curiosité, d'estime peut-être, mais qui ne s'était pas reconnu pour ce qu'il était vraiment, à savoir une instinctive antipathie. Mais tandis que Marie admettait enfin ses torts, George se garda bien de mentionner son rôle dans la composition de *Béatrix*, l'odieux roman de Balzac. Or si Marie avait pu être préservée de cet affront en Italie, son retour à Paris l'y avait immédiatement exposée. Peu rancunière quand ses intérêts étaient en jeu, ou plus exactement plus capable de dissimuler sa rage quand elle n'avait pas de bonnes cartes en main, Marie ne pipa mot. Elle mit même un point d'honneur, quelque temps plus tard, à réconcilier Sainte-Beuve et Balzac, qu'elle avait réussi à attirer dans son salon.

Quant à son amitié pour George, elle connut un éphémère *replâtrage*. De nouvelles perfidies firent apparaître de nouvelles fissures, presque au lendemain de cette explication qui devait tout résoudre. Je n'en citerai qu'une, car elle en dit long sur les affres dans lesquelles se trouvait la comtesse. Franz, je l'ai dit, était gravement malade à Vienne. C'était encore Marie qui informait leurs relations parisiennes de l'état de son illustre pianiste. Mais parmi tant de visites et de messages d'affection, elle eut le déplaisir de constater que Chopin ne daignait pas s'enquérir le moins du monde de la santé de son ancien ami. Elle ne le pardonna jamais à Chopin – même quand je tentai de lui remontrer, plus tard, qu'il était lui-même grandement malade – et tint toujours George, sa maîtresse, pour le véritable auteur du coup.

Si je rapporte ce tissu de ragots dont le premier suffirait à désoler l'âme la plus confiante dans la nature humaine, c'est moins pour nourrir la trame d'un récit qui ne se soutiendrait pas lui-même s'il n'était composé que des maigres péripéties de mon existence, que pour soumettre ma perplexité à la

réflexion du lecteur. L'ignominie est-elle la rançon du génie ? Sa condition nécessaire ? Comment expliquer que ceux qui tiennent le premier rang parmi les hommes de leur temps se montrent si souvent amis ingrats, amants infidèles ou parents indignes ? Quels liens entretiennent, dans les cuisines enterrées de la création, l'aspiration au beau idéal et les passions les plus tristes, les penchants les plus égoïstes, les appétits les plus vulgaires ? Faut-il croire que les forces nécessaires à la fabrication d'un chef-d'œuvre suffisent à assécher le cœur et à ruiner le bon sens utile à une conduite décente dans les rapports privés ?

Aujourd'hui encore, je crois pouvoir l'affirmer. S'il m'était donné de revenir au temps de ma jeunesse, et si l'on m'avouait sans fard que le prix à payer pour atteindre au firmament de la gloire n'est autre que le renoncement à cette chimère revêche qu'on appelle la morale, je refuserais encore les termes de ce pacte faustien. J'ai cru à peu de choses, au cours de ma vie. Mais à cela, j'ai cru, passionnément et sincèrement. Et j'y croirai jusqu'à mon dernier souffle, dût le diable continuer à moquer ma foi aveugle et obstinée.

CHAPITRE XX

Alors que je m'apprêtais à quitter Rome avec mes trois tableaux achevés, je fus tourmenté par l'impression désagréable de partir au mauvais moment. Je m'étais établi sur un pied d'intimité avec Carola, et lorsque je lui annonçai que je serais absent six à huit mois, elle parut désespérée. Je n'étais pas certain d'être épris – j'avais au vrai trop peu d'expérience pour me figurer toutes les nuances qui séparent un attachement passager d'une passion véritable –, mais aucune personne du sexe ne m'avait jamais témoigné si ouvertement le cas qu'elle faisait de moi. Flatté, ivre d'orgueil et de tendre reconnaissance pour celle qui m'avait tout appris, je m'imaginais que du plaisir d'une bonne fortune peut naître l'amour.

Quelques jours avant mon départ, j'achetai sur le Corso deux anneaux similaires à l'intérieur desquels je fis graver la date de notre première rencontre. Carola m'annonça alors qu'elle souhaitait elle aussi me faire un cadeau, un portrait d'elle que je pusse emporter avec moi. Elle avait fait appel à un miniaturiste installé à Rome et qui avait la réputation de travailler vite. Malheureusement, il avait pris du retard dans ses commandes, et elle commençait à redouter de ne rien pouvoir obtenir dans les délais promis.

« Voilà qui est ridicule, protestai-je. Je peux réaliser un portrait de vous moi-même.

– Vous êtes trop occupé aux finitions des tableaux que vous allez exposer. Et vous devez comprendre que je ne peux attendre. Je suis encore

aimable, peut-être. Mais me voilà rendue à cet âge critique pour une femme où chaque semaine qui passe laisse sa triste empreinte sur le front ou la gorge. À ce rythme, vous ne me reconnaîtrez pas à votre retour.

– Vous contenterez-vous d’un portrait au crayon ? Je vous garantis qu’il ne me faudra pas deux heures pour rendre justice à votre beauté.

– Je vous connais, Henri. Si vous le réalisez vous-même, il n’aura aucun prix à vos yeux. Vous ne serez attentif qu’à ses défauts d’exécution et oublierez le modèle.

– Alors que suggérez-vous ? »

Carola secoua la tête. Elle sortit de son manchon un petit miroir ovale, lissa ses bandeaux qui étaient encore très noirs, examina son cou d’albâtre et poussa un long soupir.

« Vous savez à quoi je rêve ? Vous allez me mépriser, vous qui savez le prix du travail du peintre. On fait beaucoup de cas dans les journaux d’un procédé ingénieux qui fixe instantanément les traits du modèle en retenant dans une solution chimique les ombres et les lumières. Tenez, c’est à cela qu’il faudrait avoir recours.

– Parlez-vous du daguerréotype ? »

Carola secoua énergiquement la tête, d’un air ravi.

« Je rêverais d’avoir mon reflet emprisonné dans l’un de ces miroirs métalliques. J’en ai vu quelques-uns à Paris. C’est de la magie noire, proprement. »

Je lui annonçai alors, triomphalement, qu’un de mes amis était justement venu à Rome avec les fameuses plaques de cuivre argenté, la chambre obscure et la solution de mercure nécessaires à la fabrication de ces féeriques empreintes du monde réel. Il s’agissait de François Sabatier. Par un étrange hasard, ce dernier m’avait parlé quelques semaines plus tôt de sa passion pour ce nouveau prodige, aujourd’hui regardé par les amateurs de photographie comme un ancêtre antédiluvien et vaguement ridicule.

Carola poussa les hauts cris et exigea d'être présentée au plus vite au possesseur d'un si étonnant objet. J'organisai une rencontre avec Sabatier chez moi, à la Villa Borghèse. François ne vint qu'avec des plaques déjà utilisées. Il se lança dans un exposé technique assez embrouillé, et bientôt, comme toujours quand il était présent, une discussion aussi enfiévrée qu'oiseuse s'engagea sur le progrès dans l'industrie, l'art et la morale. Carola prétendit avoir trouvé François fastidieux, et je ne trouvai pas matière à la méfiance dans un pareil compte rendu. Il ne fut plus question de daguerréotype, et je quittai ma maîtresse sans obtenir rien de plus qu'une promesse de m'écrire souvent.

*

Une autre circonstance renforça cette impression d'un départ malvenu. Au cours de ma dernière soirée à la Villa Médicis, Ingres me présenta à Charles Gounod et à Ernest Hébert, qui ayant tous deux reçu le Prix de Rome venaient d'arriver dans la Ville éternelle. Leur intimité était si belle à voir, elle était déjà si manifestement établie, si tendre et si solide, qu'on se disait en les voyant qu'elle n'avait nul besoin d'être troublée par un tiers. Pourtant, leur extrême affabilité envers moi me montra qu'ils étaient tout disposés à me reconnaître pour l'un des leurs, si jamais les circonstances le permettaient. J'en retirai une reconnaissance mâtinée du dépit de m'en aller si mal à propos qui assombrit mes dernières heures à Rome.

Gounod, de deux ans mon cadet, arborait une physionomie douce et ardente à la fois. Dans son regard pensif, qui jurait avec son jeune âge, je reconnus la marque d'un artiste profond et d'une belle âme. Vêtu de noir, portant comme moi la barbe et les cheveux mi-longs, le compositeur tenait à cette époque du séminariste austère et de l'utopiste phalanstérien exalté. Il me parla de la musique religieuse à laquelle il travaillait, du désir qu'il avait d'entrer dans les ordres, contre le gré de ses parents, de ses rapports avec

Lacordaire, à qui il proposa généreusement de me présenter. Je lui en sus un gré infini.

Hébert, damoiseau brun aux yeux noirs d'une finesse rieuse, avait quelque chose de moins intimidant. Il était le cousin d'Henri Beyle, cet homme étrange qui composait des romans sous le pseudonyme de Stendhal, et qui était alors consul à Civitavecchia où il dépérissait. Plein de préjugés à l'encontre d'Ingres, Beyle avait recommandé à son cousin de *se méfier de la couleur chocolat* qui selon lui dominait hideusement la palette du maître. Le jeune peintre obéit aussi peu à cette consigne ridicule que moi à celle qui m'avait été faite par la comtesse d'Agoult. Celle-ci m'avait en effet expressément prié de me méfier d'Hébert, à cause de l'impression détestable qu'elle prétendait en avoir reçue à Paris. J'exposerai plus loin les conséquences fâcheuses de cette manie qu'avait Mme d'Agoult de diriger les affections de tous ceux qui lui étaient dévoués. Pour l'heure, je dirai seulement que je sentis qu'il me serait impossible de me départir de la plus grande sympathie pour un caractère aussi aimable que celui d'Hébert. L'avenir prouva que j'avais raison, car il devait devenir l'un de mes amis les plus chers – ce qu'il est toujours à cette heure.

À la fin du dîner, Gounod joua des sonates de Mozart avec une perfection de sentiment qui tira au patron des torrents de larmes. Mais quand le jeune pianiste voulut lui jouer quelque transcription d'un opéra de Lully à laquelle il s'était essayé, il rugit.

« Voulez-vous ma mort ? Ce n'est pas un musicien que ce monsieur Lully, qui d'ailleurs n'est pas français mais italien. Et ce n'est pas de la musique que tout ce galimatias aride d'accords, c'est du fer. Or, cher ami, le fer casse les oreilles. »

J'eus le cœur serré en assistant à cet accès familial de feinte colère. Une époque avait définitivement pris fin ce soir-là. Une ère nouvelle avait fait son apparition, non moins charmante que la précédente, mais autre, et surtout douloureuse par la conscience qu'elle m'offrait de ne pas vraiment

en faire partie. L'irremplaçable Liszt avait finalement trouvé un remplaçant, et celui-ci avait tout pour plaire au maître. Gounod savait comment flatter et provoquer Ingres, point trop mais suffisamment pour lui permettre les grandes scènes de comédie dont il avait tant besoin pour s'échauffer le sang. Il jouait en outre de manière si différente de Franz – moins puissante mais plus exacte, plus nuancée, plus *mozartienne* peut-être – qu'il ne fût jamais venu à l'esprit d'Ingres de les comparer. Mais si la comparaison ne peut se faire, n'est-ce pas que le premier objet a entièrement disparu de la mémoire de l'auditeur ? N'allais-je pas moi-même être remplacé dans le cœur du maître par Hébert, ou peut-être même par Gounod, qui avait lui-même à ce qu'on disait un remarquable coup de crayon ?

La dernière scène du patron m'arracha heureusement à ces tristes considérations.

« Combien de temps allez-vous rester à Paris ? me demanda-t-il d'un air tragique.

– Cinq mois, répondis-je, six tout au plus.

– C'est trop long. J'ai besoin de vous pour une mission d'importance.

– Il faudra vous adresser à quelqu'un d'autre, répondis-je avec la nette conscience que je l'outrageais et précipitais moi-même par mes paroles ce que je redoutais le plus. Je ne resterai pas à Rome à mon retour. J'ai promis de me rendre à Naples.

– Ce voyage ne peut-il être différé ?

– Difficilement. Amaury m'a demandé de ramener son cousin en Italie. Celui-ci ne tient pas en place et prétend qu'il faut d'abord voir Pompéi.

– Je suppose que vous parlez de ce petit scélérat de Chassériau. »

J'inclinai la tête. L'accablement du roi Lear se peignit sur le visage d'Ingres.

« Est-ce un songe ? reprit-il d'une voix altérée. Voulez-vous m'assassiner, vous que je considère comme mon fils ? »

Comme je ne répondais rien, il troqua la consternation contre la colère. Se saisissant d'une statuette d'argile qui lui avait été offerte par un élève, il la brisa contre le mur.

« Savez-vous bien que si vous vous avisez de tendre la main à ce roquet des îles, il s'empressera de vous mordre, en vous arrachant les morceaux de sucre qui le font saliver ? »

J'étais partagé entre la consternation et les prémices du fou rire. Je me contentai de rappeler à Ingres que Chassériau n'avait que vingt ou vingt-deux ans. Il ne me faisait pas peur, et s'il s'était mal comporté autrefois avec le maître, il avait pu changer depuis.

« On ne change jamais, répliqua Ingres solennellement. Est-ce que j'ai changé, moi ? Est-ce qu'on ne parierait pas que vous serez à soixante ans ce que vous êtes aujourd'hui ? Le fripon reste un fripon. Et Chassériau en est un, tout cravaté et pommadé qu'il soit. »

Ingres n'avait jamais abordé devant moi ce grand sujet d'affliction. J'en connaissais la teneur par Amaury-Duval. Le patron avait proposé à celui qu'il considérait comme son meilleur élève de l'emmener avec lui à Rome quand il avait pris la direction de l'Académie de France. Chassériau avait eu l'effronterie de refuser. Ingres, le cœur brisé, avait alors coupé les ponts avec celui qu'il appelait déjà le Napoléon de la peinture. Mais ce que j'ignorais alors est qu'il n'avait cessé de faire espionner le jeune Théodore par des sbires, et s'était fait rendre un compte précis des œuvres qu'il avait exposées au Salon.

« Après tout, reprit-il d'un ton faussement détaché, cela vous regarde si vous voulez vous faire marcher sur les pieds. Ce qui me chagrine est que vous n'hésitez pas à choisir le camp de l'ennemi, après tout ce que j'ai fait pour vous. On dit que la *Vénus* qu'il a présentée au dernier Salon est encore l'œuvre d'un bon élève, mais que sa *Suzanne au bain* transpire l'influence funeste de Delacroix. Êtes-vous vraiment disposé à soutenir un renégat ? »

Je répliquai qu'il ne s'agissait ni de trahison ni même de soutien, seulement d'une promesse que j'avais faite à Amaury-Duval. Personnellement, je n'avais guère fréquenté Chassériau au cours de mes années d'atelier. Je le tenais seulement pour un peintre prometteur, dont l'entretien et les conseils pouvaient m'être profitables. Je vis alors mon maître devenir pensif. Puis, après un moment, d'un ton humble et suppliant :

« Vous me le ramènerez ici ? Si vous pensez qu'on peut encore le sauver, vous le ramènerez à son père, ce fils prodigue ? »

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXI

À Paris, où j'arrivai à la fin du mois de janvier, j'élus domicile rue de la Chaussée-d'Antin, juste en face de l'immeuble où s'était installée la comtesse d'Agoult. Celle-ci avait repris tout son empire sur moi. Il n'était plus question que d'elle, des services que je pouvais lui rendre, de nos affinités électives et de mon *agréable présence*. Des fenêtres de mon rez-de-chaussée, je pouvais apercevoir celles de son deuxième étage. Lorsqu'elles étaient allumées, je savais que j'étais autorisé à lui rendre visite, aussi tard fût-il. Mais si elles étaient éteintes, un grand froid m'étreignait. La comtesse s'était-elle absentée ? Reposait-elle dans le noir, dans l'espoir de mettre fin à quelque migraine annonciatrice d'une nouvelle crise ?

D'autres soupçons plus équivoques ne tardèrent pas à me mettre à la torture. Le culte zyotique avait pris une ampleur considérable en l'espace de quelques mois. Comme toujours en religion, les derniers convertis étaient les plus fanatiques. Beaucoup d'entre eux croyaient que, le grand prêtre ayant quitté la place, il leur serait bientôt loisible de l'occuper. Mais la comtesse, telle Pénélope dans son palais d'Ithaque, s'ingéniait à ne pas décourager les prétendants, sans rien promettre qui pût donner trop de consistance à leurs espoirs.

Le soir de mon arrivée, je la trouvais dans un état d'excitation factice qui me déplut. Seule femme dans une assemblée d'hommes, elle portait une

robe de soie bleue qui attirait l'œil parmi tous ces habits noirs et s'accordait savamment aux tentures brodées.

L'architecte Duban avait aménagé deux salons pour la comtesse. J'ai déjà parlé du premier, le salon mauresque. Le résultat en était admirable, même si l'on pouvait être effrayé par les dépenses inconsidérées auxquelles Mme d'Agoult avait dû se livrer pour y parvenir : tables gigognes en laque de Chine, lustres en verre colorié, tapis de Perse, peaux de tigre, c'était un assemblage bigarré et voluptueux. Le second salon, dit *Renaissance*, offrait un contrepoint sévère au premier, avec ses meubles en bois sombre, sculptés et incrustés de cuivre. La bibliothèque était chargée de médaillons à l'effigie des auteurs de prédilection de la comtesse, de Goethe à Mickiewicz, en passant par Chateaubriand et Lord Byron.

Après avoir parcouru les lieux du regard, je me dirigeai vers elle, me frayant tant bien que mal un passage parmi tous ces importants qui me dévisageaient sans aménité. Je redoutais de perdre l'équilibre car je tenais d'une main un énorme melon confit qu'elle m'avait demandé de lui rapporter de Marseille. Mme d'Agoult fit un signe à sa femme de chambre pour qu'elle me débarrasse de cet objet dont la vue paraissait l'irriter. Dans le même temps, avec une intonation théâtrale, le regard sec et comme à la cantonade, elle s'écria :

« Le voilà donc ! L'absent qui revient ! L'hôte attendu entre tous ! »

Je m'inclinai cérémonieusement, gêné.

« Eh bien, *Clear*, me demanda-t-elle, que dites-vous de mon salon mauresque ? Est-ce assez turc à vos yeux ? Tout n'est-il pas comme je vous l'avais promis ? »

Je lui baisai la main en guise d'acquiescement. Puis, voulant placer la conversation sur un terrain plus intime, j'entrepris de lui donner des nouvelles de Daniel, son fils et mon *filleul*. Elle me lança un regard impatienté, furieux même, comme si j'avais perdu la raison. Quelque

nouvel invité fit alors son apparition. Me repoussant de son éventail, elle s'empressa vers lui.

À partir de ce moment, je privilégiâi les moments où j'étais sûr de la trouver seule, lorsqu'elle était encore à sa toilette, ou tard le soir, quand ses invités avaient fini par partir et qu'énervée de vins et de traits d'esprit, elle était incapable de trouver le sommeil. Alors elle jetait bas son masque. Je retrouvais, sitôt entré, la femme vulnérable, l'amoureuse abandonnée, rongée par les angoisses et la rage impuissante du bonheur envolé. Elle évoquait sans fard les doutes que lui inspiraient ses velléités littéraires, me livrait en pâture ses souffrances de mère et de femme, me déclarait à travers des larmes son amitié et sa gratitude.

Ce rôle de confident me rendit plus supportables les mondanités. J'avais entendu parler de la plupart des habitués de la comtesse. J'en vins à les mieux connaître chaque jour. Mme d'Agoult avait imaginé de calmer ma jalousie en me confiant la tâche de réaliser leur portrait pour un album destiné à trôner en évidence sur un guéridon. Il s'agissait, en l'offrant à la consultation, de faire valoir la qualité des recrues antérieures afin d'encourager les nouvelles à revenir, mais aussi de susciter les commentaires aimables ou moqueurs, de donner de l'entrain à la conversation. Pour ma part, cette mission me donna une contenance au cours d'après-midi trop longues, me permit de me venger par quelque profil peu flatteur de tel personnage offusquant, dispensa enfin un délassement bienvenu à mes travaux plus sérieux.

Outre l'inévitable *Sainte-Bave* et les habitués inoffensifs, tel l'austère Vigny, que la quarantaine avait empâté sans le rendre moins éthéré, et Lamennais, plus à craindre pour ses persiflages que ses assauts galants, il fallait compter avec une galerie de rivaux de tout tempérament et de toute nationalité, lesquels réglaient leur assiduité sur l'humeur changeante de la maîtresse de maison.

Le baron d'Eckstein, métaphysicien danois que l'on surnommait le *baron Sanscrit* parce qu'il était l'ardent défenseur des langues et religions orientales, se rendait indispensable à la comtesse par son jargon mystique truffé de références à l'idéalisme allemand. Il offrait une apparence de solidité savante au culte de Zy et assommait volontiers ses hôtes avec ses fumeuses comparaisons philologiques. Henry Bulwer-Lytton, frère du célèbre auteur des *Derniers Jours de Pompéi*, écrivain lui-même et diplomate, plaisait davantage par sa sveltesse distinguée, son flegme anglais et les anecdotes qu'il rapportait sur Lord Byron, qu'il avait eu l'heur de fréquenter en Grèce au moment de la grande insurrection de 1824. Il avait immolé à la comtesse sa maîtresse Hortense Allart, et Mme d'Agoult, embarrassée du cadeau, tâchait de tirer le meilleur parti de la nullité distinguée du personnage.

Charles Didier était une meilleure prise. L'amant éconduit de George Sand assouvissait la curiosité de Marie et sa soif de vengeance à l'égard de son ancienne amie en lui racontant ses pires turpitudes. Sous couvert de conseiller ce malheureux, elle aiguisait sa haine et son ressentiment. Moins facile à diriger était Bernard Potocki, fils du célèbre écrivain polonais. Amoureux excessif et turbulent, il multipliait les déclarations théâtrales, parlait à tout propos d'enlèvement et de vengeance, de sacrifice et d'hyménée. Surtout, il dénigrait imprudemment l'homme qui avait osé abandonner Marie – qu'il comparait à la reine Didon – et lui représentait ses multiples infidélités. La comtesse en retirait des consolations trop amères pour tolérer longtemps le personnage : elle finit par lui donner son congé.

Le vide qu'il laissa ne se remarqua guère, cependant. Les deux derniers zéloteurs de la chapelle zytique occupaient trop avantageusement le terrain. Il y avait d'abord Eugène Sue. Héritier richissime en passe d'être ruiné par ses frasques, non encore converti au socialisme de ses futurs *Mystères de Paris*, il jouait le rôle du dandy tapageur, superbe et vain. Toutes les femmes de Paris lui auraient mangé dans la main. Mais, par un

singulier caprice, seul le caractère froid de Mme d'Agoult avait pu fixer cet homme sensuel.

Toutefois, rien ne surpassait l'adoration muette, le dévouement jusqu'à l'abnégation, le fanatisme fantasque et presque morbide du dénommé Louis de Ronchaud. La comtesse avait rencontré ce jeune poète à Genève quatre ans plus tôt. Alors âgé de dix-neuf ans, il en avait reçu un tel éblouissement qu'il avait décidé de consacrer sa vie et son œuvre à cette femme inaccessible. Ronchaud n'était ni un mauvais garçon ni un imbécile. Sincère et désintéressé – à ma connaissance, il ne tenta jamais de devenir l'amant de la comtesse – il fut, avec une constance moins admirable qu'effrayante, le chevalier servant, l'homme à tout faire, le lecteur le plus enthousiaste et le partisan le plus acharné de la comtesse. Mon impression première fut celle d'une troublante gémellité. J'avais moi-même endossé l'habit de factotum auprès de Marie, sans chercher non plus à faire valoir mes droits auprès d'un cœur que je savais ne pas être libre. Mais après quelques années, Ronchaud m'offrit un reflet si déformé, si outré de mon propre dévouement que ce dernier me fit horreur, et que le pauvre poète ne m'inspira plus qu'une sorte de compassion agacée.

*

Un soir que j'avais fait remarquer à la comtesse qu'elle avait peut-être tort de ne s'entourer que d'hommes, elle eut une réplique désabusée :

« Croyez-vous que cela soit de mon fait ? Cela fait cinq ans que celles qui partagent ma condition m'ont fermé leur porte. Il y a fort peu à attendre des femmes, mon pauvre Henri. De l'envie, peut-être. De la curiosité, sûrement. Mais de la compassion, jamais. »

Je me gardai bien de rappeler à Marie qu'elle n'était pas plus tendre avec les représentantes de son sexe que celles-ci ne l'étaient avec elle. Et il est bien vrai que son besoin d'être reconnue pour la plus belle, sa

détestation de la jeunesse et son humeur piquante ne facilitaient pas les amitiés nouvelles.

Cependant, quelques femmes gravitaient encore autour de Zy, lui offrant un soutien discret mais indéniable. La célèbre Delphine Gay, qu'elle connaissait depuis le temps de sa jeunesse dans le faubourg Saint-Germain, l'aida à s'introduire dans les cercles littéraires les plus fermés. Marie lui montra sa reconnaissance en tournant la tête de son mari, Émile de Girardin, le puissant patron de *La Presse*. Il y eut moins de perfidie dans son affection pour Hortense Allart. L'ancienne maîtresse de Chateaubriand et de Bulwer-Lytton, mère de plusieurs enfants de pères différents, l'impressionna d'emblée par son endurance face à l'adversité, son indifférence aux cancans, la modernité de ses principes, la constance joyeuse de son caractère. Les deux femmes restèrent unies pour la vie.

Une autre amitié solide fut celle que Marie noua avec Marceline Desbordes-Valmore, dont elle admirait les poèmes et déplorait les innombrables malheurs. Mais c'était une femme âgée, malade, qui ne pouvait lui faire aucune ombre. Il en était de même de la fille du général Delarue, la placide Zoé, qui s'acquittait avec un dévouement exemplaire de sa fonction de dame de compagnie. La vérité est qu'aucune de ces femmes ne soutenait la comparaison avec la déesse Zy. Et c'était pour cette dernière un soulagement autant qu'un regret.

*

J'ai conscience en relatant ces souvenirs que Mme d'Agoult doit y faire figure de détestable coquette, et moi-même d'idiot du village.

Je me bornerai, pour justifier la comtesse, à rappeler encore une fois que tous ses faits et gestes étaient guidés par son amour pour Liszt. L'abandon où il l'avait laissée l'incitait à s'étourdir de compagnie. La cour qu'elle autorisait à ses soupirants n'avait pour but que de le rendre jaloux, ce qu'elle s'attachait à faire en lui rendant dans ses lettres un compte fidèle de

la moindre déclaration reçue. La raideur avec laquelle elle éconduisait les cœurs trop explicites résultait peut-être moins de sa nature peu sensuelle que de la conscience qu'elle avait des conséquences auxquelles le moindre écart l'exposerait. Mais cet affront qu'on lui faisait – et qui n'était qu'une consolation déguisée en injure – n'était rien auprès de celui, bien réel, causé par l'indifférence de son libéral amant.

Il m'importe moins de persuader le lecteur du bien-fondé de ma propre conduite. Je dirai seulement que je ne tolérais mon servage que parce qu'il me paraissait consenti. Que je ne supportais la chasteté de notre commerce que parce que j'avais la garantie qu'elle ne connaissait pas d'exception. Mais la vraie raison de ma soumission était la vénération que m'inspirait l'amour de Marie pour Liszt. Au fond, il était le dieu absent, le grand prêtre chéri et redouté, celui que Marie nommait *Zy premier*, et dont elle n'était que l'oracle.

Hélas, ce culte commençait à souffrir autant de l'autorité abusive d'une prêtresse inhumaine que des caprices d'un dieu trop humain. Je souffrais de l'inconstance de ce Jupiter hongrois dont tout le monde subissait le joug sans qu'il fût lui-même entravé le moins du monde. Liszt m'écrivait pourtant de Vienne avec beaucoup d'amitié. Mais les encouragements qu'il dispensait à mes amours avec Caroline Ungher – qui n'était peut-être, après tout, qu'un rebut encombrant de sa convoitise – m'irritaient autant que l'acharnement fielleux que la comtesse mettait à me dégoûter d'elle. Il était grand temps qu'il revienne, rassérène sa muse et chasse les marchands du temple.

CHAPITRE XXII

Au printemps, l'exposition de mes œuvres me valut, contre toute attente, une médaille de première classe. Ma *Catherine d'Alexandrie* fit couler quelques larmes de tendresse. Ma *Vierge à l'enfant Jésus* occasionna des comparaisons exagérées avec Raphaël et Ingres. Mais c'est mon portrait de Franz qui provoqua la plus vive admiration. Marie me rapportait après chacune de ses visites au Salon les commentaires transis que le tableau suscitait. Une ivresse d'orgueil la prenait à l'écoute de ces hommages qui consacraient l'art de son ami et la beauté de son amant, tout en lui offrant l'illusion douceuse de sa présence.

« Ah, mon cher Henri ! Quelle synthèse splendide de rigidité allemande et de sensualité italienne ! Quelle alliance délicate de chair et d'idéal ! Vous avez percé mon Franz à jour. Vous nous avez donné un Savonarole, mais un Savonarole sublime, beau comme le Sébastien de Grünewald. Et comme vous avez su rendre l'intensité de son regard ! Et la puissance déliée de ses mains ! Tenez, je me trouvais à côté d'une oie blanche qui paraissait tout juste sortie du couvent. Je l'ai crue hypnotisée par un python. Elle haletait, la poitrine soulevée, le museau en avant. Pour un peu, cet animal aurait crevé la toile ! »

Cependant, le véritable Franz n'était pas toujours pas là. Il m'écrivait pour me témoigner sa joie de mon succès, promettait un retour imminent, mais continuait à différer. Mars passa. Marie avait des sautes d'humeur de plus en plus marquées. Elle avait placé le portrait que j'avais fait d'elle au

purgatoire, dans un cabinet auquel personne n'avait accès, et ne cessait de répéter à ses hôtes que je l'avais vieillie et enlaidie à dessein.

Quand l'enfant prodigue arriva enfin, au début du mois d'avril, la comtesse ne fut pas soulagée le moins du monde. Telle une terre longtemps asséchée qu'un arrosage distrait ne peut rendre à sa souplesse première, elle avait trop attendu Franz pour éprouver un quelconque bienfait de son retour. La jalousie avait poussé dans son cœur comme les ronces d'un jardin abandonné. Je fus souvent témoin, bien contre mon gré, de scènes pénibles où alternaient silences et railleries, reproches furieux et sorties dédaigneuses.

Pressé d'échapper à la comtesse, Franz ne tarda pas à prendre de nouveaux engagements, en Angleterre cette fois. Mais Marie exigea de le rejoindre, dès qu'il aurait trouvé un logement décent pour elle. Dans l'intervalle qui le sépara de son départ, il déserta le plus qu'il put le salon de la rue Neuve-des-Mathurins, lui préférant celui de la princesse Belgiojoso, pour la plus grande fureur de Marie.

Franz avait rencontré celle que tout le monde surnommait *Principessa* au début de son premier séjour parisien. La jeune femme, exilée volontaire de Lombardie où ses intrigues incessantes avaient fini par inquiéter le gouvernement autrichien, vivait alors dans un quasi-dénuement. N'ayant pu emporter sa fortune avec elle, elle avait même été contrainte de faire sa propre cuisine, à son arrivée en Provence. Ses relations et ses menées pleines d'énergie auprès de puissants protecteurs tant français qu'italiens lui avaient progressivement permis de retrouver une position digne d'elle.

Dix ans plus tard, son salon était l'un des plus prisés de Paris. Il était fréquenté par La Fayette, qui réchauffait sous son influence ses vieux idéaux révolutionnaires, Henri Heine, qui l'idéalisait dans ses poèmes, l'historien Mignet, que l'on disait son amant et le père de sa fille, Alfred de Musset, qui soupirait pour elle, enfin Balzac, qui, avec sa perfidie

coutumière, s'était inspiré de ses traits pour peindre Fœdora, la femme sans cœur de *La Peau de chagrin*.

On prêtait à Cristina mille amants. Mais parmi ses fidèles, magnétisés par son étrange beauté cadavérique et sa fièvre patriotique, pas un n'eût osé prétendre qu'il avait des droits sur elle. La rumeur voulait qu'elle fût épileptique, et que son libertin de mari, le dépravé comte Emilio, lui eût offert la syphilis en cadeau de noces. Elle était séparée de lui depuis de longues années. Ils avaient cependant gardé en commun un même idéal politique, et continuaient à s'informer dans leur correspondance des progrès de la cause italienne. *Principessa* avait en tout cas conservé assez d'estime pour Emilio pour lui recommander Franz, quand celui-ci avait séjourné à Genève au cours de sa première année de pèlerinage.

La princesse avait une passion extrême pour la musique. Ce n'était curieusement pas le cas de la comtesse d'Agoult, qui n'en parlait jamais que pour vanter sa propre formation pianistique. Franz trouvait en Cristina une oreille attentive, compréhensive, qui l'encourageait dans ses expérimentations et sympathisait avec son rêve d'une révolution des principes de la composition.

Un soir d'avril, Franz m'emmena dîner chez elle. Nous l'attendîmes dans son célèbre salon tendu de velours noir piqueté d'étoiles d'argent. Elle fit son entrée d'un pas léger, apparition fantastique auréolée d'une grâce lunaire, magicienne mutine issue de quelque épopée du Tasse ou de l'Arioste. Sa silhouette frêle et longiligne, ses mains d'une délicatesse extrême, aux doigts fuselés, ses cheveux tirés en bandeaux lustrés, d'un noir bleuté, ses yeux, surtout, qui ressemblaient à deux grosses pierres volcaniques encore mal éteintes, me subjuguèrent au premier regard. Un demi-sourire hiéroglyphique donnait à sa physionomie quelque ressemblance avec le Sphinx du Caire ou la *Joconde* de Léonard. Franz m'apprit qu'elle souffrait presque continuellement, ce qui expliquait cet air

de contrainte et de lassitude qui se peignait sur son visage à la phosphorescente pâleur.

« J'ai vu l'admirable portrait de Franz que vous avez exposé au Salon, me dit-elle d'une voix grave, qu'un fort accent italien rendait plus envoûtante encore. Vous avez transcendé sa beauté. Il faudra que vous me rendiez le même service, quelque jour, si du moins la compagnie d'un spectre n'effraie pas un aussi jeune homme. »

Nous rentrâmes enchantés de notre visite. Cristina nous avait servi un souper fin agrémenté d'huîtres et de vin de Champagne, et nous étions passablement égayés. Franz prétendit redouter au plus haut point de retrouver la compagnie de la comtesse, et me demanda de l'escorter. J'eus la sottise de céder.

« Eh bien, persifla Marie, sans se détourner de la partie de piquet qu'elle avait entamée avec Ronchaud, vous avez décidément bien du mérite, monsieur *Crétin*. Vous me dérobez un fidèle un soir de réception. Vous le conduisez chez cette femme qui pourrait être sa mère, et le voilà comme un collégien éméché qui revient pour la première fois d'un mauvais lieu. »

Puis, se tournant vers moi :

« Mon pauvre Henri, vous devriez avoir honte. Il faut que vous soyez bien dégoûté des beautés à la Rubens de la Ungher pour vous jeter ainsi sur ce fantôme à angles aigus. Je ne m'étonne plus que vous m'ayez fait les joues si maigres. Vous aimez les squelettes, et vous en voyez partout, voilà la vérité. Seulement sachez-le, les squelettes ne donnent jamais rien en peinture. Une vanité, si vous voulez. Une allégorie de la mort ou des méfaits de Vénus. Mais un beau portrait, non, vous faites fausse route. »

Je vis Franz blêmir. Sentant venir l'orage, Ronchaud se leva et, sur un signe de tête qu'il me fit, je résolus de le suivre.

Quelques jours plus tard, j'appris que Franz était parti à Londres. Au moment des adieux, il avait donné l'ordre à la comtesse de rendre une visite

de politesse à Cristina. J'eus le sentiment qu'y obéir lui avait été présenté par Franz comme le seul moyen d'obtenir son autorisation de le rejoindre en Angleterre. Au moment où elle achevait elle-même ses préparatifs de départ, elle me manda chez elle pour me conter l'entrevue.

« Je n'ai pas été juste avec vous, mon bon *Clear*, commença-t-elle avec une fausse libéralité. J'ai vu cette pauvre femme, et il n'est pas vraisemblable que des hommes de votre talent ou de celui de Franz n'aient décelé ce qu'il y avait de *comédienne* en elle. Elle veut faire croire qu'une dague ou un poison menacent sa vie à chaque instant, afin de s'attirer la compassion des amis de la cause italienne. Mais plus personne ne croit à ces vieux subterfuges. Et sa beauté est détruite. Irréparablement. La voilà réduite à déguiser son intérieur en décor de théâtre, pour y retenir les curieux que son teint de coing rebute. Elle m'a reçue dans sa chambre, une cellule de vierge cossue, hypocritement tendue de taffetas blanc. Espérait-elle me faire croire qu'elle avait triomphé là de la fidélité de Franz ? Je ne sais, mais elle a manqué son effet. Et croyez-moi, je ne me suis pas privée d'écrire à Franz tout le mal que j'en pensais. Il saura ce qu'il en coûte de forcer mes antipathies. »

*

Les quelques semaines que dura sa séparation avec Liszt, Marie se radoucît. Cette brutale détente coïncida comme toujours avec un grand abattement. Il fallait que le ressort de sa vitalité soit cassé pour emporter avec lui ce prurit jaloux et ce verbiage aigre. Nous eûmes des moments charmants, mais tristes. Le printemps était pourri. Au beau milieu du mois de mai, nous nous serrions au coin du feu.

Marie quitta Paris pour l'Angleterre début juin. Elle s'installa à Richmond, dans une belle campagne bordée par la Tamise. En son absence, ma légitime irritation s'estompa. Je ne ressentais plus qu'une affreuse

détresse en songeant que je ne la reverrais pas avant de longs mois. De ma fenêtre, je contemplais le cœur navré les yeux fermés de sa chambre.

Nos liens n'étaient pourtant pas rompus. Il était entendu que je reprendrais mon ministère auprès du jeune Daniel sitôt de retour en Italie. En outre, j'avais présenté Marie à mon oncle Auguste, et celui-ci, aussitôt converti au *zyotisme* le plus zélé, s'était empressé de lui rendre mille services. Comme il s'était rendu en Angleterre par le même bateau, il me rapporta quelques nouvelles fraîches qui me laissèrent hébété pour plusieurs jours.

Je tâchai de secouer ma torpeur en m'occupant des préparatifs de mon départ pour l'Italie. Je commandai de nouvelles chemises de toile légère et résistante ainsi que des bottines censées supporter les longues marches sur des routes poussiéreuses. J'arrêtai ma place et celle de Chassériau dans le courrier de Marseille pour la fin du mois. Enfin je fis une tournée d'adieux auprès de ceux qui m'avaient soutenu au cours de ce bref séjour parisien.

Sur la recommandation de Marie, qui m'avait assuré qu'il nourrissait pour mon travail une sincère estime, je rendis visite à Jules Janin, la fameuse plume du *Journal des débats*. Sa protection pouvait être décisive pour ma carrière. J'entrai en tremblant dans un appartement meublé comme celui d'une femme entretenue, surchargé de bibelots et de chinoiserie. L'embonpoint de Janin n'avait pas encore atteint cette monstrueuse obésité qui le signala dans les dernières années de sa vie. Mais le critique avait déjà cette façon intimidante de scruter ses interlocuteurs, paupières plissées, ventre gonflé, menton relevé dubitativement, tout en faisant tourner ses immenses favoris entre le pouce et l'index.

« J'aimerais vous confier un travail, me dit-il après m'avoir examiné. Il s'agit de dessiner la tête de la *Vierge aux candélabres*, qui est exposée ces jours-ci à Paris. »

J'acquiesçai sans dire un mot, trop heureux de ma bonne fortune.

« Votre dessin servirait de modèle pour une gravure que nous publierions dans *L'Artiste*, avec un article sur les collections du duc de Luynes. Mais il faut vous dépêcher, car l'exposition touche à sa fin, et l'immortel *tondo* ne reviendra pas à Rome.

– Ce chef-d'œuvre doit donc quitter le palais Borghèse pour de bon ? m'étonnai-je.

– Hélas, mon cher ! La divine *Vierge* vient d'être cédée aux Anglais. Elle ira bientôt respirer le charbon et le brouillard. Autrefois, les œuvres appartenaient aux peuples qui avaient enfanté les génies. Plus tard, elles furent la proie des conquérants militaires – Napoléon en soit loué, le Louvre serait bien vide sans les pillages de l'armée impériale. Aujourd'hui, rien de si glorieux. L'art va où l'argent se trouve. »

Le soir, comme je réglais avec Chassériau certains détails de notre voyage, je lui fis part de la proposition de Janin. J'étais inquiet de ne pas avoir le temps d'accomplir ma mission avec toute la diligence et la dextérité requises. Chassériau balaya mes appréhensions. J'étais tout à fait capable de m'acquitter de cette tâche. Et d'ailleurs, une proposition pareille ne se déclinait pas. Y répondre devait être pour moi une priorité absolue.

Trois jours plus tard, je portai chez Janin mon dessin de la *Vierge aux candélabres*.

« Décidément, me répondit Janin d'un air embarrassé, vous ne vous tenez guère informé. La gravure de Calamatta a paru ce matin dans *L'Artiste*. »

Et comme, bégayant, je demandais des explications :

« C'est votre ami Chassériau qui a réalisé le dessin. Il dit que vous lui avez demandé de vous rendre ce service. M'aurait-il menti ? Bon Dieu, Lehmann, faites attention à ne pas vous faire doubler. Vous avez affaire à un tempérament prodigieux. »

CHAPITRE XXIII

À la suite de cet incident se mit à croître en moi une étrange certitude. Je me persuadai qu'il était de mon destin de me laisser toujours dérober ce qui me revenait de droit. De rater ma vie, non par goût réel de l'échec ni conscience de mon infériorité constitutive, ni même refus dédaigneux de lutter contre des êtres vils, mais par *politesse*, par *timidité*, par incapacité foncière à reprendre la parole quand la goujaterie, l'impudence et la mauvaise foi grossière m'avaient réduit au silence. Je compris soudain que je serais toujours le témoin impuissant de ce rapt de moi-même. La vraie vie se déroulerait ailleurs, plus loin et plus haut, dans la vibration de la lumière et l'intensité chromatique, tandis que je me morfondrais de l'autre côté de la vitre, dans une ombre grise et froide.

À la veille du départ, j'eus tout de même le courage de demander des comptes à Chassériau. Il me répondit qu'il m'avait véritablement cru embarrassé par la commande de Janin. Il plaida son innocence avec tant de chaleur, tant de candeur, que je finis par croire qu'il avait raison, et que peut-être même il méritait ma gratitude. Au vrai, j'avais encore trop bonne opinion de lui pour le croire capable d'une fourberie.

Et puis des préoccupations d'un autre ordre m'interdisaient de réagir avec la vigueur requise. Plusieurs de mes lettres à Carola, envoyées à Vienne où un engagement de quelques mois l'avait conduite, étaient restées sans réponse. Je ne pouvais concevoir un tel refroidissement dans nos rapports. J'en éprouvais un inexplicable mais violent chagrin.

Dans le même temps, je n'avais reçu presque aucune nouvelle de la comtesse, en dehors d'une petite lettre assez sèche dans laquelle elle m'annonçait un départ prochain pour les bords du Rhin. Les fondements sur lesquels j'avais édifié depuis de longs mois mon univers me manquaient tous à la fois. Je me sentais dépourvu de toute consistance, de toute utilité, de toute raison de vivre. Je quittai Paris dans un abattement tel que Rudolf, à qui j'avais parlé un soir de me jeter dans la Seine, en fut proprement effrayé.

Chassériau et moi arrivâmes à Rome au début du mois de juillet, et y restâmes une courte semaine. L'élève rebelle refusa de rendre visite à son ancien maître, ainsi que je l'avais prévu en promettant à Ingres de ne lui ramener l'infidèle qu'à notre retour de Naples. Ingres ne montra rien de son dépit, tout à la satisfaction qu'il était d'avoir enfin achevé son admirable *Stratonice*.

Je n'avais signalé à personne ma présence dans Rome, sachant qu'elle devait être de courte durée. Mais six ou sept jours représentent une éternité quand on est livré à soi-même. Dans cette fournaise, je n'avais que des velléités. Je songeais à me présenter chez Sabatier, imaginant qu'il aurait peut-être des nouvelles de Carola. Mais songeant que je me ridiculiserais en lui avouant mon ignorance la plus complète de la vie de ma maîtresse, je renonçais. Je feignais de chercher un logement plus spacieux. Si toutefois une visite se présentait mieux qu'une autre, je tournais les talons et laissais là bail et propriétaire, suffoqué à l'idée d'être de nouveau lié à cette ville que le bonheur avait désertée.

Le soir, au contact de Chassériau dont je ne pouvais éviter la compagnie car il se trouvait sous ma *responsabilité*, je retrouvais un semblant de joie de vivre. Le feu dont Théodore débordait, et qu'on rapportait à sa naissance à Saint-Domingue, lui donnait une éloquence magnifique et contagieuse lorsqu'il évoquait son admiration pour Delacroix ou la façon dont il comptait révolutionner la peinture d'histoire en faisant de l'Antiquité

vivante. Je n'éprouvais plus alors que l'admiration la plus vive pour mon brillant cadet. Dans le même temps, sa jeunesse m'attendrissait. Ce n'était certes plus le garçonnet qu'Amaury-Duval m'avait présenté à mon arrivée à l'atelier d'Ingres. Chassériau était désormais un jeune homme, non dépourvu d'une certaine virilité, surtout quand il se présentait dépoitraillé, le cheveu hirsute et le visage bleui par la barbe. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher de le percevoir encore comme un enfant, génial, certes, mais à peu près aussi immature que le jeune Mozart, et méritant dès lors des attentions particulières.

Théodore me présenta son ami Paul Chevandier, qu'il avait connu à Paris par l'intermédiaire de Théophile Gautier. Il m'annonça derechef que celui-ci nous accompagnerait à Naples. Je n'avais aucune raison de m'opposer à cet élargissement de compagnie. Chevandier était en fonds, plus encore que moi et que Chassériau, dont le voyage était pourtant financé par la vente au ministère d'un de ses tableaux. Surtout, il y avait en lui une politesse native qui me ravissait.

Alors âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, Chevandier se destinait à la peinture paysagère, pour laquelle il avait des facilités prodigieuses. Distingué, aimable, mondain à ses heures, il offrait un contraste surprenant avec l'extravagant Chassériau, lequel se moquait du qu'en-dira-t-on et faisait capricieusement alterner toilettes élégantes et tenues négligées jusqu'à la crasse, politesses charmantes et goujateries odieuses.

Le dandysme affable de Chevandier aurait pu donner prise au reproche de superficialité. Il dissimulait cependant une sensibilité vive et une profonde religiosité – ce qui ne l'empêchait nullement de nous rebattre les oreilles de sa maîtresse romaine.

Un soir qu'au café Gréco il nous parlait de ses bons rapports avec le père Lacordaire, je lui confiai mon rêve déjà ancien de réaliser le portrait du grand homme.

« Je me ferai un plaisir de vous le présenter à notre retour, me déclara Chevandier. Lacordaire est touché de voir grandir le nombre de ses disciples à l'Académie de France. Soyez assuré qu'il fera son possible pour contenter le meilleur élève de son directeur. »

Je vis un nuage traverser le front de Chassériau. Attribuant cet assombrissement à l'effet que produisait sur lui l'évocation d'Ingres, je ne m'en préoccupai pas. Au demeurant, il s'aperçut peut-être que je l'observais car il changea aussitôt de physionomie et saisit de sous la table son carton pour nous montrer ses derniers dessins.

« Que dites-vous de cela ? lança-t-il d'un air de défi en brandissant une superbe étude de nu. Voilà ce qu'on ne peut trouver dans les musées. La Rome antique ressuscitée dans le corps plébéen d'une blanchisseuse du Trastevere ! »

Je reconnus alors une certaine Lavinia, modèle admirable que je convoitais depuis mon arrivée à Rome. Je demandai à Chassériau par quel miraculeux hasard il avait obtenu en trois jours ce que j'avais cherché en vain pendant deux ans.

« Ma bonne étoile, répondit-il en nous lançant un regard mystérieux. Secondée par ma volonté. Je suis persuadé que ce qu'on désire très fort, ce qu'on est prêt à tout pour l'obtenir, la bonne fortune ne peut nous le refuser. On s'imagine toujours qu'il faut faire des politesses pour réussir. Non. Il suffit de tendre le bras vers le fruit mûr. Et de le saisir. »

*

Nous partîmes pour Naples trois jours plus tard et y demeurâmes la plus grande partie de l'été. Je trouvai la ville salle, grouillante et dénuée d'intérêt, exception faite des collections antiques de son unique musée. L'exploration de la région me réserva de meilleures surprises. Mais c'est à Chassériau que je dus de savoir mieux en apprécier les beautés. Jeté dans cette nature violente, minérale et irradiée de lumière, je n'aspirais qu'à

l'ombre fraîche d'un atelier. Lui, au contraire, respirait plus largement dans ce décor où il disait enfin retrouver le sentiment vrai de l'espace et du temps, tandis que Rome ressemblait à un cimetière exsangue. Sous son influence, je commençais à pressentir qu'il existe peut-être des chemins plus directs et plus sûrs qui mènent à l'imitation de la nature. Mais mon caractère était dépourvu de l'audace qui m'aurait permis de les emprunter.

J'observais Théodore, debout à la proue du bateau qui nous conduisait à Capri, sans chapeau, la peau naturellement brunie, tandis que Chevandier et moi, qui rougissions à la première lueur, nous tenions à l'ombre d'une petite tente que nous avions installée sur le pont. Chassériau observait l'étrave fendre l'écume, les paupières à demi closes, grisé par l'inférieur miroitement de l'eau turquoise. Peut-être retrouvait-il dans cette ardeur méridionale quelque chose de sa Saint-Domingue natale, ces contrastes d'ombre et de lumière, cette crudité des couleurs qu'il partirait chercher quelques années plus tard en Algérie.

Nous emportions toujours album et crayons avec nous. Mais c'était Chassériau qui, avec son autorité naturelle, choisissait les points de vue à partir desquels les sites lui paraissaient dignes d'être étudiés. Nous ne pouvions que constater la sûreté de son regard et nous nous asseyions silencieusement à ses côtés. Pour ma part, je me contentais la plupart du temps de le regarder faire. Fasciné par les rochers de Capri plongeant dans la mer, Chassériau les étudiait inlassablement, se déplaçant pour observer les modifications surprenantes de formes auxquelles le moindre changement de perspective donnait lieu, multipliant les rehauts de blanc pour faire saillir les reliefs, fixant dans des aquarelles très pures les teintes qui embrasaient ses sens. Amoureux fou des formes et des couleurs, il était capable de commenter pendant toute sa durée le coucher de soleil, nous faisant admirer l'infinité variété des nuages, le lapis du ciel, le poudrolement d'or qui effrangeait l'horizon sanglant.

Après Capri, Ischia, le Vésuve, Herculaneum, nous passâmes une semaine entière à Pompéi. Je ne tenais pas à m'attarder aussi longtemps dans le site lugubre de cette cité-momie. J'y éprouvais un irrépressible sentiment d'asphyxie et de terreur. Mais Chassériau ne pouvait s'en arracher et ne cessait de demander de nouvelles explications à notre guide sur les circonstances exactes du drame. La position des corps, les voiles et les bijoux qui avaient touché la chair au moment du grand embrasement, l'intéressaient plus que ce qui relevait de l'art à proprement parler, l'architecture, la sculpture, les vases et les mosaïques.

Un jour, dans la cave voûtée de la maison de Diomède où dix-huit personnes avaient péri, prises au piège de ce qu'elles avaient cru un refuge sûr, il demeura bouleversé par l'empreinte qu'avait laissée dans la cendre durcie le corps d'une jeune fille d'une grande beauté. Je connaissais la passion de Théodore pour les torses féminins, les bras puissants et les abdomens allongés, qui l'obsédaient tant qu'ils le conduisaient à des erreurs anatomiques. Il n'est besoin que d'examiner sa *Vénus anadyomène* ou son *Andromède attachée au rocher* pour percevoir les exagérations auxquelles cette obsession donnait lieu. Dans le cas présent, la forme des seins, des épaules, des bras, semblait avoir été laissée là tout exprès pour émouvoir le peintre, tant elle correspondait aux canons qui étaient les siens.

« Ne dirait-on pas qu'elle était allongée là il y a un instant ? fit-il en approchant sa paume tremblante des troublantes incurvations.

– C'est un peu macabre, intervins-je dans l'espoir de hâter sa sortie.

– C'est le contraire de macabre, répliqua-t-il sèchement. Mon pauvre Henri, vous ne sentez donc rien ? Il y a là plus de vie que dans la moindre statue, la moindre fresque, le moindre bas-relief que ces lieux ont conservés intacts. »

Il se redressa, solennel, la sueur au front.

« Je ferai une peinture de cela », déclara-t-il simplement.

La vie ne lui en laissa pas le temps. Du moins n'eus-je jamais connaissance d'un tel tableau. Mais s'il est vrai que les artistes ont souvent l'imagination remplie d'œuvres qui leur paraissent presque tangibles, et que la paresse, l'incapacité ou l'impossible réunion des conditions matérielles les empêchent de réaliser, cette déclaration de Chassériau cristallisa toujours à mes yeux ce à quoi il aspirait profondément dans sa peinture, et qu'il atteignit d'ailleurs presque partout : la rencontre parfaite de l'idée et de la matière, du dessin et de la couleur, de l'instant et de l'éternité. C'est le même élan qui, pendant le voyage du retour à Rome, le poussa à dessiner sur le vif et sans y chercher le moindre effet pittoresque les paysannes aux champs et les femmes de pêcheurs de Mola di Gaeta. Au même titre que la jeune femme de la maison de Diomède, elles incarnaient pour lui une Italie immémoriale qui, pour n'être pas réalisée politiquement, vivait dans chaque matrone faisant son marché, chaque *lazzarone* lézardant au soleil, chaque enfant des rues jonglant avec une figue ou un citron.

Peut-être eussé-je été tenté de suivre une orientation similaire si, à mon retour à Rome, je n'avais eu la confirmation de l'immoralité profonde de ce grand artiste. En me dégoûtant de lui, elle me détourna peut-être d'une voie qui eût sauvé mon œuvre du mépris.

CHAPITRE XXIV

Chevandier m'avait proposé de me conduire au couvent Sainte-Sabine pour m'y présenter Lacordaire. Le lendemain de notre retour, je me rendis à son domicile. Mon impatience de rencontrer le grand homme était tempérée jusqu'au malaise et à la paralysie par mon éternelle timidité. Aussi fus-je à la fois déçu et soulagé de ne pas trouver Chevandier chez lui. Je restai un moment sur le palier, hésitant. Alors que je tournais les talons, je crus entendre des rires étouffés derrière la porte. Je pris la fuite.

Deux jours plus tard, je retentai l'expérience. Soit que Chevandier fût absent, soit qu'il ne fût pas en situation de me recevoir, je trouvai de nouveau porte close. Cette fois je déposai ma carte avant de m'éclipser, ému par un étrange pressentiment. Je commençais à désespérer d'obtenir jamais la moindre nouvelle de lui, quand Chassériau vint me voir à l'improviste. Il paraissait nerveux. Il examina mes projets en cours, me complimenta sur mes dessins, la propreté de ma chambre, enfin s'enthousiasma sur la vue qu'on avait des jardins. Agacé de le voir tourner autour du pot, je lui demandai s'il avait quelque requête.

« Je sais que vous m'avez déjà prêté de l'argent, me dit-il d'un air piteux. Mais je ne sais vers qui me tourner. J'ai une visite d'importance à faire, et vous comprendrez qu'il m'est impossible de me présenter chez la personne en question avec ces souliers troués.

– Pourquoi ne demandez-vous pas à Chevandier ? Il est plus en fonds que moi.

– Il m’a déjà tiré d’affaire à Naples. Il a déclaré qu’il ne dénouerait plus les cordons de sa bourse que je ne l’aie remboursé. J’ai reçu deux commandes de portraits. Dès que j’aurai été payé, ce qui ne peut être qu’une affaire de quelques jours, je vous jure que vous aurez votre argent. »

La somme étant dérisoire, j’acceptai. Il me remercia avec effusion.

« À propos de Chevandier, le coupai-je, avez-vous des nouvelles de lui ? Voilà des jours que je cherche à le voir. »

Il prit un air gêné et m’expliqua que la maîtresse de Chevandier lui engloutissait ses réserves d’argent, de temps et de talent. Lui-même n’avait pu le voir qu’entre deux portes.

Au moment de nous quitter, je lui demandai s’il accepterait que j’aie à mon tour voir ses tableaux. Il opina distraitement.

Après quelques jours, nous reprîmes nos dîners au Lepri. N’osant plus demander à Chevandier de me présenter à Lacordaire, je me contentai de le prier de me donner son adresse. Je le vis s’agiter sur sa chaise d’un air hésitant. Mais il finit par déchirer un morceau d’enveloppe, attrapa un morceau de craie noire et s’exécuta.

Le lendemain, comme je m’ouvrais à Fries, mon camarade d’atelier, de l’étrangeté du comportement de Chevandier et de Chassériau, il me regarda d’un air surpris.

« Vous ne savez donc pas que Chassériau est en train de faire le portrait de Lacordaire ? Il voulait vous en faire la surprise, c’est pour cela qu’il ne vous a rien dit. »

La colère m’étrangla. Mais je n’étais pas au bout de mes surprises. Le lendemain, Chassériau m’envoya Lavinia, ce modèle sublime dont j’ai déjà parlé, avec un petit billet et les quelques piastres qu’il me devait. Il s’excusait de ne pas s’être présenté lui-même en arguant de la nécessité d’avoir à ébaucher les habits de Lacordaire. Ainsi, il affectait de croire que ce qu’il m’avait si visiblement caché m’avait toujours été connu ! Pire

encore, il semblait vouloir m'offrir son modèle en guise de dédommagement.

Mon dépit fut tel que je m'en ouvris à Ingres. On me pardonnera cette faiblesse, mais j'étais sûr de trouver en lui une oreille complaisante. Je savais que Chassériau avait dîné chez son ancien maître quelques jours auparavant, et que la rencontre s'était fort mal passée.

« Il est terminé, avait décrété Théodore d'un ton excédé. Il se croit toujours chef d'école, mais son autorité est morte, parce qu'il ne comprend rien à l'esprit du temps ni aux aspirations de la jeunesse. Aux yeux des générations futures, il représentera une aberration pour l'art. Un monstre chinois couvant des tronçons de colonnes grecques. Voilà ce qu'il aura récolté pour n'avoir jamais professé que dédain pour Shakespeare et Delacroix. »

Ces propos m'avaient peiné. Mais sans doute Ingres ne s'était-il pas montré charitable pour Chassériau. Dans ces circonstances, me confier à lui du froissement que j'en avais reçu ne pouvait qu'aggraver la brouille du maître et de l'élève. Cependant, mon orgueil cherchait un baume dans la fureur d'Ingres. Aux premiers mots, il laissa effectivement éclater un mépris scandalisé, teinté de la jubilation de voir si bien réalisées ses prédictions.

« Je vous avais dit de vous méfier de ce blanc-bec. Il n'a aucun principe en matière d'art. Comment pourrait-il respecter ceux de la morale la plus ordinaire ?

– Ce sont deux choses différentes, osai-je objecter, poussé par ma fâcheuse tendance à me faire l'avocat du diable. L'indélicatesse dont il use avec les gens ne l'empêche nullement d'être un immense artiste. Peut-être l'avez-vous d'ailleurs reçu avec trop de sévérité. »

Je vis Ingres se retourner vers son épouse avec un ricanement muet. Celle-ci haussa les épaules, comme si j'avais énoncé là une énormité.

« Ne l'avons-nous pas accueilli comme notre propre enfant, Madeleine ?

– Et comment ! répondit cette dernière en secouant la tête d'un air navré. J'avais pilé des noisettes tout l'après-midi pour lui faire un gâteau. C'est à peine s'il y a touché. Monsieur doit désormais considérer ma cuisine creusoise indigne de son palais délicat.

– Cet apostat m'a affirmé avec une impudence extraordinaire qu'il renonçait pour toujours au glacis. Cette technique lui donne, paraît-il, *froid à l'âme*. A-t-on jamais rien entendu de plus arrogant ? Il a osé défendre devant moi l'étalage au couteau.

– Il a dit qu'il en avait assez de la peinture qui sentait l'oignon, ajouta Madeleine avec hargne, ce qui m'a bien fait penser qu'il n'avait pas goûté mon potage.

– Mais non, ma bonne. Il a dit que la peinture *mince comme une pelure d'oignon* lui donnait la nausée. Il préfère sans doute les doubles et les triples couches graisseuses de ce damné de Delacroix. Il est vrai que s'il aime les croûtes, celui-là lui en donne pour son argent en raclant sa palette directement sur la toile. »

*

La véhémence d'Ingres eut l'étrange effet d'apaiser mon propre ressentiment contre Chassériau. Il fallut toutefois quelques conciliabules pour obtenir un raccommodement, et il ne devait pas être plus solide que celui de la comtesse avec Mme Sand. Surtout, la colère avait cédé la place à une tristesse infinie, que ni la présence de Rudolf ni l'arrivée à Rome de mon cher Guermann Bohn ne purent guérir.

Je recevais de nouveau des lettres de la comtesse, qui avait passé la fin de l'été et le début de l'automne à Fontainebleau en compagnie de Mlle Delarue. Elle avait laissé Franz en Allemagne, et je devinais au ton de ses lettres que leurs adieux n'avaient pas été des plus tendres. Après des

concerts à Baden et à Ems, Franz avait brièvement séjourné à Hambourg. Il m'écrivit de ma ville natale l'impression délicieuse qu'il avait reçue de ma famille, à laquelle il avait eu la délicatesse de rendre visite. J'eus le sentiment qu'il n'était pas resté indifférent à la beauté de ma sœur, et en éprouvai quelque inquiétude. Mais ce fut surtout le mal du pays qui m'envahit à cette lecture, et plus encore la certitude que, désormais, je ne serais plus jamais nulle part chez moi.

C'est le triste privilège des exilés que de laisser pousser leurs racines dans des contrées qu'ils croient hostiles, mais qu'ils ne quittent qu'au prix d'un arrachement douloureux. Il résulte de cela que ni la terre d'accueil ni la patrie ne peuvent plus leur rendre l'intégrité de leur âme, et qu'ils sont condamnés à la chercher aux quatre coins de la terre.

Plus que jamais, c'était dans un cœur de femme qu'il m'eût fallu trouver un port. Sur l'ordre de la comtesse, qui prétendait diriger à distance ma vie amoureuse et me dégoûter des cantatrices, je fréquentais quelques jeunes filles romaines. L'une d'elles était un modèle qui m'avait servi pour des *Baigneuses* inspirées de Victor Hugo. La pensée que Mme d'Agoult devait avoir eu dans sa jeunesse ce genre de blondeur délicate m'avait troublé. La demoiselle n'avait cependant ni éducation ni hygiène, et sa dent manquante me détourna rapidement d'elle. La nostalgie de mes amours avec la Ungher me reprit alors de plus belle.

Caroline venait de répondre à mes reproches de silence qu'elle n'avait jamais reçu mes lettres. Je rapportai cette justification à la comtesse, qui m'assura qu'il s'agissait d'un système bien connu pour rompre avec ses amants. Cependant, un avis de la poste me confirma les dires de Carola, et je repris brièvement espoir. Mais les rares lettres qui me parvinrent à dater de ce moment me parurent d'une inexplicable sécheresse. Ce fut par les journaux que j'appris que la Ungher avait quitté Vienne pour Florence et qu'elle avait signé un engagement pour Londres, où elle devait chanter avec Pauline Garcia, la sœur de l'infortunée Malibran.

Je refusais d'ajouter trop de crédit aux médisances dont la comtesse farcissait ses lettres. Elles étaient pourtant confirmées par certains récits d'artistes. On rapportait que Caroline faisait des projets d'avenir avec Jean-Victor Schnetz, qui devait remplacer Ingres à la direction de l'Académie de France. Qu'elle n'avait pas rompu tout commerce avec Dumas. Qu'elle espérait encore un revirement de Nicolas Lenau.

Mais le coup de grâce me fut involontairement porté par Hébert et Gounod. Je leur avais raconté ma mésaventure avec Lacordaire et Chassériau. Hébert, outré, m'avait proposé à titre de consolation de réaliser le portrait de son ami Charles qu'il s'apprêtait lui-même à peindre. Il prétendait, avec la clairvoyance des vrais talents, que Gounod serait bientôt l'une des individualités les plus éminentes du monde de la musique, et que nos deux gloires naissantes se consolideraient mutuellement par le truchement d'un tel tableau. J'avais accepté en pleurant de gratitude, et Gounod s'était prêté à la proposition de son ami avec sa grâce et sa modestie habituelles. Hébert n'avait exigé en retour de la faveur qu'il me faisait que celle d'assister aux séances de pose. C'est à la fin de l'une d'elles qu'il m'ouvrit les yeux.

« Comme vous avez bien fait de renoncer à Caroline Ungher ! déclara-t-il alors que j'étais en train de nettoyer mes pinceaux. Cette chanteuse stupide et artificieuse aurait peut-être fini par vous corrompre. Je me réjouis de ce mariage qui vous éloigne d'elle. »

Je restai dans l'incapacité de poser la question qui me brûlait les lèvres.

« Tu es cruel, protesta Gounod. Mlle Ungher n'aspire sans doute à rien d'autre qu'à mettre ses vieux jours à l'abri du besoin et de l'infamie. Henri a été assez sage pour ne pas épouser une femme qui pouvait être sa mère. On ne peut reprocher à celle-ci d'avoir jeté son dévolu sur un homme moins regardant.

– Et plus riche ! ajouta Hébert sans la moindre malice. C'est un miracle pour tous deux que Sabatier n'ait plus ni père ni mère. Il les aurait tués en

leur présentant sa fiancée. »

*

Cette infamie de la part d'un homme en qui j'avais placé toute ma confiance aurait pu me briser. Elle m'endurcit. J'affectais même d'en rire. Dans mes lettres à la comtesse, je moquais ma propre crédulité, me ridiculisant à plaisir pour paraître plus indifférent. Mais une humeur misanthropique s'insinuait dans mon cœur. Était-il donc dit que je serais toujours ce parfait imbécile de qui l'on peut se jouer en toute impunité ?

La nuit, cette pensée m'empêchait de dormir. Je tâchais de me reconforter en reconnaissant que Gounod avait raison, que Sabatier était peut-être l'homme qu'il fallait à la Ungher, que pour rien au monde je n'eusse moi-même souhaité l'épouser. Elle était trop âgée, je ne l'aimais pas vraiment, et il m'eût été insupportable d'affliger mon père en prolongeant ma liaison. Mais chaque fois que je songeais que c'était par mon entremise que Carola avait connu Sabatier, chaque fois que je me représentais cette soirée au cours de laquelle elle avait feint de s'intéresser au daguerréotype de mon ami et où avaient dû être jetées les prémices de leur union, le même rictus amer contractait mon visage.

Au fond, c'était mon propre aveuglement qui me causait la plus violente indignation. Et aujourd'hui encore, alors que ce pauvre Sabatier vient seulement d'enterrer sa femme, et que la profondeur de son deuil a prouvé à tous ceux qui en doutaient la sincérité, la longévité et le courage de son amour, c'est sur mon personnage risible que je me retourne, atterré.

CHAPITRE XXV

Un soir d'octobre, alors que je me plaignais à Ingres de ce que je redoutais de n'avoir rien de prêt pour le prochain Salon, celui-ci me surprit par le discours qu'il me tint.

« Renoncez, mon cher ami. Vous avez obtenu une médaille de première classe cette année. Celle-ci vous pose pour au moins deux ans comme espoir de la jeune peinture française. Et puis si vous n'avez rien à donner d'aussi bon que le portrait de Franz, vous risquez de perdre les avantages de votre réputation nouvelle. »

Je fus décontenancé, mais je sentis qu'il avait raison. Le fond de mes *Baigneuses* n'était pas achevé. La comtesse d'Agoult avait fini par me prier de ne pas exposer son grand portrait aux joues creuses, qu'elle appelait avec une joie amère *la vieille* ou *la morose*. Seul le portrait de Gounod était présentable. Mais je songeais qu'il ne serait guère remarqué à côté de celui de Lacordaire par Chassériau.

« Croyez-moi, reprit Ingres, il faut revenir en force. Rien de tel qu'une éclipse momentanée pour redonner de l'éclat au soleil. »

Ingres songeait sans doute à lui. Il avait déjà expédié sa *Stratonice* à Paris. Tous ceux qui avaient pu la voir s'étaient récriés sur le génie du maître. La presse, vaincue, ivre comme elle seule sait l'être de la violence de son propre revirement, criait au chef-d'œuvre. On annonçait avec force trompettes le retour du bien-aimé directeur de l'Académie de France.

« Cette année sera celle de votre triomphe, déclarai-je avec une admiration fervente.

– Il faut que ce triomphe dure plus d'un an, répliqua-t-il sèchement. Car, cette fois, il n'y aura pas de position de repli. Je reviens à Paris pour y finir ma carrière. Et je ne compte pas me contenter d'un hommage passager ni d'un succès d'estime. La dernière bataille sera décisive. Il s'agit de vaincre pour régner ou de mourir sans agonie.

– Vous vaincrez. Et vous régnerez pour encore longtemps.

– Je crains que mes forces ne m'abandonnent, soupira-t-il en jouant l'affaissement. Ma production est ralentie par une défiance croissante en mes capacités. Les idées sont là, en nombre. Mais l'exécution m'accable. Je bute sur la première difficulté et ne peux en venir à bout que je n'aie recommencé dix fois. Tenez, par exemple. Ce portrait de Cherubini. Si j'avais eu ne serait-ce que la moitié de la force qui était la mienne il y a vingt ans, je l'aurais fini pour le Salon. Et il aurait tout enfoncé. »

Ingres me regarda en se malaxant le menton, d'un air hésitant. Je ne vis rien venir.

« Puisque vous n'exposez pas, mon cher Henri, accepteriez-vous de m'aider à le terminer ? »

Un balbutiement me tint lieu de réponse.

« Vous comprenez sans doute qu'il s'agit là du plus haut témoignage de mon estime pour vous. J'aurais demandé cela à Chassériau, s'il en avait encore été capable. Je vous le demande à vous comme à mon meilleur, à mon seul élève. »

Les émotions et les réflexions les plus variées se bousculaient dans mon esprit. J'étais flatté au-delà du possible. Je sentais qu'il y avait fort à apprendre pour moi d'une telle collaboration. Mais je comprenais aussi ce qu'elle impliquait de sacrifices. Il s'agissait de renoncer à mon propre travail. De m'en tenir à la satisfaction secrète de rendre un service au premier peintre du siècle, qui ne m'en tiendrait gré qu'à la condition que je

resterais parfaitement discret sur la part que j'avais jouée dans l'achèvement de son œuvre. Enfin, j'étais traversé par le soupçon de son intéressement, quand il m'avait engagé à ne pas exposer pour le prochain Salon. Mais cette pensée m'était si insupportable que je la chassai, lui préférant encore ce que la comtesse nommait mes *illusions bienveillantes*.

« J'accepte. J'accepte avec joie.

– Ah, le digne, le merveilleux ami ! Venez que je vous embrasse. Nous allons ressusciter ensemble l'esprit des ateliers de la Renaissance ! Vous apprendrez tous mes secrets, vous serez plus ingriste qu'Ingres lui-même. Et quand vous aurez mon âge, vous aussi vous ferez travailler vos élèves sous vos ordres. Vous aussi contribuerez à perpétuer les vraies, les bonnes, les vénérables traditions ! »

*

Une détente inespérée se fit dans mon esprit. Je retrouvais cette liberté paradoxale de l'écolier délesté des responsabilités de l'âge adulte, de l'apprenti qui n'est pas encore exposé au jugement du public, de l'inconnu pour qui la gloire n'est qu'une chimère lointaine ou de celui qui l'a frôlée, et comprend avant l'heure qu'il est plus sage d'y renoncer.

Me sentant plus léger, je me sentis meilleur. Une grande indulgence me prenait à l'égard de tous ceux qui m'avaient fait souffrir. Mes réserves d'amitié, de dévouement, d'écoute, me paraissaient de nouveau inépuisables. Le matin, je travaillais au portrait de la muse Érato couronnant Cherubini, dont Ingres m'avait confié l'exécution en me donnant des indications si précises et si judicieuses que cette entreprise me paraissait presque facile. L'après-midi, je tenais ma correspondance ou partais en promenade. Le soir, je retrouvais au Lepri mes anciens camarades d'atelier.

Je consacrais beaucoup de temps à Daniel Liszt. Comme la comtesse craignait l'influence des paysans de Palestrina sur le développement de son intelligence, je lui avais proposé de le ramener à Rome, auprès de moi.

Marie applaudit à ma proposition et me promit de venir le chercher au printemps suivant. Elle demanda à Madeleine Ingres de bien vouloir lui avancer tous les frais qui seraient liés à la nourriture et à la santé de l'enfant, et cessa de s'y intéresser, en me jurant toutefois une gratitude éternelle pour le mal que je me donnais.

Je fis installer l'enfant au palais Borghèse, à deux pas de mon nouveau logis. Pétri du profond sentiment de mes devoirs de *parrain*, sincèrement ému par la beauté et la vivacité de ce petit Moïse romantique, j'allais le voir tous les jours. Je lui donnais sa bouillie, vérifiais que son linge était propre, m'intéressais à ses progrès, lui fabriquais des joujoux avec du carton et des allumettes. Joies innocentes préfigurant celles de la paternité. Comme elles paraissent amères à mon cœur en deuil ! La compagnie de cet enfant m'explique à elle seule que je n'aie pas songé à quitter Rome immédiatement après le départ de mon maître.

Tout au long de l'année 1841, profitant de ce que Mme d'Agoult ne cessait de reporter sa promesse de le faire conduire à Paris, je tirai de Daniel les principales joies de mon existence. À seize mois, il trottait avec une grâce incomparable. À dix-huit, il connaissait plus de mots qu'aucun enfant de son âge et les articulait proprement, surmontant avec un courage admirable un léger zézaïement. À deux ans et demi, il témoignait de dons exceptionnels pour le dessin et déclarait déjà qu'il serait artiste, comme *le prince*, son père. Mais Franz pas plus que Marie ne paraissait se préoccuper de l'existence de celui pour qui il était tout.

*

Les bonnes dispositions dans lesquelles je me trouvais depuis que j'avais renoncé à exposer touchaient également Chassériau. Je fis mine d'accepter ses explications concernant le portrait de Lacordaire et lui promis d'aller voir l'œuvre dès qu'elle serait achevée.

Au mois de décembre, il nous convia, Chevandier et moi, à donner notre avis sur le tableau. Chassériau paraissait échaudé parce que le principal intéressé en avait critiqué le manque de ressemblance. Je le rassurai avec toute la chaleur dont j'étais capable. Le tableau était véritablement admirable, et j'eusse été incapable de rendre avec une telle vigueur le tempérament hors norme du modèle. Chassériau avait insisté pour faire poser Lacordaire dans son costume de dominicain. Debout devant une galerie du cloître de Sainte-Sabine, les bras croisés devant lui, le regard brûlant d'une intensité presque folle, l'abbé fixait le spectateur et semblait le fouiller jusqu'au tréfonds de l'âme. L'austérité de la palette, où dominaient le blanc de céruse et la terre de Sienne, la sobriété savante de la composition, à peine égayée par un coin de ciel, l'appel à la méditation spirituelle qui émanait de la verticalité du corps et de la force du regard, évoquaient les grandes œuvres de Zurbarán.

Je témoignai peut-être un peu trop vivement mon admiration à Chassériau qui, confondant celle-ci avec une complète absolution, se comporta dès ce moment avec une grossièreté proprement insurmontable, à la fois oublieuse de ce que nous savions tous deux et insolente par le sentiment d'impunité qu'elle manifestait.

J'avais toujours excusé la fatuité de ses déclarations comme résultant d'une conscience juste de la supériorité de son talent. Elle m'exaspérait désormais, car j'y voyais surtout un moyen d'écraser les autres et d'étaler la facticité de son esprit. Je connaissais par cœur plusieurs de ses tirades. Elles articulaient désagréablement l'exigence désintéressée de l'artiste et l'ambition la plus calculée et la plus fanfaronne.

« L'avenir est à celui qui saura se tailler la part du lion dans les grands projets décoratifs du régime, expliquait-il ainsi sous couvert de donner des conseils. Dès mon retour, je ferai tout pour avoir de beaux travaux et j'en aurai. »

Il citait alors son frère Frédéric, qui avait un poste important au ministère de la Marine, et par l'entremise duquel il comptait se mettre bien avec tout ce que Paris comptait de mieux.

Les relations de cet aîné protecteur permirent effectivement à Théodore de m'infliger une nouvelle humiliation. La femme de l'ambassadeur de France à Rome, Mme de La Tour-Maubourg, avait eu quelques rapports par le passé avec Mme d'Agoult. Même si les relations de la comtesse avec le faubourg Saint-Germain restaient fragiles, elle m'avait peint l'ambassadrice comme une femme éprise d'art et suffisamment ouverte d'esprit pour accepter de lui rendre un service. Mais alors que j'attendais une lettre de recommandation qui faciliterait mon entrée au palais Farnèse, j'appris que Chassériau avait déjà obtenu de Mme de La Tour-Maubourg qu'elle prenne la pose pour lui. La lassitude que m'inspiraient le mauvais sort, les procédés indéliçats et surtout mon incurable sottise – j'avais dit en plaisantant à Chassériau que ce portrait me dédommagerait de celui de Lacordaire – endormit ma colère.

Celle-ci se réveilla toutefois quand il me fit voir le portrait achevé, alors qu'il s'apprêtait à l'expédier pour le Salon. L'œuvre était si médiocre, si bête, que je me prenais à songer à ce que j'aurais pu en tirer. C'était mal dessiné, mal peint, si l'on en exceptait quelques rapports fins de couleurs des mains à la robe et du ciel à la terre. Les bras mous et livides sortaient des manches sans pouvoir se rattacher au reste du corps, comme s'ils avaient été prélevés à la morgue. Le visage, exagérément allongé, sans vie, paraissait collé sur le cou. Les yeux vitreux, les bandeaux noirs aplatis sur un front jaune, la couronne de feuillage et les petites fleurs avachies faisaient paraître l'ambassadrice quelque mouton qui digère après avoir brouté. On m'avait conté que Mme de La Tour-Maubourg était furieuse au-delà de toute expression, que Chassériau avait perdu son crédit auprès d'elle. Cette réaction, que j'avais d'abord suspecté celle d'une coquette, ne me paraissait que trop justifiée.

« Vous ne dites rien ? demanda Chassériau en me soufflant la fumée de sa pipe au visage. C'est qu'on ne peut faire des miracles avec des modèles aussi ingrats. Ce n'est pas moi qui ai inventé ce cou de girafe ni cette pose de bergère en biscuit. Croyez-moi, quand elle aura lu les comptes rendus de la presse et vu son nom partout accolé à celui du nouveau prodige – je veux parler de moi, mon cher –, vous la trouverez moins bégueule. »

Chassériau quitta Rome au mois de janvier. Mais loin d'en éprouver un quelconque soulagement, j'en reçus de nouvelles inquiétudes. J'avais eu l'imprudence de lui confier mon amitié pour la comtesse. Je lui avais peint son salon comme l'un des plus élégants et des plus influents de la capitale, et lui avais proposé de demander à Mme d'Agoult de le recevoir.

« Je n'irai certainement pas là, mon cher, m'avait-il répondu avec une outrecuidance inconcevable. Elle ne m'intéresse pas du tout, *cette bonne femme*. »

Je fus assez sot pour lui remontrer qu'il avait tort, qu'il parlait mal d'une personne admirable et qui pouvait lui être de la plus grande utilité.

« Je plaisante, monsieur le susceptible ! répondit-il dans un rire aigu. Seulement je n'ai besoin ni de vous pour la voir ni d'elle pour me pousser. Delphine de Girardin peut m'introduire à toute heure chez votre comtesse, si tant est que cela représente un intérêt solide. Car que peut valoir la vieille maîtresse d'un musicien démodé à côté de la femme du directeur de *La Presse* ? »

Je racontai cela à un pensionnaire de la Villa que je voyais quelquefois au Lepri, et qui avait beaucoup eu à souffrir des indécatesses de Chassériau.

« C'est un fieffé menteur et un vilain monsieur, déclara-t-il. Soyez persuadé qu'il se présentera chez la comtesse à la première occasion.

– Qu'irait-il donc y faire puisqu'il prétend qu'elle ne peut le servir en rien ?

– À votre avis ? reprit-il d'un air entendu. Il prétend qu'elle a de beaux restes, et que si vous y avez eu votre part, il n'y a pas de raison qu'il se prive d'y mettre ses mains. »

Si Chassériau n'avait pas quitté Rome le matin même, je lui aurais envoyé mes témoins sur-le-champ. Mais il était hors d'atteinte, et quand je le retrouvai à Paris un an plus tard, nos situations respectives avaient trop changé pour rendre un duel envisageable.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXVI

La comtesse, on le sait, aimait diriger les affections de ses fidèles. S'ils n'avaient pas toujours le courage de lui sacrifier absolument les fréquentations qu'elle jalousait, ils faisaient au moins l'effort de ne plus les cultiver. Terrorisé par l'idée de lui déplaire, j'avais négligé Carola, au point de me la laisser ravir. Ce qui paraîtra inconcevable est qu'en retour Mme d'Agoult ne se laissait pas dicter le moindre avis touchant ses relations. Elle mettait un point d'orgueil à choisir par elle-même, à ne pas s'en laisser conter. Elle paraissait même prendre un malin plaisir à dénigrer ceux qu'on lui décrivait trop avantageusement, ou au contraire à s'enticher de ceux qui lui avaient été présentés comme dangereux.

C'est ce que j'eus le déplaisir de découvrir quand je tâchai de la mettre en garde contre Chassériau. La tâche était délicate, car la probité que m'inspirait un grand artiste autant que les égards que l'on doit à une femme m'empêchaient d'entrer dans les détails. Mais j'avais mal évalué l'habileté et la rapidité avec lesquelles Chassériau savait s'insinuer dans les bonnes grâces de ceux qui pouvaient le servir. Au début de février, la comtesse m'écrivit que Chassériau s'était présenté chez elle un soir de réception. Celui-ci lui avait paru d'excellente tenue. Il avait justifié l'histoire du tableau de Lacordaire en prétendant qu'il était lié avec l'abbé depuis fort longtemps. Elle lui avait fait voir le portrait *aux joues creuses*, et elle avait trouvé ses critiques d'une justesse et d'un tact parfaits.

Le croc venimeux de la jalousie se planta à l'instant dans mon cœur. Je répondis par retour du courrier et fis un portrait plus circonstancié de Chassériau, multipliant les exemples les moins récusables des vilenies du petit farceur masqué. Mais ce n'était visiblement pas assez, et l'absence jouait trop contre moi. La lettre que je reçus en retour était un long éloge de Chassériau. La comtesse paraissait déjà sous l'emprise de l'homme et de l'artiste. Il l'avait invitée dans son atelier, où elle s'était rendue accompagnée de Sainte-Beuve et de Mlle Delarue. Elle avait trouvé admirable le portrait de l'ambassadrice, peut-être plus encore que celui de Lacordaire. Elle avait convié le peintre à dîner avec Ronchaud, Vigny, Charles Didier, afin de le soumettre au feu croisé de leur jugement : tout le monde avait raffolé de sa distinction exquise, de la finesse de son esprit, de ses hautes vues sur l'art.

Ainsi, sous couvert d'une enquête impartiale et scientifique – elle prétendait avoir étudié sa physionomie et son écriture pour en avoir le cœur net –, elle défiait mon propre jugement. Chassériau était victime de commérages, d'apparences douteuses, de l'envie que suscitait son immense talent. Loin de reconnaître ses torts, d'ailleurs, il m'en imputait. Il me reprochait de ne pas être allé le trouver pour m'expliquer franchement, pis encore d'avoir conté la chose à Ingres, et la comtesse semblait reprendre de tels griefs à son compte.

On imaginera sans mal à quel point sa lettre me désespéra. Je voyais bien que les apparences jouaient en ma défaveur. La seule chose que je reprochais à ma conscience – avoir fait Ingres juge de l'affront reçu – prenait dans ce tissu de contrevérités subtilement arrangées une coloration accablante. Mais ce que je sentais surtout, c'est que mon véritable tort était d'avoir moins de talent que Chassériau. On sait qu'aux yeux de la comtesse, le génie excusait tout, tenait lieu de tout, de caractère, de probité, d'altruisme.

Cet aveuglement m'expliquait sans le justifier entièrement l'acharnement qu'elle mettait à contester mes avis. Au fond, me disais-je sans trop y croire, elle est plus malheureuse que méchante, plus vaine que cruelle, plus inconséquente que malintentionnée.

Après avoir ruminé cent réponses, je préférai déclarer forfait. Je me contentai de prendre acte de son plaidoyer en faveur de Chassériau, et la laissai trancher entre deux hypothèses : ou bien je m'étais trompé du tout au tout, comme tous ceux qui l'avaient approché à Rome – y compris Chevandier qui s'était depuis brouillé avec lui pour de mystérieuses raisons –, ou bien elle était désormais trop prévenue en faveur d'un individu froid et pénétrant, capable d'adapter ses manières aux besoins et aux désirs de chacun.

Tel était l'esprit de contradiction de la comtesse qu'en voyant que j'abandonnais si aisément la partie, l'esprit critique lui revint. D'abord, Chassériau n'avait pas eu au Salon le succès escompté, ce qui avait refroidi l'enthousiasme de son admiratrice. Ensuite, il avait fait un crayon d'elle qui ne lui rendait pas plus justice que mon portrait *aux joues creuses*. Chassériau l'avait représentée *la bouche ouverte*. Franz, de passage à Paris quelques semaines plus tard, s'en scandalisa et lui interdit de se faire désormais représenter par personne d'autre que *ce bon Lehmann*. Rien n'étant plus doux pour cette femme indomptable que de recevoir des ordres de son dieu, elle s'empressa d'obéir.

Mme d'Agoult se fit plus réservée sur Chassériau. Elle le reçut moins. Elle loua son œuvre, mais avec modération. Elle savait qu'elle n'avait pas droit à l'erreur, et qu'il valait mieux asseoir la notoriété de son salon sur des hommes plus sûrs. Le retour triomphant d'Ingres lui rendait à cet égard un service notable. Et comme celui-ci ne pouvait manquer de lui rappeler à leur première entrevue toute l'aversion que lui inspirait l'élève qui s'était posé avec un peu trop d'orgueil vis-à-vis de lui, elle se hâta de se ranger à son avis.

*

À l'occasion du départ d'Ingres, une réception fut donnée à l'Académie de France. J'avais été désigné, avec deux autres élèves, commissaire chargé de l'ordonnance de la fête. Cette mission d'importance – le dîner était prévu pour soixante couverts – me donna beaucoup de mal. Elle eut au moins le mérite de m'occuper le corps et l'esprit.

Hélas, le résultat n'en fut pas des plus heureux. Un grand froid régnait parmi les membres de l'assemblée. Quelques toasts furent portés, mais sans allégresse. Ce n'était pas tant la rancœur qui animait les esprits que la timidité. On avait vécu dans la crainte des colères du maître, le désir de lui plaire et l'admiration plus que l'amitié. On ne pouvait sans transition passer des respects silencieux aux effusions et aux embrassades.

Ingres, embarrassé comme on l'imagine par ces agapes auxquelles il ne pouvait se dérober, abrégé fortement le discours qu'il avait préparé. Son épouse ne toucha pas à ses huîtres et se bourra de pain. La conscience de la gravité de ma tâche m'empêcha moi aussi de profiter de la bonne chère.

La dispersion des hôtes m'inspira un mélange de soulagement et de mécontentement. Le lendemain soir, j'eus besoin de refaire mes adieux au maître, de façon plus propre à nous satisfaire tous deux. Il se montra charmant. Comme j'avais catégoriquement refusé tout argent pour la muse Érato, il tint à me laisser une superbe étude pour son *Saint Symphorien*. Puis il me questionna sur la date de mon retour à Paris.

« Rien ne me presse, répondis-je. D'abord je ne peux quitter Rome tant que le petit Daniel s'y trouve. Et puis je sens que je travaillerais mal à Paris, où rien ne m'attend. »

Il médita ma réponse, puis :

« Savez-vous que Chassériau a décroché la commande d'un décor pour l'église Saint-Merri ? J'apprends cela par mes sbires. Il ne doit pas se sentir de joie.

– Grand bien lui fasse, répondis-je d'un ton froissé. Il n'a guère de mérite, son aîné lui avait promis qu'il obtiendrait des travaux sitôt rentré.

– Ne seriez-vous pas bien heureux d'en obtenir comme lui ?

– Certainement pas, protestai-je. L'art monumental est au-dessus de mes forces. Et puis je refuse de me vendre au premier venu pour récupérer un vieux mur.

– Imbécile ! s'écria Ingres avec un accent de tendresse bourrue. N'êtes-vous pas ridicule avec vos airs d'incorruptible ? N'avez-vous pas eu le temps de comprendre qu'on ne fait pas de carrière sans relations ? Et que le talent justifie qu'on ait recours à tous les moyens honnêtes ? La politique de décoration des édifices religieux est la nouvelle manne. On se la partage en ce moment. Si vous ne saisissez pas l'occasion, vous serez condamné à végéter.

– Que faut-il faire ? demandai-je, persuadé par son éloquence.

– Pardi ! Commencer par revenir. Je ne peux rien pour vous si vous demeurez ici. »

*

Les premières semaines de l'été passèrent cependant sans qu'aucune nouvelle concernant Daniel me parvînt. Franz avait écrit à Marie pour la prier de prolonger le plus possible le séjour romain de son fils.

Pour tromper mon ennui, j'avais engagé une relation avec une femme d'une grande beauté, qu'on me permettra de ne nommer que Mme B***. Cette fille d'un fameux chanteur italien, qui devait épouser en secondes noces un pianiste non moins célèbre, venait à cette époque de perdre son premier mari, peintre de talent que j'avais bien connu à Paris. Elle cherchait du réconfort, et j'aspirais moi-même à épancher mon cœur blessé par Carola. Après un bref séjour à Rome pour régler des affaires d'argent – c'est à cette époque qu'avait commencé mon éphémère bonne fortune –,

Mme B*** était allée prendre les eaux à Civitavecchia. Au début du mois d'août, ma *Flagellation* étant achevée, je pris la décision de l'y rejoindre.

« Profites-en pour passer le bonjour à mon cousin, me dit Ernest Hébert que j'avais informé de mon projet. Et n'oublie pas d'emporter de quoi dessiner. C'est une sacrée tête que celle d'Henri Beyle, et bien digne de tes crayons. Comme il est en outre très souffrant, tu n'auras peut-être plus d'occasion aussi bonne. »

À mon arrivée à Civitavecchia, je trouvai Mme B***, qui avait troqué ses vêtements de deuil pour des robes transparentes dont la chaleur écrasante justifiait à peine l'indécence. Sa beauté brune m'enflamma et, pendant quelques heures, je me crus éperdument amoureux.

Tout se passa pour le mieux jusqu'au moment où je lui fis part de mon projet de visite au consul. Mme B*** tenta de m'en dissuader, me disant que Beyle était un fort vilain homme, dont l'esprit me décevrait car il était désormais presque gâteux. Je lui remontrai la promesse que j'avais faite à Hébert de lui donner des nouvelles de son cousin. Elle supplia, pleura, s'arracha les cheveux, mais j'attribuai cet étrange comportement à son italianité, et plus prosaïquement à la maladie de nerfs dont elle souffrait.

Je me rendis chez Stendhal le lendemain de mon arrivée. Il habitait à côté de la citadelle. Les fenêtres de son appartement donnaient sur la baie. Entrouvertes, elles laissaient entrer une brise maritime qui eût été la bienvenue si elle n'eût été accompagnée d'un déplaisant fumet d'égouts et de friture. Le consul me reçut avec une grande affabilité et accepta immédiatement que je fisse son portrait. À la suite d'une attaque qui l'avait terrassé quelques mois plus tôt, la moitié de son visage était paralysée. L'œil était torve, le coin de la lèvre retombait. Mais l'autre moitié était si mobile et arborait un sourire si triomphant qu'elle parvenait à insuffler de la vie à toute la physionomie.

« Qu'êtes-vous donc venu faire dans ce trou abominable ? me demanda-t-il. Quand on a la chance d'habiter Rome et d'être libre de ses

mouvements, il n'est pas concevable qu'on choisisse délibérément la laideur et la fétidité de cet affreux cul-de-sac. À moins que vous ne soyez sur les traces d'une femme ? Cela me rassurerait pour vous. »

Comme, gêné, j'évitais de répondre, il se mit à me poser des questions sur les ragots romains et parisiens, ce qui me parut d'autant plus inutile qu'il paraissait les connaître mieux que moi. Ce qui se passait à la Villa Médicis l'intéressait prodigieusement. L'Académie allait-elle retrouver son faste d'antan, avec le remplacement d'Ingres par Schnetz ?

« Du temps d'Horace Vernet, je ne manquais pas une fête. Elles étaient d'une splendeur à vous tourner les sens ! La fille du directeur était une beauté admirable. Une vierge du Corrège, vêtue avec l'élégance de la Parisienne. Quand on pense qu'elle a épousé Delaroche, et que celui-ci a manqué d'un cheveu son élection à la succession d'Ingres, c'est vraiment dommage ! Elle eût fait une fort jolie directrice. »

Je remarquai que ses doigts courts et boudinés pianotaient sans discontinuité sur le coin de la table. On n'eût jamais cru en le voyant ainsi qu'une deuxième crise d'apoplexie dût l'emporter moins de huit mois plus tard.

« À propos de jolies femmes, reprit-il, est-il vrai que Caroline Ungher ait choisi de convoler avec un homme qui pourrait être son fils ? »

Ma main se crispa sur le crayon. Il m'apparaissait assez peu douteux qu'Henri Beyle connaissait les détails de ma mésaventure, bien que j'ignorasse par quel truchement.

« Comme cela est beau, soupira-t-il. Et comme je les envie tous deux ! Vous savez que j'ai été fou moi-même de cette femme admirable ? Je l'ai connue à Trieste, il y a dix ans. Elle chantait *La Straniera* de Bellini. Quelle actrice, mon amie ! Quelle finesse d'expression, quelle profondeur de sentiment, sans parler de ce timbre, grave, moelleux, voluptueux ! Je n'avais rien entendu de tel depuis la Pasta. C'était avant que ce despote de Metternich ne me fasse chasser des États autrichiens. La peste soit du

bonhomme ! Mais que pouvait me faire Trieste, une fois Carola partie ? C'était à peine moins laid que Civitavecchia. »

Ma colère retomba quand je m'aperçus qu'il ne faisait plus guère attention à moi. Il revivait ses souvenirs à haute voix.

« Ma nouvelle nomination m'a permis de suivre la carrière de cet ange. Sa voix céleste a retenti pour moi à Rome, à Livourne, à Florence. Je l'ai tant entendue qu'il me semble que j'en perçois encore l'écho suave en moi... Hélas, le rossignol est en cage. Il ne chantera plus que pour son chanceux oiseleur. Ah ! Si du moins j'avais eu le bonheur d'avoir cette femme ! J'aurais moins de regrets, maintenant que mes forces m'abandonnent. »

Un nuage avait assombri son front. Son regard errait, perdu dans l'azur de la baie à laquelle je tournai le dos. Soudain, il revint vers moi et parut se rappeler ma présence.

« Quel âge avez-vous, Lehmann ?

– Vingt-sept ans, répondis-je sans cesser de crayonner.

– Comme c'est curieux. Je vois bien que vous êtes jeune. Vous n'avez pas un pli sur le front, et c'est à peine si vous commencez à vous dégarnir. Et pourtant, on dirait que vous portez le poids d'ans innombrables sur vos épaules. »

Je réprimai un frémissement devant tant de sagacité.

« Je me demande si vous f....z suffisamment, reprit-il, dubitatif. Savez-vous que ne pas f....e, c'est commettre un crime, quand on n'a pas encore perdu ses capacités ? Il n'y a pas d'eau de jouvence qui vaille celle-ci. Tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai possédé une femme admirable, que ma vilaine figure et mon embonpoint ne dégoûtaient pas. Eh bien je peux vous dire que pendant deux heures, je me suis senti plus jeune de quarante ans. Allons, je sais bien que le miracle ne se reproduira pas de sitôt. Mais, le jour de ma mort venu, j'y penserai avec gratitude et fierté. Je me dirai : "Mme B*** a été ma dernière victoire". »

CHAPITRE XXVII

Daniel quitta Rome à l'automne. Mme Belloni, la mère du secrétaire de Franz, vint le chercher pour le ramener à Paris, me laissant plus seul et englué que jamais dans une ville que j'avais tout intérêt à quitter.

Ce n'est pas que, sur le plan de l'art, la Cité éternelle n'eût encore fort à m'apprendre. Grâce à un Anglais d'une érudition prodigieuse rencontré au palais Borghèse, je commençais à prendre la mesure de ce qu'était Michel-Ange. À la chapelle Sixtine, il m'expliquait pendant des heures la pensée profonde dont les fresques de ce géant procédaient. J'avais le sentiment de voir enfin *Le Déluge universel*, *La Création d'Adam*, et surtout *Le Jugement dernier*, dans sa tortueuse et impénétrable grandeur. La conséquence d'une telle révélation fut qu'elle me donna la certitude douloureuse de n'avoir pas encore *commencé* à peindre.

Ingres m'avait toujours fait rejeter avec horreur ce qui pouvait rompre l'harmonie de l'œuvre. L'expression de la souffrance lui paraissait abjecte. Celle de la puissance ne trouvait grâce à ses yeux que si elle était sereine et majestueuse. Mais je devinais soudain que l'art ne doit pas édulcorer ce que la vie comprend de violent, et que la beauté ne peut éclater qu'avec pour toile de fond les atrocités et les laideurs dont elle a dû triompher.

Mon découragement n'était point total, toutefois. J'avais le désir de travailler. Mais j'étais retenu à Rome par le pressentiment que je n'y reviendrais jamais. Avec mon départ, ce chapitre de nos existences fortuitement entrecroisées trouverait un terme définitif. S'il était vain

d'espérer avoir laissé en ces lieux une trace des joies et des souffrances que nous y avions vécues, du moins était-il possible de repasser par les allées tournantes de la mémoire et d'y trouver quelques reliques. C'est à m'accoutumer à cette maigre consolation que j'occupai mes derniers mois à Rome. En janvier, je sus que je l'avais assez goûtée.

*

Mon retour à Paris coïncida avec les premiers pas de Marie dans la carrière littéraire. Après s'être aiguisé les griffes sur un roman raté de Sand dans un article qu'elle n'eut pas le courage de signer, elle se fit critique d'art. Girardin lui avait ouvert les colonnes de *La Presse*. Elle y déploya son intelligence aiguë, malheureusement gâtée par une acrimonie qui s'accroissait avec l'âge et les déceptions de la vie. En bonne politique, Marie tâchait de mettre d'accord ses sympathies pour les artistes et son goût pour leurs œuvres. Son ingrisme enragé se nourrissait de la reconnaissance qu'elle devait au peintre pour son hospitalité romaine, et de la vanité d'en avoir fait depuis le grand homme de son salon parisien.

Pour le venger de l'échec du *Saint Symphorien*, elle s'en prit à Delaroche. Le candidat malheureux à la succession d'Ingres à Rome venait de décorer l'hémicycle de l'École des beaux-arts. Mme d'Agoult décria une œuvre incapable d'éveiller aucune idée et traita l'artiste de « talent de juste milieu ». Dans la foulée, elle se livra à un éloge dithyrambique du *Portrait de Cherubini*. Je fus troublé par l'insistance qu'elle mettait à vanter la perfection de la muse Érato – qu'elle était la seule, avec Ingres et moi-même, à savoir mon œuvre. Je m'efforçai d'y lire un encouragement complice, à moi seul adressé.

Hélas, elle ne m'assaisonna pas des mêmes compliments quand elle eut à rendre compte de ma peinture signée. Je ne peux résister à la tentation de citer ici le compte rendu condescendant qu'elle fit de ma *Flagellation* exposée cette année-là au Salon : « Cette composition révèle dans

M. Lehmann des qualités que ses ouvrages précédents ne pouvaient faire supposer. Ce qui avait dominé jusqu'ici dans ses tableaux, c'était la délicatesse, un certain charme de naïveté. Dans *La Flagellation*, il a prouvé qu'il comprenait le mouvement, qu'il savait être énergique autant qu'il s'était montré gracieux. »

« Je ne comprends pas votre aigreur, répondit-elle quand je lui fis part de mon étonnement. J'ai seulement tâché de tempérer mon enthousiasme, afin qu'on ne m'accuse pas de partialité envers vous. Savez-vous bien que *Piffoël* a prétendu à Franz que vous étiez mon amant ? Si je vous encense, ne donnerai-je pas une apparence de crédit à ces calomnies ?

– Et si vous me dénigrez, répliquai-je, ne montrerez-vous pas à quel point elles sont capables d'exercer leur tyrannie sur votre jugement ?

– Taisez-vous, *Clear*. Vous savez que dans ma position je ne peux simplement m'asseoir sur l'opinion. Et puis Daniel Stern doit bâtir sa carrière sur une réputation de sérieux. Ma sévérité donne aux sceptiques des garanties de rigueur et d'objectivité. »

Et de m'expliquer le soin avec lequel elle avait choisi son pseudonyme. Bien évidemment, il lui avait fallu forger un patronyme viril, capable de rivaliser avec ceux de George Sand et Charles de Launay, le nom de plume de Delphine de Girardin. Désireuse de suggérer sa germanophilie et son amour de la vérité, elle avait d'abord penché pour *Daniel Wahr*. Mais elle avait finalement opté pour *Stern*, qui présentait l'avantage d'une double signification. En allemand, il désignait ce que la comtesse, de plus en plus superstitieuse, appelait sa bonne étoile. En anglais, il dénotait une gravité qu'elle allait mettre un point d'honneur à servir dans des écrits austères et pétris de métaphysique.

« Et Daniel ? demandai-je, espérant naïvement y découvrir un signe d'amour maternel.

– Ne vous ai-je pas dit qu'aucun prénom n'était mieux capable de représenter le sens caché de mon existence ? J'ai été arrachée à la fosse aux

lions par la force de la volonté divine. Voyez si ma renaissance pouvait se faire sous de meilleurs auspices ! »

Ainsi, son dernier-né n'était pour rien dans le choix de son pseudonyme. Et le marmot que j'avais retrouvé avec un tel bonheur dans l'appartement de la rue Neuve-des-Mathurins, allant gaillardement sur ses trois ans, ne l'émouvait pas plus qu'il n'intéressait son père. Vers cette époque, Liszt me demanda depuis Pétersbourg de réaliser un crayon de ses filles et de lui envoyer le calque. Il précisa qu'il ne voulait que les *mouches*, qu'il ne souhaitait pas avoir de portrait de son fils avant quinze ou vingt ans, quand celui-ci aurait fait quelque chose de passable. Il ne se doutait pas qu'à cette époque celui-ci ne serait plus de ce monde.

*

Les tournées de Franz l'emmenaient toujours plus loin. Quand il revenait à Paris, ce n'était pas tant pour embrasser sa famille que pour donner une poignée de concerts étourdissants destinés à le ressusciter dans la mémoire légère du public.

Il ne redoutait pas moins qu'autrefois de se voir préférer un autre pianiste. Seulement, à la rivalité Thalberg avait succédé la terreur Chopin. Marie attisait cette dernière, moitié parce qu'elle avait senti que seule la crainte d'un désamour de la part du public avait le pouvoir de retenir Franz à Paris, moitié parce qu'elle était sincèrement persuadée de la menace que représentait le Polonais. Selon elle, c'était George qui agitait une petite coterie dans l'espoir de leur nuire, et de lui nuire d'abord à elle.

« Elle me hait, me répétait-elle comme à plaisir. Savez-vous qu'elle a fait un roman indigne dans lequel elle m'exécute ? »

J'avais effectivement eu entre les mains une copie d'*Horace*. Il ne faisait pas doute que Sand avait voulu représenter Marie sous les traits de Léonie de Chailly. Surpassant la cruauté de Balzac, elle décrivait la vicomtesse comme une « beauté artificielle, à la maigreur effrayante, aux

dents problématiques ». J'avais pour ces romans vengeurs, qui ne font pas même honneur à l'imagination de leur auteur, le plus profond mépris. Cependant, depuis l'affaire Chassériau, je répugnai à embrasser toutes les querelles de Marie. Je ne portais certes pas Mme Sand dans mon cœur. Mais je continuais à éprouver une préférence secrète pour la musique et l'âme délicate de Chopin. Et l'esprit de clan de Marie, entretenu par le snobisme et le besoin effréné de trouver des compensations mondaines à l'abandon où la laissait Liszt, l'aveuglait jusqu'à l'imbécillité.

La manière systématique dont elle dénigrait Delacroix – elle était allée jusqu'à lui dire en face que les gens de goût ne pouvaient avoir d'yeux que pour Ingres – était assez représentative de ce fanatisme étroit. Mais c'est avec Victor Hugo qu'elle poussa jusqu'au ridicule les limites de son système. L'ayant rencontré chez Delphine de Girardin, elle crut enfin réalisée l'espérance ancienne de l'acquérir pour son salon. Le retour d'Ingres lui permit de l'appâter. Elle fit miroiter à Hugo un dîner somptueux qui mettrait en présence ceux qu'elle nommait les deux plus grands génies du siècle. Comme elle voulait frapper un grand coup, elle convia également Balzac, dont elle refusait en bonne politique de s'apercevoir qu'il la haïssait toujours, Mignet, qu'elle se flattait d'avoir arraché à la princesse Belgiojoso, et l'architecte Duban, qui était censé expliquer aux invités l'aménagement des salons turc et Renaissance. À l'issue de ce dîner, elle pria Hugo de déclamer des poèmes. Celui-ci s'exécuta sans broncher. Seulement il ne reparut pas rue Neuve-des-Mathurins. Peut-être avait-il rangé la comtesse parmi les bas-bleus, catégorie inventée tout exprès par ceux qui redoutent l'ombre que pourraient leur faire les femmes intelligentes. Toujours est-il que la prise était manquée.

La comtesse n'était pas femme à pardonner semblable défection.

L'année suivante, elle fit de son salon le centre de la réaction anti-hugolienne en y accueillant les premières lectures de la *Lucrèce* de François Ponsard. Cet homme timide fut entièrement dépassé par le succès de sa

pièce. Amoureux de Racine, il s'était essayé à la tragédie classique comme un écolier qui pastiche les grands auteurs pour se désennuyer. Il n'avait pas prévu que son œuvre deviendrait le porte-étendard des adversaires du romantisme. Ni que les représentations triomphales à l'Odéon, portées par la fougue de Bocage et de Marie Dorval, ne feraient que renforcer le four des *Burgraves* de Hugo à la Comédie-Française.

Ce fut la grande fierté de la comtesse que d'avoir détruit un tel homme. Au lieu de sentir qu'elle reniait ce qu'elle avait autrefois porté aux nues, elle s'extasia bruyamment sur son aptitude à mettre d'accord ses sympathies et ses doctrines esthétiques. Elle était sans doute sincère, quand elle disait préférer les lignes pures et la pensée claire de Ponsard à ce qu'elle appelait le « barbouillis grotesque » de Hugo. Mais voir ramper dans la poussière celui qui avait osé mépriser son salon mettait à coup sûr le comble à sa joie.

Ce manque de noblesse m'inspirait plus de tristesse que de colère. On voyait trop ce qu'il devait au dépit et à la défiance que lui inspiraient ses propres atouts. Il n'était d'ailleurs ni neuf ni complet. La comtesse était encore capable de mouvements de générosité profonde, sinon parfaitement désintéressée. C'est ainsi qu'au nom de la devise qu'elle avait faite sienne – *Tout pour mes amis par mes amis* – elle m'annonça un jour qu'elle m'avait obtenu la décoration de la chapelle du Saint-Esprit à l'église Saint-Merri. Je n'avais pas eu le courage de reparler à Ingres de sa promesse. Comme celui-ci, tout au triomphe que lui faisait le régime, paraissait l'avoir oubliée, la comtesse s'était fait un devoir de la lui rappeler.

« Il faudra que vous y retrouviez ce mauvais drôle de Chassériau, me dit-elle comme s'il avait toujours été entendu qu'elle ne pouvait pas plus le souffrir que moi. Il y termine son cycle consacré à sainte Marie l'Égyptienne. Mais vous aurez votre ami Amaury-Duval pour vous tenir compagnie, puisque le maître lui a décroché la chapelle attenante à la vôtre. »

J'allais la remercier avec effusion, mais elle ne put s'empêcher d'ajouter ce commentaire désobligeant :

« Ne vous ennuyez-vous pas cependant ? Sa conversation plate comme un trottoir et ses manières de vieux garçon m'ont bien dégoûtée de sa présence à mes mercredis. »

Voyant que je restais interdit, elle conclut :

« Du moins n'aurez-vous pas de mal à remporter la palme auprès de lui. Il n'a aucune imagination comme poète et est inadmissible comme peintre. »

*

Ainsi, l'amitié de la comtesse se compliquait d'une irrépressible et épuisante jalousie, qui n'était peut-être que l'expression détournée de celle que lui inspirait Franz.

À mon retour, je m'étais installé rue Neuve-Bréda, dans le quartier de la Nouvelle Athènes. Je pouvais toujours me rendre à pied chez la comtesse. Mais j'étais plus près encore de la maison d'Ary Scheffer, que je recommençais à fréquenter avec beaucoup de plaisir.

« Il faudra que j'approfondisse mes connaissances sur le magnétisme, me dit la comtesse un jour que je revenais de chez lui. Elles m'expliqueront peut-être pourquoi, alors que je n'ai rien à reprocher à ce pauvre Scheffer, il me répugne à l'égal d'un serpent. »

C'est au nom de cette même jalousie qu'elle s'indigna d'un malheureux crayon que j'avais fait de Chopin, et surtout, avec plus de droit peut-être, d'un grand portrait de la princesse Belgiojoso.

« Vous m'avez trahie, Henri, me dit-elle avec des yeux secs mais ardents quand j'osai lui avouer ce à quoi je travaillais. Vous m'avez trahie dans l'heure où tout me manque. »

Il fallut aussitôt que je lui promette un nouveau portrait d'elle. Je l'entrepris à l'automne 1843, alors qu'elle venait de vivre à Nonnenwerth

son dernier été avec Franz et que les sombres pressentiments de la rupture avaient recommencé de détraquer sa santé.

La comtesse voulut que je la représente au naturel, dans le dernier rayon de sa splendeur. Elle prit une pose méditative, la tête inclinée reposant sur la main droite, l'index gauche inséré dans un livre interrompu, le regard plongé dans quelque abîme intérieur. Elle n'avait voulu aucun de ces artifices qui rehaussent les beautés parvenues à leur crépuscule. Seule la fourrure qui bordait sa robe et un foulard à rayures rouges noué dans sa chevelure témoignaient du soin qu'elle prenait encore à sa toilette. Ses yeux creusés par les veilles, ses bandeaux ternis et sa robe de velours noir faisaient encore ressortir la lividité de ce Hamlet femme. Des monts déchiquetés, un ciel chargé de nuages violâtres, quelques pampres tremblants enroulés autour d'une colonne de marbre noir faisaient le fond de mon tableau, le transformant en allégorie de la résignation amoureuse.

Et il est vrai que, face à l'imminence de ce qu'elle avait tant redouté, la comtesse n'avait plus que la force de songer à s'y préparer.

CHAPITRE XXVIII

Un matin d'avril 1844, je reçus un billet griffonné à la hâte. Marie me priait de me rendre sur-le-champ chez elle pour *prendre ses ordres*.

Je la trouvai défaite, les traits creusés par l'insomnie, mais froide et déterminée.

« J'avais donné à Franz jusqu'à hier pour rentrer à Paris, me dit-elle d'un ton très calme. Il n'a pas jugé bon de répondre à mes supplications. Eh bien, puisqu'il n'a pas le courage de rompre, c'est moi qui le ferai. »

Je me contentai d'incliner la tête.

« Il faut nous attendre à des scènes, ajouta-t-elle. Franz est un enfant gâté. Reprenez-lui un jouet délaissé depuis des mois, il le lui faudra à l'exclusion de tout autre. Il parlera de mourir, de se brûler la cervelle, jusqu'à ce qu'il ait obtenu satisfaction. Mais je me suis trop laissé duper par ce système pour ne pas avoir pris mes précautions. J'ai écrit à ma mère et à mon frère, afin de m'assurer de ne pas avoir la faiblesse de revenir en arrière. Ma famille m'attend au Mortier. Je partirai avec Ronchaud dès que Franz sera rentré.

– Qu'attendez-vous de moi ? demandai-je, un peu piqué de voir que c'était à Ronchaud que revenait le privilège de l'escorter jusqu'en Touraine.

– Voyez-le. Faites-lui comprendre que ma décision est irrévocable, et que je ne le recevrai pas. Persuadez-le de prendre un tiers pour liquider nos affaires communes. Lamennais, Belloni, peu me chaut. Je ne veux plus avoir affaire à lui de manière directe. »

Franz se fit encore attendre plusieurs semaines. Quand il se présenta enfin rue Neuve-des-Mathurins, il trouva la porte close. Il fit un tel vacarme que la comtesse dut lui promettre de le recevoir quand il ferait jour pour se débarrasser de lui. Mais, le lendemain, elle ne l'admit pas davantage. Franz parla d'aller se jeter à la Seine. Ronchaud et moi fîmes tant auprès de Marie qu'elle accepta une entrevue. Cependant, la tentative de conciliation tourna court. La comtesse avait posé comme conditions de la paix un retour définitif de Franz à Paris et des aveux circonstanciés de toutes ses infidélités. Face à ses nouveaux attermoissements, elle eut honte de sa propre faiblesse et le renvoya.

Quand il sut l'imminence du départ de Marie pour la Touraine, Franz tomba gravement malade. Un billet de Lamennais m'apprit qu'une forte fièvre accompagnée de délire s'était déclarée, mettant ses jours en danger. Comme il était près de minuit, je remis au lendemain ma visite à l'hôtel Byron, où Franz avait pris ses quartiers.

« Elle est venue », me dit-il en me voyant entrer dans sa chambre.

Je crus d'abord qu'il était en proie à des hallucinations. Mais son domestique m'apprit qu'à force d'entendre son maître réclamer la comtesse, il avait pris sur lui d'aller la chercher en pleine nuit. Elle était restée une heure, s'était montrée douce, mais ferme.

« Mon cher *Clear*, je lis dans votre regard tout le mal que vous pensez de moi, me dit Franz en saisissant mon bras de sa main brûlante. Vous êtes trop honnête, trop pur pour comprendre quelque chose aux saletés de la vie. Mais savez-vous quel a été mon véritable crime ? J'ai voulu aimer une créature finie d'un amour infini. J'ai retiré à Dieu ce qui appartenait à Dieu seul. Voilà pourquoi cette femme et moi subissons la colère du Très-Haut. Nous avons péché, Henri. Nous avons gravement péché. »

Je crus voir dans cette confession la marque de l'intervention perfide de Lamennais. Le digne abbé manifestait d'une étrange manière sa reconnaissance à la comtesse. Celle-ci n'avait cessé de lui rendre visite

quand il était en prison, suite à la publication du *Pays et le Gouvernement*. Elle lui avait ouvert les portes de sa maison quand il en était sorti. Mais il ne lui avait jamais pardonné sa fuite avec Liszt neuf ans plus tôt, arrachant ce dernier à une incertaine vocation religieuse. Sans doute considérait-il que l'heure de sa vengeance, confondue avec celle de Dieu, avait sonné.

*

Je fus si affecté par la fin de cet amour que j'avais porté aux nues que je tombai malade à mon tour. Contrairement à nombre de prêtres de Zy, je ne croyais pas que, si tant est que je l'eusse désiré, il m'eût été donné de tirer profit de la situation de la comtesse. Cette dernière avait voulu démontrer par sa vie sa foi en la supériorité de l'amour sur l'institution matrimoniale. Il ne faisait pas de doute que la seule façon pour elle d'opposer un démenti à la leçon cruelle que la vie lui avait infligée fût de rester seule jusqu'à son dernier jour.

Les grands malheurs ont ceci de bon qu'ils imposent le respect aux plus malveillants et nimbent ceux qui en sont la victime d'une auréole de sainteté. La comtesse fut plainte, mais jamais moquée. La solitude n'était d'ailleurs pas une contrainte qu'elle s'imposait pour ne pas donner prise aux médisances. Elle était dans l'incapacité réelle d'offrir son cœur.

Obsédée par Franz, Marie ne se rendait pas compte qu'elle n'avait que son nom à la bouche. Elle jouait la hauteur, le détachement philosophique, s'occupant à trier leur correspondance, déclarant que c'était une grande et belle chose dont elle ne se doutait pas elle-même, un témoignage pour les générations futures des excès de sublime auxquels une grande passion peut donner cours. Elle ne voyait pas que, sous couvert d'instruire une page d'histoire, elle ne faisait que rouvrir ses plaies et les arroser de sel.

Au reste, cette affectation de stoïcisme ne dura que le temps de lui donner quelques consolations d'orgueil. Le monde donnait tort à Liszt. Les plus indulgents le décrivaient comme appartenant à cette race des génies qui

n'ont rien d'humain. Les plus sévères s'en prenaient à la superficialité d'un amant volage et d'un compositeur raté, qui loin d'explorer le monde dans sa profondeur se répandait à ses quatre coins et n'en retirait que l'écume.

Mais après quelques semaines, des rumeurs moins flatteuses atteignirent la comtesse et lui firent perdre de sa superbe. Alors qu'elle avait cru Franz mourant, elle eut le dépit de le savoir en Espagne, étouffé sous les applaudissements. Une mauvaise langue lui rapporta qu'avant de quitter Paris, il s'était consolé de ses rigueurs avec la princesse Belgiojoso.

*

La comtesse trompa comme à son habitude sa douleur dans les mondanités et le persiflage. Sa coquetterie, d'autant plus vaine qu'elle ne procédait toujours d'aucune sensualité, entretenait la soumission vassalique de sa cour d'amour. Girardin soupirait. Ronchaud voulait mourir. Sainte-Beuve se déclarait tous les deux jours.

Mais le chevalier du moment était un neveu de la comtesse. Léon Ehrmann, fils de la demi-sœur de Marie, était un garçon aussi exalté que mélancolique. Au moment où Marie fit sa connaissance, au printemps 1842, on venait de le repêcher dans la Seine. Avait-il voulu imiter sa mère Auguste, qui s'était noyée dans le Main ? Toujours est-il que ce nouveau Werther intéressa énormément la comtesse. Elle décida de le prendre sous son aile. Non sans une certaine cruauté, car il ne faisait aucun doute que le pauvre enfant n'avait pas toute sa raison et soupirait pour sa tante. Elle le flatta en jouant l'intérêt pour ses travaux. Elle l'entretint dans son byronisme chétif, lui parla de la cause grecque en lui communiquant des ivresses patriotiques, enfin fit si bien qu'à l'été 1844, Léon lâcha sa thèse pour Athènes. Il y végéta dix-huit mois, avant de mourir dans des circonstances troubles, suicide ou suites d'une phtisie mal guérie. Cette tragédie affecta durement la comtesse. Surtout, elle l'inquiéta, à cause du rôle qu'elle avait pu jouer dans le détraquement final de cette pauvre

cervelle. Elle ne retrouva la paix que lorsque sa correspondance avec son neveu lui eut été renvoyée de Grèce et qu'elle l'eut brûlée de ses propres mains.

Certaines circonstances douloureuses expliqueront peut-être, à défaut de les justifier, des attachements que l'on hésitera à qualifier de maternels. Marie commençait à comprendre qu'en rompant de son propre chef avec Liszt, elle s'était aliéné le peu de droits qu'elle avait sur ses enfants. Comme elle ne les avait pas reconnus, elle ne pouvait prétendre à rien sans l'accord de Liszt. Cependant, elle n'avait pas imaginé une seconde que ce dernier lui mettrait des bâtons dans les roues dès l'instant qu'elle décréterait vouloir reprendre leur éducation en main. Franz semblait ne s'être jamais intéressé que de fort loin à sa progéniture. Sans avoir renoncé aux tournées, il avait accepté depuis 1842 un poste de maître de chapelle au grand-duché de Saxe-Weimar. C'était cette fixation à l'étranger qui avait d'ailleurs décidé la comtesse à officialiser une rupture consommée depuis longtemps.

Mais Liszt se comporta en cette occasion avec une cruauté incompréhensible. Il accepta dans un premier temps d'abandonner l'éducation de Blandine et de Cosima à la comtesse. Il y mettait pour condition un renoncement à tout droit de regard sur Daniel, qu'il souhaitait confier à sa mère avant de l'envoyer en Hongrie. Mais, au bout d'une année, il changea entièrement d'avis. Les fillettes furent arrachées à Mme d'Agoult. Elles rejoignirent leur cadet chez Mme Liszt mère, laquelle occupait à Paris un logement aussi sombre qu'étroit. La comtesse se vit interdire tout droit de visite. Son fameux esprit de contradiction lui fit renoncer d'elle-même aux prérogatives que lui conservait la nature.

« Dieu m'est témoin que je me suis battue comme une tigresse, me dit-elle un jour en ravalant ses larmes. Mais à l'impossible, nul n'est tenu. Franz n'a pas voulu que mes filles aient une mère ? C'est à elles qu'il devra plus tard rendre des comptes. »

Au moment où Marie était persécutée par le destin, le guignon parut curieusement se lasser de s'acharner sur moi. En l'espace de quelques mois, les commandes affluèrent, et avec elles l'argent, la notoriété et surtout la confiance.

La décoration de Saint-Merri joua un rôle essentiel dans ce changement. J'avais longtemps différé de me rendre dans la chapelle qui m'avait été attribuée. Je savais que je ne pourrais éviter d'y côtoyer Chassériau. Nos retrouvailles, après un si long intervalle, me donnaient de terribles appréhensions.

Quand il me vit entrer dans l'église qu'il occupait seul depuis plusieurs mois, il fit mine de m'accueillir comme un prince en son royaume.

« Ce cher Henri, s'exclama-t-il en m'ouvrant les bras. Je finissais par me demander si vous viendriez honorer votre commande ! Soyez le bienvenu dans mon antre ! »

Il entreprit de me faire visiter sa chapelle, une main autour de mon cou, tenant dans l'autre un pinceau avec lequel il soulignait ses explications. Je fus saisi d'admiration. C'était une débauche de coloris chauds et fins, ocres, terres de Sienne, blancs de céruse tirant sur le bleu. Mais Chassériau avait su contenir cette explosion dans les limites d'une composition parfaitement dessinée, où s'équilibraient la rigidité des colonnes et la sensualité courbe des draperies et des formes féminines. Le découpage du mur en registres, les ors et les inscriptions évoquaient le faste rigoureux d'icônes byzantines.

« Croyez-vous que le patron eût renié son élève ? » fit-il avec une feinte modestie.

Je m'empressai de l'assurer du contraire. Il me conduisit alors jusqu'aux murs qui m'étaient destinés. Un grand froid me prit en les découvrant.

« Vous n'avez pas de chance, dit-il en dardant sur moi un regard indéchiffrable. Ils vous ont laissé la chapelle la plus sombre. Heureusement

que je n'ai pas eu à peindre mon Égyptienne dans un puits pareil. C'eût été joli, ces algues caca d'oie au milieu du désert ! »

Ce commentaire réveilla toute ma défiance. Mais mon regard dut l'effrayer, car il s'empressa de m'encourager et me donna même quelques conseils pour assainir les parois.

Durant les semaines où ses échafaudages jouxtèrent les miens, il se comporta irréprochablement. Il me parut qu'il avait gagné en profondeur et perdu en arrogance. Peut-être avait-il été mûri par les critiques. Chassériau, en effet, n'avait pas prévu que son originalité, en dépit de l'estime des meilleurs, ne lui vaudrait pas l'approbation générale.

J'étais de mon côté moins sensible aux attaques. Amaury, qui peinait sur son cycle de sainte Philomène, ne cessait de vanter mes progrès. À force d'étudier les fresques à Rome, j'avais su m'approcher de ces tons clairs et mats si difficiles à obtenir avec nos pigments actuels. Sans rejeter la couleur, je comprenais la peinture décorative comme essentiellement suggestive. Elle ne devait pas frapper la rétine et bloquer la vue, mais glisser le long des parois comme un simple accompagnement architectural, afin de favoriser l'épanchement de l'âme vers les hauteurs et tout au travers des murs.

Mon succès dans cette entreprise me permit de décrocher la commande de la chapelle de l'Institut des jeunes aveugles. J'y travaillai trois ans, dans un grand calme, loin du tourbillon de la vie parisienne. Il y avait quelque ironie à peindre pour des malheureux privés de la vue. Mais la critique n'était pas moins sujette à la cécité. Et puis je savais que l'art monumental était désormais la condition du succès. Vernet, Flandrin, Delacroix, Mottez, tous acceptaient ces décorations gigantesques destinées à glorifier le régime et à ressusciter le Cinquecento dans la France de Louis-Philippe.

J'avais repris aux artistes de la Renaissance un système pour me désennuyer de la monotonie des figures imposées. Je m'amusais à représenter tel saint ou tel ange sous les traits de personnes de ma

connaissance. Les affres de ma vie médiocre se mêlaient ainsi aux grands cycles de l'histoire religieuse et s'en trouvaient sublimées. Ils leur offraient en retour la consistance sensible que mon imagination défaillante ne pouvait leur fournir. Les souffrances de Marie m'inspirèrent la Vierge éplorée d'une pathétique *Descente de Croix*. À la chapelle du Saint-Esprit, c'est la Belgiojoso qui donna ses traits maladifs à la mère de Dieu. Et à l'Institut des jeunes aveugles, je me souvins du profil pur et accablé de Liszt malade pour représenter saint Jean l'Évangéliste. Mes tableaux contenaient ainsi quelques secrets, mais qui n'ajoutaient ni ne retiraient rien à leur valeur, et dont je savais par ailleurs qu'ils seraient irrémédiablement perdus avec la mort des intéressés.

Ils n'avaient donc aucun rapport avec ces sinistres romans à clef dont la comtesse avait tant eu à souffrir, et dont elle crut ne pouvoir se défendre, comme on va le voir, qu'en en délivrant un à son tour.

CHAPITRE XXIX

Herblay était en 1846 un adorable désert enfoui dans la forêt et baignant sa verte solitude dans les eaux calmes de la Seine. Rejoindre cette localité pourtant si proche de Paris tenait de l'expédition. Il fallait prendre le chemin de fer à Saint-Lazare jusqu'à Maisons, gagner la rive en voiture puis se faire conduire en bateau. C'est dans cette bucolique cachette que la comtesse imagina de se soustraire aux regards du monde pour y écrire *Nélida*, ce roman dont elle attendait tant. Retraite toute relative, puisqu'elle continuait d'y recevoir les échos de la capitale, où elle revenait d'ailleurs souvent pour ses affaires.

Pressée par des problèmes d'argent, la comtesse avait dû quitter la rue Neuve-des-Mathurins pour un logis plus modeste rue Plumet. Cependant, certains aménagements indispensables différaient son installation. Hortense Allart, plus complètement ruinée que la comtesse, lui avait proposé de lui louer la petite maison qu'elle occupait à Herblay, tandis qu'elle-même s'installerait dans une minuscule chaumière, au fond du parc.

Depuis cette villégiature, la comtesse continuait, tant bien que mal, à régner sur sa chapelle dispersée. Comme aux bons vieux jours, elle donnait des commissions. C'était un terre-neuve qu'elle désirait pour la campagne. Une tour de Pise en albâtre de Florence pour son prochain salon parisien. Une robe de foulard bon marché dont je devais superviser la coupe avant de l'expédier à Herblay. Elle me manifestait sa reconnaissance en suivant les

progrès de ma carrière et de mon art avec la sollicitude d'une sœur et l'autorité d'une mère.

Depuis le triomphe de *Lucrèce*, Mme d'Agoult se flattait de faire et de défaire les célébrités. Elle encourageait Ponsard dans la composition d'*Agnès de Méranie*, une nouvelle tragédie qui lui donnait beaucoup de mal. Elle faisait de la publicité aux *Heures*, le premier recueil de Ronchaud. À mon endroit, elle nourrissait des prétentions philosophiques. Elle m'entretenait sans cesse d'un projet de *Lettres à un jeune peintre* qui devait selon elle me poser dans le monde des arts, et que je n'aurais qu'à signer car elle en avait élaboré la table et se tenait prête à m'en dicter le contenu.

Ainsi, tout devait vivre, penser, bouillonner autour de la comtesse, afin que la neurasthénie ne la reprît pas. Cette surenchère d'activité et ce souci de la gloire n'épargnaient pas la reine de la ruche. Elle avait tout misé sur la littérature. Voyant que sa beauté l'abandonnait – elle avait perdu beaucoup de cheveux, et ceux qui lui restaient blanchissaient à vue d'œil –, elle avait bataillé pour que son portrait gravé, d'après mon fameux *profil au turban*, fût distribué en masse. Elle justifiait cet accès de coquetterie en proclamant que l'heure était à la réclame.

« On ne lance pas un écrivain sans se soucier de son effigie, me répétait-elle à l'envi. Aussi faudra-t-il que vous repreniez mes yeux. Vous m'avez fait un regard de poisson mort. Les lecteurs doivent percevoir l'intelligence passionnée de celle qui leur a donné *Nélida*. »

Ce roman, entamé dès avant la rupture avec Liszt, l'avait occupée pendant presque deux ans. Sainte-Beuve l'avait grandement encouragée à finir un ouvrage dont il n'ignorait pas qu'il devait noircir un rival haï. Vigny en avait relu les chapitres avec une dévotion qu'elle avait attribuée à une vieille adoration en train de se réveiller. Cependant, Buloz avait jugé l'œuvre trop faible pour la *Revue des deux mondes*. Piquée, la comtesse n'avait pas voulu écouter les amis avisés qui lui recommandaient de s'en

tenir là. À force d'intrigues, elle avait réussi à faire accepter une publication dans *La Revue indépendante*.

Un silence indifférent ou embarrassé, deux articles de charité et trois assassinats en règle, c'est tout ce que *Nélida* récolta. La comtesse tâcha de surmonter l'échec en se rejetant dans l'étude des sciences morales. Sous l'influence de son nouvel ami, le philosophe allemand Georges Herwegh, elle se mit d'arrache-pied à un ambitieux *Essai sur la liberté*.

Mais ces hautes spéculations n'avaient pas la vertu de calmer sa déception. La réception de son roman la préoccupait davantage, parce qu'elle ne l'avait pas tiré des régions les plus arides de son esprit mais arraché tout sanglant à sa mémoire et à son cœur meurtris.

Au cours du printemps et de l'été, elle me reçut souvent à Herblay, parfois seul, quelquefois accompagné de Ponsard ou de Ronchaud. Mme Allart quittait le roman qu'elle écrivait elle-même dans sa chaumière pour préparer des tourtes aux pigeons et des crèmes aux cerises. Alors nous goûtions aux délices des parties de campagne. C'étaient des bains froids, des déjeuners sur l'eau, des promenades sur la colline, de l'herborisation en forêt. Ces moments eussent été enchanteurs si la comtesse n'eût éprouvé le besoin de revenir incessamment sur le sujet qui la préoccupait exclusivement.

« Sainte-Beuve ne vous a rien dit au sujet de *Nélida* ? Il m'a promis de riposter à l'immonde article de Molènes, mais j'attends toujours. Harcelez-le, entendez-vous ? »

Je promettais, pour avoir la paix, mais après quelques instants elle revenait à la charge.

« Avez-vous jeté un coup d'œil à la *Revue des deux mondes* ? Comment ! Rien aujourd'hui encore ? Il faut croire que Girardin se laissera toujours dicter sa loi par Delphine. Je sais qu'elle est cause qu'il ne soutient pas *Nélida*. Elle me hait. Et son petit Chassériau doit achever de lui monter la tête contre moi. »

Alors, voyant que je ne prenais pas les armes pour défendre sa cause, elle essayait la distance émue et faussement modeste.

« Vous ai-je parlé de la délicieuse lettre de Liszt au sujet de *Nélida* ? Tenez, voilà ce qu'il faudrait publier pour faire taire les philistins. Croyez-vous que Franz se soit senti visé une seule seconde ? Point du tout. Lui seul a su lire mon roman pour ce qu'il était. Une satire du monde, mon bon *Clear*. Une peinture de la condition des femmes et des artistes. Et non ce vulgaire règlement de comptes qu'on m'accuse d'avoir voulu jeter à la tête du public.

– Vous savez bien qu'il me faut vous croire sur parole, répondais-je alors avec une ironie discrète. Je n'ai pas encore eu le loisir de lire *Nélida*.

– Voyez-le venir, avec ses procédés cauteleux ! protestait-elle en prenant Hortense Allart à témoin. Vous vantez-vous donc de ne pas l'avoir lu ? Mais c'est une infamie !

– Vous savez que j'ai été très occupé du portrait de Mme Karr.

– Eh bien, c'est assez de temps donné à *L'Amitié* (c'était le surnom de Mme Karr). Je sais qu'elle est folle de vous, qu'elle ose même vous trouver plus beau que Liszt. Mais Clémentine est mon amie, elle sait ce qu'elle me doit, et il faut qu'elle comprenne ce qu'elle risque en soustrayant un fidèle à ma chapelle. Ainsi, que les choses soient claires entre nous. Je ne veux plus vous revoir que vous n'ayez lu *Nélida*. »

*

La vérité était que j'étais prêt à mentir plutôt que m'infliger la lecture d'un ouvrage dont je savais que je ne pourrais l'approuver. Cependant, la comtesse m'ayant rapporté que Liszt m'avait identifié sous les traits du protagoniste principal, le peintre Guermann Régnier, je me décidai à me procurer un exemplaire du roman. Ce que je lus me consterna.

Sur le plan de l'art, il y avait peu à retirer. La prose était certes achalandée en aphorismes hautains et parfois profonds. Quelques passages

incisifs sur l'institution du mariage et ses inconvénients pouvaient intéresser les réformateurs sociaux. Mais l'intrigue, plate et convenue dès qu'elle sortait de la remémoration, peinait à retenir l'attention. Surtout, la peinture des caractères souffrait d'un excès de bassesse et de complaisance.

Avec un narcissisme qu'on ne pouvait guère lui pardonner qu'en l'attribuant à un besoin de se rassurer sur son propre compte, Mme d'Agoult s'était peinte sous des traits ridiculement flatteurs. Nélida, anagramme de Daniel, était la beauté la plus éthérée et la plus élégante qui se pût concevoir ; l'âme la plus tendre et la plus généreuse du monde ; l'esprit le plus vaste et le mieux fait pour s'élever au firmament de la philosophie allemande. Cette nouvelle Béatrice, sortie d'une imagination amoureuse d'elle-même plutôt que de la réalité, était persécutée par le destin. D'abord sous les traits d'un mari volage et grossier qui n'avait pas le premier rapport avec le comte d'Agoult. Ensuite sous ceux de Régnier, peintre ombrageux et velléitaire, pauvre homme doublé d'un artiste raté, pour lequel Nélida commettait l'erreur sublime de sacrifier son rang et sa fortune. Enfin, sous l'apparence d'une hystérique marquise sicilienne, qui lui volait successivement les deux hommes de sa vie. Le portrait de cette goule paraissait directement inspiré par toutes les maîtresses qui avaient hanté le lit de Liszt et, plus certainement encore, la cervelle follement jalouse de la comtesse.

La lecture de ce roman aussi mièvre que méchant m'éprouva. Je me mettais à la place du musicien orgueilleux qui avait dû en recevoir les flèches en plein cœur. Ma compassion allait aussi à la femme assez insensée pour avoir voulu faire gober que l'intelligence de son amant se limitait à la perception de ses propres insuffisances. Le caractère édifiant de la mort du peintre, qui se repentait *in extremis* de sa criminelle insensibilité, laissait entrevoir quelles compensations eussent mis un baume sur les plaies de la comtesse. Mais contrairement à sa vertueuse héroïne, Marie n'avait pas su

pardonnez. Elle était tombée, à la lire, dans les « tristes excès des cœurs faibles qui ne peuvent se sauver de l'amour que par la haine ».

Toutefois, ma rancœur surpassait ma pitié. En prétendant me reconnaître dans le personnage ridicule de Guermann Régnier, Liszt n'avait pas seulement outragé notre amitié pour sauver son honneur. Il avait peut-être découvert une clef secondaire du roman. Marie n'avait pas choisi de mettre en scène un peintre plutôt qu'un musicien dans le seul souci de déguiser la réalité. Dans l'espoir de noircir le modèle, elle avait mis en cause ses prétentions et ses facultés artistiques. Et pour donner plus de vraisemblance à ce portrait d'artiste raté qui ressemblait si peu au génial pianiste qu'elle avait pris pour cible, elle n'avait pas hésité à s'inspirer du peintre qu'elle connaissait le mieux : moi-même.

La confirmation de ce soupçon me fut donnée par une visite de la comtesse. Inquiète d'un silence qui se prolongeait, elle m'aborda avec sa brusquerie habituelle.

« Votre lecture vous aurait-elle donné quelque grief contre moi ? Je suppose que vous n'êtes pas assez fat pour croire les bruits qui veulent que je me sois inspirée de vous.

– Point du tout, répondis-je avec une certaine sécheresse. Il est vrai qu'il ne m'a guère été plaisant de trouver sous votre plume ces préjugés sur l'art prétendument facile et lucratif des portraits, ni cette évocation de la paralysie de Régnier devant les murs qu'il doit couvrir de fresques. Mais je n'ai pas la présomption de croire que je constitue un modèle assez riche pour faire un personnage de roman. »

Désarçonnée par cette attaque, la comtesse peina à se ressaisir. Puis, d'un ton radouci, elle entama une comédie d'un genre nouveau.

« Je vous dois un aveu, Henri. Oui, je me suis un peu inspirée de vous. Mais croyez-moi, ce n'est pas pour le personnage de Guermann. »

Comme je ne répondais rien, elle reprit, d'un ton badin et exagérément maternel.

« Ne vous êtes-vous pas reconnu dans ce doux Euwald de Cologne ? »

Je sursautai. Ce personnage, aussi grotesque que le nom qu'il portait, apparaissait dans les dernières pages du roman. C'était un blondin barbu et terre à terre, qui fumait la pipe et se reposait à la taverne des fatigues de son art. Son inconsistance, pour ne pas dire sa nullité, n'avait rien qui dût me réconforter. Au moins Guermann avait-il pour lui l'aspiration à l'idéal.

Je me tirai de ce mauvais pas en changeant de sujet, et la comtesse comprit qu'il était inutile d'insister. De ce jour, il ne fut plus question de *Nélida* entre nous. Et Daniel Stern, en dehors de quelques tentatives avortées, renonça pour toujours à écrire des romans.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXX

Jusqu'alors, je n'avais guère réfléchi au problème de ma nationalité. Mes amis étaient français, allemands, italiens, anglais, polonais ou hongrois. Je lisais plusieurs langues. Comme la plupart des artistes de ce temps, je me définissais comme *humanitaire* et citoyen du monde.

Cependant, l'accroissement de mes ressources compliquait ma situation administrative. Je m'étais créé un revenu annuel de quinze mille francs, mais j'étais souvent confronté à des tracasseries pour toucher les sommes qui m'étaient dues. Ingres proposa de me mettre en rapport avec Bertin Deveaux, pair de France. Celui-ci me recommanda auprès du ministère pour l'obtention de mon droit de résidence, puis de ma naturalisation.

D'autres causes plus profondes m'incitèrent à franchir le pas. J'avais été froissé par un commentaire de Gautier à propos de mon *Jérémie enchaîné*. Le célèbre critique avait présenté le « caractère israélite et germanique » comme le cachet de mon œuvre. Il est vrai que j'avais volontairement bruni les corps, et que le vêtement du prophète pouvait rappeler un châle de prière. Mais n'était-ce pas réduire extraordinairement la portée de mon œuvre que de n'y voir qu'une *vérité ethnologique* ? Et Gautier eût-il eu l'idée d'évoquer cette spécificité s'il ne m'avait su, par un truchement que j'ignore, allemand et fils de juifs convertis ?

Le désir d'empêcher ce recours à la psychologie des nations me poussa à exposer un *Hamlet* – sorte d'autoportrait déguisé. Personne n'osa voir quelque chose d'allemand ni de juif dans mon emprunt au plus grand poète

qu'ait jamais produit l'Angleterre. Shakespeare appartenait à l'univers, et, pour ne parler que des artistes français, Delacroix et Chassériau tentaient au même moment de se l'approprier.

Mon *Hamlet* me valut une lettre enthousiaste de Vigny qui me conforta dans la voie que j'avais résolu d'emprunter.

Cependant, la raison la plus profonde, et peut-être la moins avouable, de ma demande de naturalisation provint de l'impression amère que me laissa un séjour chez mes parents.

*

Cela faisait plusieurs années que je n'avais pas remis les pieds en Allemagne. Je m'y rendais le cœur joyeux et rempli de l'espoir d'y ressourcer mon inspiration. J'avais même résolu de faire une partie de la route à pied, pour me pénétrer des souvenirs de mon voyage en sens inverse, quinze ans plus tôt.

Las ! Tout me parut rapetissé. La maison familiale, poussiéreuse, plus encombrée que jamais, manquant entièrement de goût et de charme. Les forêts alentour, d'un vert dense et uniforme, étouffantes et dépourvues de perspective. Mes parents eux-mêmes, tassés, vieillis, confits dans leurs habitudes et leurs préjugés. J'eus le cœur serré de constater que l'atelier de mon père était presque à l'abandon. Son talent avait baissé avec sa vue. Les miniatures se vendaient moins et se voyaient préférer les daguerréotypes. Il n'y avait pas jusqu'à la cuisine de ma mère qui ne me parût soudain bien grossière et répétitive.

Je m'étais déterminé à garder mes impressions pour moi. Le seul but de mon séjour, désormais, était de me reposer. Mais on ne me laissa pas en paix. Un voisin inquiéta mes parents à force de leur répéter que j'étais pâle comme un spectre. Mon frère Frederick me traita de Parisien parce que je refusais de l'accompagner à une fête au jambon avec bal, tir à la carabine et tombola. Ma mère me fit un récit insinuant de la visite de Liszt et me

demanda ce que je pensais d'une femme qui avait abandonné mari et enfants *pour suivre un saltimbanque*. Enfin, c'étaient des chicanes à propos de tout, des anecdotes pleines de sous-entendus, des questions ourlées de miel et d'épines.

Un jour, on me demanda mon avis sur une sorte de hobereau fortuné qui empestait la bière et que l'on destinait à ma sœur. J'eus le malheur de marquer ma désapprobation.

« Rien ne trouve plus grâce à tes yeux, repartit ma mère d'un air tragique.

– Alors pourquoi me sollicites-tu ? répliquai-je excédé.

– Il n'est plus lui-même ! cria-t-elle aux poutres. Cette comtesse l'a envoûté ! »

Mon père, qui détestait les conflits, regardait ses mains.

Il ne fut plus question de rien jusqu'au jour de mon départ. En me prenant dans ses bras, ma mère me demanda pourquoi je n'étais pas encore marié. Je tâchai de me dégager de son embrassade, mais je croisai alors le regard embué de mon père et m'arrêtai net.

Je m'en retournai mécontent de tout, de tout le monde, et d'abord de moi. Dès l'été suivant, je revins à Hambourg pour effacer le souvenir de ce séjour pénible. Tout y fut plus doux. On ne me posa pas de questions. Je fis le portrait de ma mère et lui promis qu'il serait exposé au Salon. Mais désormais je ne me sentais plus entièrement chez moi en Allemagne. À chaque retour à Paris, je retrouvais, pour quelques jours du moins, ma forme et ma consistance. Et avec elles, la certitude qu'en dépit de toute la nostalgie que pouvait encore m'inspirer ma région natale, ma vraie vie était ici.

*

Au moment même où tout commençait à me sourire – je venais, à peine naturalisé, d'être reçu chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur –,

j'eus le chagrin d'apprendre que Mme d'Agoult avait perdu sa mère. Aux approches de la mort, cette femme avait retrouvé un peu de la débonnaireté de sa jeunesse. Elle avait enfin montré pour sa fille l'indulgence qu'elle attendait peut-être du Très-Haut pour les folies commises dans sa propre jeunesse.

Pour la comtesse, la perte devait être irréparable. À mesure que s'était éloigné le mirage d'une existence en dehors des liens sociaux, elle avait cherché à recoller les morceaux du passé. Certes, elle avait refusé de reprendre sa vie commune avec le comte d'Agoult, qui le lui proposait d'assez bonne grâce. Mais le pardon que lui avaient accordé sa mère et son frère, en amortissant le choc de sa rupture avec Liszt, lui avait été d'un précieux secours. Semblablement, ses retrouvailles avec sa fille Claire, à qui elle ne cessait plus de rendre visite au couvent où elle terminait son éducation, avaient en partie comblé le vide laissé par Blandine et Cosima. Cependant, son équilibre restait fragile, menacé par ces crises qui attaquaient son corps et sa raison à des intervalles toujours plus resserrés.

À la vérité, je ne mesurais plus aussi bien qu'autrefois ce qu'endurait Mme d'Agoult. Nos liens avaient commencé à se distendre, sans que je m'en rendisse compte moi-même. Peut-être la différence croissante de nos fortunes avait-elle contribué à désaccorder nos cœurs. Peut-être me tenait-elle grief d'avoir assisté à l'humiliant naufrage de ses espérances, ou de ne pas avoir suffisamment pris parti pour elle et contre Liszt. Peut-être enfin ces vexations constantes auxquelles son humeur corrosive m'exposait avaient-elles fini par triompher de ma patience. Quoi qu'il en fût, j'avais prétexté de multiples obligations pour espacer mes visites.

Quand je me rendis enfin rue Plumet – c'était au mois de janvier 1848 –, je la trouvai plus inaccessible que jamais à quelque forme d'échange que ce fût. Ulcérée par de nouvelles craintes, elle cherchait des boucs émissaires et remâchait sa haine avec une amère volupté.

« Savez-vous que Liszt a retrouvé l'amour ? m'entreprit-elle sans préambule, comme si nous avions interrompu notre conversation la veille. Non sans doute, car s'il me fallait compter sur vous, je ne saurais jamais rien. Vous avez laissé se rompre le fil qui vous reliait au père de mes enfants, oubliant que vous pouviez par ce biais me rendre de grands services.

– Franz ne m'écrit plus, me défendis-je. Il paraissait faire cas de mon amitié. Mais il semble que je me sois trompé.

– Heureusement, j'ai d'autres informateurs. Apprenez donc que le grand homme a trouvé à Kiev un sosie de la Belgiojoso, et qu'il en a fait sa nouvelle muse. On me l'a peinte plus noire, maigre et cireuse que notre malheureuse épileptique. Une vraie guenon.

– Cela ne durera pas.

– Détrompez-vous. Franz veut être libre de coucher avec qui il veut, mais il est incapable de vivre sans une femme. Ce qu'il lui faut, c'est une oreille compatissante, une épaule pour reposer sa tête fiévreuse, une main qui le guide, remplisse son écuelle et s'occupe de son linge. Avant moi, c'était sa mère qui accomplissait cette mission. Peut-être d'ailleurs aurait-il repris cette bonne Mme Liszt s'il ne l'avait abandonnée à Paris en lui laissant la charge de ses propres enfants. Mais il est loin. Et Carolyn de Sayn-Wittgenstein n'a pas dû tarder à comprendre le parti qu'elle pouvait tirer de cette situation.

– Que savez-vous d'elle ?

– Assez pour me faire craindre le pire. D'abord, elle est de haut lignage, ce qui est pour Franz une condition essentielle à l'amour, surtout depuis qu'il s'est mis en tête de faire reconnaître son baronnage par la Diète. Et puis elle est mystique. Je ne sais rien de plus dangereux que ces femmes qui enrobent leur dépravation du crêpe respectable de la religion. J'ai ouï dire que, pour tout potage, cette cervelle allumée se nourrissait de sommes théologiques absconses et de poèmes de Jean de la Croix. Je connais Franz.

Il humera avec délices le parfum d'encens de son alcôve. Il croira se rapprocher de Dieu en péchant.

– Est-ce là un si grand mal ? demandai-je avec une certaine brutalité. Puisqu'il lui faut une compagnie féminine, ne le préférez-vous sous la coupe d'une princesse soucieuse de sa vertu que sous celle d'une actrice ou d'une aventurière ?

– Certainement pas ! éructa la comtesse. Cette diablesse est séparée de son mari. Elle vit avec sa fille, qu'elle doit vouloir protéger. Comprenez-vous ce que cela veut dire ? »

Je secouai la tête, effrayé par ce qui m'apparaissait comme un accès de démente.

« Elle va réclamer le divorce, me dit-elle en me fixant avec ses pupilles dilatées. Et quand elle l'aura obtenu, Franz l'épousera. »

L'avenir devait au demeurant prouver que la jalousie n'est qu'une forme plus aiguë de la lucidité. La princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein était sur le point de jouer un rôle de premier plan dans l'existence de Franz. Et c'est la comtesse qui devait d'abord ressentir les méfaits de sa funeste influence. Un jour, en représailles d'une visite impromptue que Blandine et Cosima avaient faite à leur mère et qu'elles avaient été assez naïves pour conter à Franz, ce dernier fit dépêcher à Paris l'ancienne gouvernante de sa nouvelle compagne. Elle retira la garde des enfants à Mme Liszt mère et se chargea elle-même de leur éducation, jusqu'à ce qu'elles fussent en âge d'être envoyées en Allemagne.

Toutefois, les prédictions de Mme d'Agoult devaient être démenties sur un point : le mariage de Liszt et de la princesse. Après quinze ans d'imbroglios juridiques et de démarches auprès du tsar et du Saint-Siège, le procès en annulation déboucha sur un échec. La comtesse, qui n'avait cessé de vivre dans la hantise de cette union, dut en recevoir une âpre consolation. Mais ce ne sont là que supputations car à cette époque j'avais cessé tout rapport avec elle.

CHAPITRE XXXI

Par une étrange ironie du sort, j'étais à Hambourg quand éclata l'insurrection qui chassa Louis-Philippe du trône. Ma mère m'ayant rendu visite en janvier, j'avais insisté pour la reconduire en Allemagne. Mon éloignement ne me permit sans doute pas de prendre la mesure exacte des événements. Il aggrava même mon incompréhension du furieux enthousiasme que suscitent si fréquemment en France les journées d'émeute.

Les raisons de la campagne des Banquets m'avaient à peu près échappé. N'ayant reçu moi-même que des bienfaits de Louis-Philippe, je m'indignais qu'on puisse le traiter de tyran pour la seule raison qu'il ne voulait pas *élargir le cens*. Le nom du journaliste Marrast, qui avait appelé le peuple à manifester en dépit de l'interdiction du gouvernement, ne m'avait frappé qu'en raison de son inquiétante homophonie avec celui du sinistre révolutionnaire.

Toutefois, le spectacle que m'offrit Paris à mon retour balaya momentanément les craintes que je pouvais nourrir. Il parvint même à me toucher par sa ressemblance avec les utopies les plus douces que mes lectures de jeunesse m'avaient fait entrevoir. C'était l'heure de ce qu'on a nommé plus tard, avec une dédaigneuse nostalgie, l'*illusion lyrique*. Les ouvriers fraternisaient avec les patrons, les légitimistes avec les républicains, les catholiques avec les révolutionnaires. À la place des

guillotines se dressaient des arbres de la liberté, que bénissaient de leur plein gré des prêtres coiffés de bonnets phrygiens.

Certes, la multiplication des clubs à la gloire de Robespierre et Marat, le retour de feuilles honnies comme *Le Père Duchesne* ou le maintien des barricades quinze jours après la proclamation de la République réveillaient quelques spectres rouge sang. Mais les plus frileux se rassuraient en songeant que la peine de mort était abolie, et que la garde du gouvernement provisoire était confiée à Lamartine.

Le grand orateur – auquel j’avais eu la chance d’être présenté – avait contribué mieux que personne à réconcilier la nation avec l’idée de république. Sa récente *Histoire des Girondins* avait su dire la geste révolutionnaire avec des accents si purs, si hostiles à toute effusion de violence, que chacun pouvait raisonnablement croire en la consécration pacifique des beaux principes de 89. Quant à l’éloquence avec laquelle il avait défendu le drapeau tricolore contre le drapeau rouge, elle avait fait de ce nouveau La Fayette le meilleur garant de l’unité patriotique, réalisée non sous la menace du couperet, mais par le libre assentiment des consciences éclairées.

Un événement survenu peu de temps après mon retour à Paris me fit cependant pressentir l’issue tragique que nous dissimulait cette apparence de concorde.

J’avais pris fort au sérieux le décret du 8 mars qui ouvrait la Garde nationale à tous les citoyens. Je ne pouvais imaginer plus belle manière d’honorer ma récente naturalisation que de répondre présent à cet appel. Le rôle de la Garde consistait essentiellement dans la conservation de la paix civile. C’était ce qui avait justifié sa résurrection sous Louis-Philippe. C’était encore sur elle qu’on comptait pour prévenir tout risque insurrectionnel.

Je me hâtai donc de me faire confectionner un uniforme seyant, avec épaulettes et passementeries de premier choix, afin de rejoindre au plus tôt

le bataillon auquel j'avais été affecté. J'étais tout juste en train de l'essayer quand François Ponsard frappa à ma porte. Ma tenue le réjouit si fort qu'il désira immédiatement la promener par les rues.

« J'ai promis à Lamartine de venir le saluer, me dit-il. Accompagnez-moi, nous prendrons en passant le pouls des faubourgs. »

Il ne croyait pas si bien dire. L'atmosphère n'était pas à la sérénité. Des forcenés ayant déambulé avec des pancartes « Mort aux riches » venaient d'être arrêtés. Une manifestation se préparait pour demander le report indéfini des élections de l'Assemblée constituante, dans le but vraisemblable d'instaurer une dictature imitée de celle du Comité de salut public.

Un silence pesant régnait dans les rues, parfois coupé par le sifflement d'une balle ou l'effondrement d'un pan de mur. Sur le chemin, nous nous trouvâmes pris sous le feu d'une fusillade. Terrorisés par cette grêle inattendue, nous gagnâmes en courant la maison la plus proche. Un adolescent désarmé nous avait suivis. La mauvaise grâce du portier fit que nous n'eûmes que le temps de nous jeter dans sa loge, passant outre à ses protestations. Le jeune garçon, atteint entre les omoplates, avait trébuché sur le seuil.

Nous le tirâmes dans l'entrée et le portâmes sur une table. Il expira après deux heures, en dépit de tous nos efforts pour stopper l'hémorragie. Je frissonnai en songeant que s'il ne s'était trouvé immédiatement dans mon dos, j'eusse sans doute été tué.

« Il a de la poudre sur les mains, constata le portier. Il n'a que ce qu'il mérite. »

*

Cette scène me hanta longtemps. J'avais toujours la volonté de participer au maintien de l'ordre. Mais je sentais qu'il me serait désormais

impossible de troquer jamais mes pinceaux contre le fusil. Ma viscérale horreur du sang devait m'interdire tout usage des armes.

Je plaicai ma cause auprès d'un ancien officier d'ordonnance de Louis-Philippe avec lequel j'étais en relation. Celui-ci s'arrangea pour m'exempter des patrouilles nocturnes. Il me fit jouer un rôle d'intermédiaire entre mon bataillon et le commandant en chef de la Garde nationale. Je portais des messages, me rendais parfois aux Tuileries pour recevoir des ordres.

Là se limita ma contribution à l'effort de la Garde pour empêcher les troubles de la guerre civile. Et ce fut heureux, car j'eusse préféré mourir que de prendre quelque part que ce fût aux carnages qui mirent fin aux espérances de février.

Les élections d'avril avaient donné la victoire aux républicains modérés. La riposte ouvrière du 15 mai, marquée par l'invasion du palais Bourbon à l'initiative des clubs, se termina par miracle sans effusion de sang. Modérés et républicains du lendemain eurent la naïveté de croire que l'arrestation de Barbès, Blanqui et Raspail restituerait le calme d'avant l'orage. Mais elle ne faisait à la vérité qu'y préluder.

L'Assemblée prit le prétexte de cette émeute pour obliger les ouvriers célibataires à s'engager dans l'armée. C'était proclamer le plus hypocritement du monde la fermeture des ateliers nationaux. On sait que la création de ces derniers avait été décidée pour donner quelque consistance au droit au travail. Mais une fois achevées les entreprises de terrassement qui pouvaient justifier un surcroît de main-d'œuvre, ces ateliers sortis d'imaginations follement généreuses avaient surtout eu pour effet de grossir les rangs des chômeurs. Nombre d'entre eux ayant participé à la journée du 15 mai, il devenait urgent de les disperser.

Les épouvantables conséquences de ce décret sont connues. Une bataille meurtrière de quatre jours ; des milliers de morts, des dizaines de milliers d'arrestations et de déportations ; l'assassinat probable de l'archevêque de

Paris Mgr Affre, qui avait voulu prêcher la conciliation depuis une barricade. Enfin le discrédit complet jeté sur Lamartine et la Constituante. Même Cavaignac, qui s'était vu remettre les pleins pouvoirs par l'Assemblée et avait su, à la manière brutale des militaires, juguler la crise, ne fut pas épargné par la méfiance que suscitaient désormais les républicains modérés. Louis Napoléon Bonaparte, fort de son nom révérend par les tenants de l'ordre, le balaya aux élections présidentielles de décembre : moins d'un an après sa proclamation, la République tremblait déjà sur ses assises. Il ne fallut que trois années supplémentaires à Bonaparte pour lui porter le coup de grâce.

*

La révolution de février avait constitué pour la comtesse une opportunité extraordinaire. La liquidation de sa vie de femme et de mère comme la consolidation relative de son avenir pécuniaire lui avaient permis de s'intéresser au monde extérieur, au moment même où celui-ci sortait de la torpeur de la monarchie de Juillet.

Avec un instinct sûr, la comtesse avait trouvé dans les événements révolutionnaires une justification *a posteriori* de son existence. L'émancipation promise du genre humain faisait écho à son propre rêve d'amour, dont elle rapportait en partie l'échec aux vieilles servitudes d'une société archaïque. Toutefois, elle se méfiait des grasses envolées du lyrisme humanitaire. *La Cause du peuple*, journal fondé par George Sand sous l'impulsion des événements, ne lui inspirait que des sarcasmes.

Convertie au républicanisme par la raison plus que par le cœur, Mme d'Agoult assista à toutes les séances du gouvernement provisoire puis de l'Assemblée constituante. Le moyen de s'assurer une position éminente dans un monde nouveau s'offrit alors à son esprit avec la simplicité d'une évidence. Elle choisit de mettre ses capacités d'analyse, sa fréquentation des députés les plus éminents et l'élégance acérée de sa plume au service

d'une volumineuse *Histoire de la révolution de 1848*, qui immortalisa le nom de Daniel Stern et lui permit plus tard de poser son salon comme l'un des plus éminents bastions de l'opposition républicaine.

Le froid qui avait gagné nos rapports s'aggravait à présent de nos divergences politiques. Ce fut pourtant une affaire privée qui eut raison de notre amitié.

Au début du mois de décembre, au moment même où Louis Napoléon Bonaparte remportait les élections présidentielles, la comtesse me pria de lui rendre visite.

J'eus la surprise, en pénétrant dans son salon, de ne pas la trouver seule.

« Eh bien, Henri, pourquoi cette mine ? Vous ne reconnaissez pas Claire ? »

Je n'avais pas vu la fille du comte d'Agoult depuis fort longtemps. La surprise dut se peindre sur mon visage car je m'aperçus que la pauvre enfant rosissait. J'étais à la vérité stupéfait de sa métamorphose. Claire venait d'atteindre dix-huit ans. Elle avait encore les épaules grêles et la poitrine menue. Mais dans la gravité de son regard et l'éclat de ses joues transparaissait déjà la femme. Comme la comtesse me regardait avec amusement sans me dire de m'asseoir, le trouble commença à me gagner. Je me tenais tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, me demandant quel personnage je faisais.

« Ma fille est en âge de se marier, reprit la comtesse sans modifier sa physionomie.

– Fort bien, répondis-je pour garder une contenance. Le mari est-il trouvé ?

– Ma foi, nous sommes en chemin. Je crois qu'il ne tardera pas à se déclarer. »

Cette fois, je me sentis rougir jusqu'aux cheveux. Une impression aussi fugitive que présomptueuse m'avait suggéré que c'était peut-être à moi que la comtesse songeait.

« Aurais-je l'honneur de connaître l'heureux élu ? demandai-je d'une voix étranglée.

– Je ne crois pas, dit la comtesse. Mais vous ferez, je l'espère, sa connaissance tout prochainement. C'est le jeune marquis de Charnacé. »

Sous l'effet de la confusion, la sueur emperla mon front.

« Je serai enchanté de le rencontrer, bredouillai-je. Qu'attendez-vous de moi ?

– Qu'est-on d'après vous en droit d'espérer d'un homme qui fait profession de vivre de ses pinceaux ? demanda-t-elle avec un sourire qui me fit l'effet d'une seconde gifle. Je vous avoue que j'aurais aimé confier à Ingres les portraits de ma fille et de mon gendre. Mais notre grand homme est au chevet de sa pauvre épouse, qu'on dit fort malade. Aussi ai-je pensé que vous seriez sensible à l'honneur de le remplacer. »

Le regard de supplication que me lançait Claire arrêta mon mouvement d'humeur. À mesure que mon calme revenait, je mesurais la bévue que mon imagination délirante m'avait un instant suggérée. Mais la stupéfaction ne me quittait pas pour autant. Je découvrais avec effroi que l'exultation de la comtesse venait du parti inespéré qu'elle avait trouvé pour sa fille légitime et désormais unique héritière. Le jeune Guy de Charnacé, descendant d'une famille d'Anjou aussi illustre qu'ancienne, répondait à toutes les conceptions que l'on pouvait se faire du mari idéal, du moins dans le cercle étroit du faubourg Saint-Germain et à condition d'en revenir au règne de Louis XVIII. Comment pouvait-il convenir à une femme que son propre mariage avait failli faire mourir de dépérissement ?

Incapable de prêter à la comtesse un projet aussi cruel envers sa propre fille, je ne pus attribuer ces perspectives qu'à un amour fort vif entre les deux jeunes gens.

Mais quelques jours plus tard, comme ma craie tâchait de fixer le ravissant ovale du visage de la jeune femme, j'aperçus des larmes sur le

rebord inférieur de ses paupières. Devant la manifestation d'une si touchante douleur, j'osai la prier de m'en conter l'origine.

« Vous ne la devinez pas ? répondit-elle en laissant couler ses pleurs. Maman me jette dans les bras d'un homme qui ne m'inspire que crainte et ennui.

– C'est que vous ne le connaissez pas encore, repartis-je avec douceur. Vous verrez que quelques semaines d'intimité suffiront à déjouer vos prévenances.

– Mais non ! s'écria-t-elle. Je sens bien que je ne l'aimerai pas. Sa physionomie est aussi commune que son esprit. Et puis il ne s'intéresse qu'aux chevaux.

– Avez-vous parlé de votre répugnance à votre mère ?

– Je la lui peins jour après jour. Mais elle prétend que je ne sais pas ce que je dis. Qu'une fille de mon rang ne peut espérer trouver son salut en dehors des liens du mariage. »

Révolté, je promis de parler à la comtesse. Je fus quelque temps à chercher l'occasion d'un entretien. Les pourparlers pour le portrait du jeune marquis de Charnacé m'en offrirent une. Mais aux premiers mots, la comtesse se raidit.

« Vous ne savez pas ce que j'ai enduré pour avoir voulu transgresser les lois sociales. Je ne laisserai sous aucun prétexte ma fille répéter mes erreurs.

– Mariez-la du moins à un homme dont elle sera éprise. Elle n'a que dix-huit ans !

– Eh bien, l'expérience de la mère suppléera à la jeunesse de la fille. Qui sait mieux que moi que l'amour n'est pas le gage d'une vie heureuse ? Croyez-moi, la félicité conjugale doit s'édifier sur des fondements plus solides. »

J'osai lui demander si la divergence des caractères et une répugnance instinctive lui en paraissaient de meilleurs. Je la vis blêmir un instant. Puis

elle reprit, d'un ton plus libre :

« Mon cher Henri ! Vous rappellerai-je que votre éternel célibat ne vous fait pas le meilleur juge d'une telle cause ? Dessinez, peignez, faites carrière comme bon vous semble. Mais pour l'amour du ciel, défendez-vous de vous entremettre d'affaires où vous n'entendez goutte ! »

En fait de goutte, celle-ci venait de faire déborder le vase. De ce jour, mes visites à la comtesse s'espacèrent, au point de cesser entièrement l'année suivante.

OceanofPDF.com

CHAPITRE XXXII

La nouvelle de la mort de Madeleine Ingres, au beau milieu de l'été 1849, me causa un douloureux étonnement. J'avais toujours éprouvé des sentiments mêlés pour cette femme bornée dont la franchise ne pouvait s'exprimer qu'en rudolements. Mais son souvenir restait attaché à l'époque la plus heureuse de ma vie. Elle avait en outre été mariée si longtemps à Ingres que je redoutais pour lui les effets d'une telle perte.

Me trouvant en Allemagne au moment des obsèques, je dus repousser à l'automne ma visite de condoléances. Je trouvai mon maître pratiquement défiguré par le chagrin. Le bas du visage effondré sous l'afflux d'une mauvaise graisse, le teint plombé et l'œil dépourvu de tout éclat, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Ses colères avaient en outre laissé place à une irritation sourde et continue contre le régime.

« C'est cette révolution qui l'a tuée, comme elle me tue moi-même. Cavaignac a beau nous avoir débarrassés des monstres de juin, les conséquences du 24 février n'en finissent pas de se faire sentir. Les commandes sont gelées, on lésine sur tout, la Commission des beaux-arts achève de détruire ce qui faisait la grandeur de ce pays. Croyez-moi, Lehmann. Nous crèverons comme des rats si un coup de force ne vient pas purger l'Assemblée des deux cents scélérats rouges qui la hantent. »

La violence avec laquelle Ingres exprimait des pensées que je n'étais peut-être pas loin de partager me les rendait odieuses. L'envie me prenait de me faire l'avocat du diable. Une fois encore, l'étonnement dans lequel me

jetaient la férocité des convictions me condamnait à voir mes opinions flotter. Curieux toutefois de voir comment il réconcilierait ses haines politiques et ses affections privées, je ne pus m'empêcher de lui demander son avis sur le républicanisme de Mme d'Agoult. Ingres eut une sorte de ricanement indulgent.

« La comtesse est trop intelligente pour ne pas sentir que si les séides de Robespierre triomphaient, elle serait parmi les premières à monter dans la charrette. Comment aurait-elle l'outrecuidance d'afficher de telles préférences devant moi, alors qu'elle marie sa fille avec le rejeton d'une des plus vieilles familles de la noblesse française ? »

Je renchéris avec une telle acrimonie que l'apathie d'Ingres en fut momentanément troublée. Je sentis qu'il me fallait justifier cet accès de mauvaise humeur en lui racontant mes dernières entrevues avec la comtesse. Mais plus j'avancais dans mon réquisitoire, moins sa légitimité m'apparaissait. Je m'interrompis au milieu d'une phrase.

« Je vous plains, me dit soudain Ingres, avec un ton de sincère commisération.

– Me plaindre ? Et pourquoi ? Parce qu'elle a traité en laquais un ami de dix ans ?

– Parce que vous aimez cette femme, Henri. Parce que vous l'avez toujours aimée. Et parce que vous ne voyez pas que c'est par amour de vous, quelque sens que vous donniez à ce terme, qu'elle cherche à vous donner votre congé. »

Ce fut comme une révélation. Mais la pénétration avec laquelle Ingres lisait dans mon cœur ne m'apparut sur le moment que comme une intrusion insupportable.

« Vous êtes furieux contre vous-même, reprit-il, car vous commencez à sentir que vous ne l'aimez plus comme autrefois. Et quoi de plus normal ? Elle est encore majestueuse mais n'a plus l'éclat de la jeunesse. Elle a usé votre patience, qui croyait pourtant ne rien en attendre. Vous la retrouvez à

côté de sa fille. Claire n'est point belle, mais c'est le bouton de rose, et voilà que tout s'apprête pour ses noces. Comment croyez-vous qu'une femme blessée à mort par la vie puisse souffrir une telle comparaison ? »

Je me levai, la rage au cœur. Mais les objections tumultueuses qui se bousculaient dans mon esprit mouraient sur mes lèvres. Ingres me prit la main.

« Mariez-vous, mon fils, me dit-il avec une douceur qui fit monter mes larmes. Trouvez-vous une épouse à la mesure de votre jeunesse. Il est grand temps. »

*

Quelques mois plus tard, mon oncle Auguste me mit par hasard en relation avec une riche veuve qui désirait avoir son portrait pour l'offrir à sa mère.

Ce genre de demande n'avait rien de nouveau pour moi. Aussi me présentais-je à l'adresse indiquée sans autre espérance que celle de satisfaire une cliente aisée. Quelle ne fut pas ma confusion en découvrant que Mme Oppenheimer avait à peu près mon âge, et que sa beauté n'avait rien à envier à sa jeunesse ! Au reste, ses manières avec moi furent d'emblée si simples et si franches que ma timidité ne dura pas longtemps. Mon hôtesse m'offrit des rafraîchissements, s'enquit avec beaucoup d'intérêt de ma situation et de mes projets, puis m'expliqua avec netteté ce qu'elle attendait de moi.

Un trouble me prit cependant quand je vis que Mme Oppenheimer arborait une capeline de velours bordée de renard. Ce détail vestimentaire ne pouvait que me rappeler la tenue de la comtesse d'Agoult pour l'ultime portrait dont elle m'avait confié l'exécution.

Là cependant s'arrêtait la ressemblance entre les deux femmes. En dépit d'une élégance irréprochable et d'une beauté dont la brune opulence évoquait le type éternel des plus splendides filles d'Israël,

Mme Oppenheimer ne cherchait nullement à plaire. Sa physionomie exprimait un mélange de vivacité et de résignation, de calme et de curiosité détachée. Tandis que je réalisais mon étude pour son portrait, je prenais conscience du dessin admirable de ses mains, de la blancheur de ses épaules, de la bonté profonde qui émanait de son regard voilé de mélancolie. Il ne me fallut pas une heure pour apprendre que j'aimais. Cette découverte, cependant, me laissa dans un grand calme. Ce qui s'était emparé de moi, ce n'était pas le torturant aiguillon de la passion, mais la certitude joyeuse et sereine d'un bonheur *possible*.

Je ne me dissimulais point les difficultés. À trente-cinq ans, Mme Oppenheimer avait une vie derrière elle. Son premier mariage lui avait donné une fille. Une fortune habilement administrée l'avait laissée dans une complète indépendance matérielle. Auprès d'elle, je n'étais qu'un peintre à demi sorti de l'obscurité, qui avait dissipé sa jeunesse et dont les revenus manquaient de régularité. Cependant, elle était maîtresse de son sort. Son portrait n'avait pas fini de sécher qu'elle me fit comprendre qu'elle ne l'envisageait que lié au mien.

Mon mariage avec Clémence Oppenheimer, née Casadavant, fut célébré le 11 septembre 1851 en l'église de la Madeleine, quelques semaines seulement avant le coup d'État. Je n'en dirai rien, sinon qu'il fut aussi heureux que la providence le permit. S'il n'eût tenu qu'à nous et à l'accord jamais démenti de nos cœurs, il eût été parfait, c'est-à-dire terriblement et délicieusement insipide. Rien n'est moins romanesque que le bonheur. Balzac ne s'est-il pas débarrassé en deux mots des quatre ans d'idylle d'Esther et de Lucien, par crainte d'ennuyer son lecteur ? Je tâcherai, à cet égard du moins, de faire aussi bien que lui.

*

Quelques mois plus tard, inquiet de ne pas avoir de nouvelles d'Ingres, je lui rendis visite. Je m'attendais à le trouver à l'agonie. Il m'apparut

rajeuni de quinze ans. Sa chevelure était peignée, son habit soigné, son œil avait retrouvé son feu.

« Vous me pardonnerez mon silence quand vous saurez ce qui l'a causé, me dit-il avec l'air moitié penaud, moitié fanfaron d'un garnement qui s'apprête à avouer un forfait.

– Vous revoilà au travail ? demandai-je. Ce serait là une excellente raison. »

Sur le chevalet était posé un admirable portrait – c'était celui de Mme Moitessier – dont il était en train d'achever le fond.

« Oui, mon pinceau ne me trahit plus. Mais ceci n'est que la conséquence de cela. »

Et il exhiba fièrement une alliance à son auriculaire.

La surprise m'interloqua. À plus de soixante-dix ans, Ingres venait de se remarier. L'heureuse élue n'en avait que quarante. C'était là le secret de cette invraisemblable cure de jouvence. Mon maître se fit un plaisir de me donner tous les renseignements. Sa nouvelle épouse s'appelait Delphine Ramel. Elle lui avait été présentée par son ami de toujours, Marcotte, dont elle était parente. Elle offrait, reconnaissait-il avec une confondante ingénuité, de stupéfiantes ressemblances avec feu Mme Ingres. C'était à l'en croire le même visage rond, la même silhouette charpentée, les mêmes formes généreuses, avec toutefois une fraîcheur de teint et une vivacité de coloris qui ne s'étaient trouvées conservées chez Madeleine que dans les premières années de son mariage, et qui lui donnaient en conséquence le sentiment d'une merveilleuse abolition du temps.

« Et vous-même, me demanda-t-il, n'êtes-vous pas heureux ? »

J'acquiesçai avec chaleur. Ingres se félicita de m'avoir donné le conseil de me marier.

« Les douceurs de la vie conjugale n'ont pas de prix, quoi qu'on en dise, conclut-il d'un ton catégorique. Il faut avoir l'esprit étrangement façonné

pour chercher dans les mauvais lieux ce qu'on peut trouver chez soi, dans de bons draps et sous un bel édredon. »

Cette réflexion m'inspira un mouvement de curiosité.

« À propos de mariage, avez-vous des nouvelles de la jeune marquise de Charnacé ?

– Quelques-unes, répondit Ingres en se rembrunissant. Mais elles ne sont pas bonnes. Je crois que ces jeunes gens ont quelque difficulté à s'accommoder. »

Ingres m'apprit alors que le couple avait été meurtri par la mort d'un nourrisson. Un deuxième enfant, Daniel, était né l'été précédent. Mais cette naissance n'avait pas fait cesser les disputes. Appelée à jouer les arbitres, la comtesse n'avait fait que mettre de l'huile sur le feu, en critiquant ouvertement l'esprit borné et le manque de goût des beaux-parents de Claire. Le drame avait éclaté après son départ, quand Guy, dans un accès de bravade mal venu, avait dévoilé aux Charnacé la vérité sur le passé de la comtesse. « Imaginez-vous une seconde l'épouvante de ces respectables châtelains en découvrant l'existence des trois enfants de Liszt ! Les jeunes gens se sont vus dans l'obligation de fuir à Croissy, dans le château en ruine des d'Agoult. La comtesse est au désespoir, car son gendre s'est mis en tête de faire aménager un haras. S'il ne parvient à maîtriser sa passion pour les chevaux, il aura tôt fait de dissiper la dot de Claire.

– Ne pouvait-elle empêcher cette installation ? Après tout, l'usage que l'on fait de sa fortune et de son domaine la regarde.

– C'est là le plus incompréhensible. Dès que sa fille lui a demandé d'intervenir auprès de Guy, elle a pris fait et cause pour son gendre, accusant Claire de ne pas savoir le rendre heureux. Je ne sais ce qui résultera de disputes aussi aigres. »

Ces nouvelles me consternaient, mais ne m'étonnaient pas.

« Ne pouvez-vous intervenir ? demanda Ingres. La comtesse vous a toujours écouté, même quand vous lui parliez avec franchise.

– C’est impossible, protestai-je. J’aurais l’air de triompher parce que mes prédictions se sont réalisées. D’ailleurs, Mme d’Agoult n’a pas même daigné me féliciter pour mon mariage. Tous les liens sont brisés entre nous. »

Ingres tâcha de me persuader que la comtesse était enchantée de la tournure qu’avait prise ma vie. Il me remontra que la pudeur et la crainte d’être importune expliquaient son silence, et que je ne devais par conséquent m’en offusquer. D’ailleurs, des préoccupations matérielles s’étaient ajoutées aux problèmes de famille. La comtesse venait d’acheter dans le quartier de l’Étoile une coquette maison. Des travaux avaient été nécessaires à son installation, et elle était encore dans les gravats au moment du coup d’État. Mais elle était désormais rassérénée. Il ne faisait aucun doute qu’un nouveau chapitre de son existence s’ouvrait, et que si je le souhaitais, j’y pourrais figurer de manière passable.

La vérité est que je n’en avais plus le moindre désir. Contre toute attente, la vie s’était chargée, sans que ma volonté intervienne, de me guérir d’un sentiment dont je croyais ne jamais pouvoir me défaire. Il arrivait encore qu’un souvenir m’envahisse inopportunément. Un coucher de soleil inhabituellement pourpre me rappelait l’embrasement du Pincio. Quelques notes de piano échappées d’une fenêtre ouverte faisaient remonter dans mon imagination la silhouette de Liszt, dévidant ses accords devant des auditeurs ébahis à l’Académie de France. Mais ce qu’était devenue la comtesse ne suscitait plus en moi qu’une désolation mêlée d’ennui et d’irritation. Pour moi aussi, le Second Empire naissant venait d’ouvrir une ère nouvelle. Et quelque chose me disait qu’elle n’en ferait pas partie.

CHAPITRE XXXIII

Quelques semaines seulement après le coup d'État, M. Berger, préfet de la Seine, me fit une proposition inespérée. Il s'agissait de décorer la grande galerie des fêtes de l'Hôtel de Ville nouvellement reconstruit. On ne chercha pas à me cacher que l'entreprise était colossale. La voûte ne comptait pas moins de cinquante-six pendentifs et pénétrations qu'il s'agissait de remplir d'autant de sujets. L'ensemble représentait une superficie d'environ cent quarante mètres carrés et devait impérativement être livré dans un délai de dix mois.

Je mis en balance ma santé et mon bonheur domestique avec le succès, l'honneur et les perspectives d'avenir que ne pouvait manquer de m'offrir une telle occasion. J'appris qu'on avait attribué à Ingres le salon de l'Empereur, au sud de la galerie. Delacroix, lui, s'était vu réserver le salon de la Paix, au nord. Flatté qu'un morceau de choix m'eût été réservé entre ces deux génies, je demandai à être reçu par le préfet pour lui exposer mes conditions.

On m'avait averti de la réputation de pingrerie de Berger. La trouvant au premier regard confirmée par sa physionomie hideuse – regard cruel, bajoues couperosées et rictus tordu –, je restai fort raisonnable dans mes revendications personnelles et voulus seulement m'assurer que l'argent avancé pour l'exécution de l'entreprise me serait remboursé.

« Il y a donc des frais extraordinaires ? me demanda Berger en se massant le menton d'un air suspicieux.

– Je serai obligé d’engager des aides et de louer un atelier plus vaste.
– Bien entendu, opina-t-il, les sourcils froncés. Prenez les dispositions nécessaires.

– Il y a aussi le matériel pour la réalisation des esquisses, des peintures et du marouflage. Je me suis permis de faire une estimation.

– Est-ce là tout ? fit-il en m’arrachant le papier que je lui tendais.

– Non, répliquai-je en tremblant de mon audace. Je voudrais obtenir la garantie que les artistes qui m’aideront dans ce travail obtiendront des commandes. »

Le visage de mon interlocuteur se détendit.

« Si ce n’est que cela, vous avez ma parole d’honneur. Choisissez bien vos aides, faites-nous du bon travail, et je vous promets que vous n’aurez pas lieu de vous plaindre. »

Je revins entièrement rassuré de cette entrevue. Mais alors que j’avais déjà avancé d’importantes sommes aux fournisseurs, je reçus la notification officielle de ma commande. Celle-ci ne faisait aucun état de frais que la Ville aurait à supporter. Inquiet, j’en parlai à l’employé qui m’avait transmis la commande. Il me tint des discours propres à endormir ma vigilance, et je me mis au travail avec une véritable frénésie.

En dix jours, mes cinquante-six esquisses furent achevées. J’avais choisi, témérité qu’on ne peut rapporter qu’à l’inconscience d’un reste de jeunesse, de représenter rien moins que l’histoire complète de la civilisation : l’origine du monde, sa domestication, le développement des arts, des sciences, de l’industrie et du commerce. Une commission chargée d’examiner mon travail, composée d’artistes et d’administrateurs, me manifesta son enthousiasme. Mais comme je profitais de l’occasion pour relancer le préfet au sujet des frais, celui-ci me rembarra le plus grossièrement du monde.

« Il n’en a jamais été question, éructa-t-il avec un mépris postillonnant. Tout ce qu’on vous demande, c’est de ne pas décevoir l’empereur. »

Durant quelques jours, accablé par tant de mauvaise foi, je songeai sérieusement à tout abandonner. Clémence me persuada qu'on saurait se montrer généreux si je parvenais à rendre la salle à temps, et que cette goujaterie n'était qu'une manière de m'aiguillonner.

Je me remis au travail. Là commença mon chemin de croix. Chaque jour sans exception pendant six mois, je peignis debout sur mon échelle depuis quatre heures du matin jusqu'à la nuit, dans des conditions que l'épouvantable canicule de 1852 rendit inhumaines. Les quelques heures quotidiennes consacrées au repos me trouvaient brûlant de fièvre, les membres douloureux et raidis jusqu'à la paralysie. Un étau enserrait ma pauvre tête et je commençais à voir double. Cependant, mon exaltation ne faiblissait pas. Une joie démiurgique m'envahissait quand je me figurais les réceptions splendides qui seraient bientôt données sous la protection de mes allégories.

En août, les vingt-huit grands pendentifs comprenant chacun cinq à six figures, tantôt drapées, tantôt nues, furent prêts à être marouflés. En octobre, les pénétrations triangulaires furent à leur tour collées sur les murs de la galerie. J'avais rempli ma mission herculéenne.

M. Berger, enchanté par l'enthousiasme des réactions que suscitait mon travail auprès de ses collaborateurs, s'y rendit lui-même le jour où les échafaudages étaient démontés. Tout rouge d'enthousiasme, il réitéra sa promesse de paiement des frais de toile et de marouflage. Dans un excès de libéralité, il me fit même miroiter la perspective d'une visite de l'empereur.

« Nous nous sommes mal compris, mon jeune ami, dit-il en me pinçant la joue comme à un mauvais garnement. Mais tout vient à point à qui sait attendre. Et vous aurez bientôt l'insigne honneur de servir de guide à Sa Majesté. »

C'est alors que je commis une faute stupide aux yeux de cet homme brutal. Je me crus autorisé, ainsi que c'est la tradition après l'achèvement de ce type de travaux, à faire visiter ma galerie à quelques rares amis avant que

l'empereur y ait lui-même mis les pieds. Quand je revins à l'Hôtel de Ville, j'eus la stupeur de découvrir qu'en représailles de mon crime, on m'en avait définitivement interdit l'entrée.

Trop choqué pour prendre cet avis au sérieux, j'écrivis au préfet Berger pour lui demander les jours auxquels il me serait possible de recevoir des visiteurs. Ce grossier personnage me répondit sans y mettre les formes qu'il ne voulait plus jamais entendre parler de cela. Pour mettre le comble à la disgrâce, son employé supérieur me renvoya tous les fournisseurs pour leur payer leur solde et me rit au nez quand j'osai rappeler la promesse de travaux pour mes collaborateurs.

Entre-temps, alors que j'avais détruit ma santé en voulant respecter les délais imposés, j'appris qu'Ingres et Delacroix ayant pris du retard dans la décoration de leurs salons, l'inauguration devait être reportée de plusieurs mois.

Dans mon désespoir, je me plaignis au baron de Nieuwerkerke, le ministre chargé des Affaires culturelles. Colonel de la Garde nationale au moment du coup d'État, amant de la princesse Mathilde, il était très proche de l'empereur. J'avais réalisé son portrait à l'époque où il exerçait encore le métier de sculpteur. Le soutien que la comtesse d'Agoult lui avait apporté quand il s'était vu accuser de faire exécuter ses statues par des aides avait fait de lui l'un de nos alliés les plus proches sous la monarchie de Juillet.

L'influence de Nieuwerkerke me permit de récupérer la plus grande partie des sommes engagées dans l'entreprise, ainsi que d'obtenir le droit de visite que j'avais en vain sollicité. Il contribua aussi au renvoi du préfet Berger, deux ans plus tard, et à son remplacement par le baron Haussmann. Je pus ainsi goûter aux joies acides de la vengeance. Mais celles-ci n'effacèrent pas plus mon humiliation qu'elles ne me rendirent la santé.

*

Au milieu de tant de malheurs, j'eus une consolation inattendue : le soutien d'Eugène Delacroix. Le peintre faisait partie de la commission qui avait été chargée de l'examen de mes esquisses. J'avais déjà croisé cet homme impénétrable lors de mondanités, mais n'avais jamais osé l'approcher. Avec son élégance d'évêque passé par l'école du dandysme, ses yeux si finement plissés qu'ils paraissaient clos, ses cheveux encore noirs, sa moustache et sa barbe méphistophéliques, il m'intimidait cruellement. Persuadé en outre qu'il ne pouvait voir en moi que l'élève de son adversaire, j'avais renoncé à lui témoigner mon admiration. Quand il vint me trouver, après que la commission eut rendu ses conclusions, je réprimai un frisson.

« Il y a beaucoup de goût dans vos compositions, me dit-il, et la nature y est correctement observée. Cependant, puis-je vous demander quels sont les animaux que vous avez voulu représenter dans ce pendentif ? »

De son index effilé chargé d'une pierre semi-précieuse, il me montrait l'esquisse de mon homme combattant les animaux féroces. Rasséréné par son affabilité, je lui désignai le boa constrictor, le faucon et le lion.

« C'est bien ce que je craignais, me répondit-il d'un air dubitatif. Votre lion, si vous permettez, ressemble à un gros chat. Allez donc au jardin des Plantes ! Les fauves y sont vieux et à demi assoupis, mais si vous avez le courage de rester jusqu'à l'heure où on leur distribue leur viande, vous devriez pouvoir, avec un peu d'imagination, vous les représenter se jetant sur une proie humaine. »

Je lui répondis qu'à mon grand regret je n'avais pas un jour à moi. Il réfléchit un moment, puis me proposa de me prêter des esquisses qu'il avait réalisées lui-même à la ménagerie. J'acceptai, comme on s'en doute, confondu de gratitude. Ces dessins admirables me firent gagner un temps précieux, et ajoutèrent un prix infini à mon œuvre.

Le jour où je vins les lui rendre, il tint à me garder à dîner.

« Eh bien, Lehmann, qui l'eût cru ? dit-il quand nous fûmes attablés. Vous voilà dans l'ancre de Lucifer. »

Il prononça ces mots avec une ironie si froide que je ne sus si je devais acquiescer ou ricaner d'un air entendu. Je me rappelai soudain les rumeurs rapportées par Ingres selon lesquelles il était le fils naturel de Talleyrand, le *diable boiteux*. Je protestai, mais sans doute trop mal pour le convaincre.

« Allons, je sais qu'Ingres parle de moi comme d'un dangereux révolutionnaire. Eh bien dites-lui que j'ai comme lui applaudi à la répression de juin et au coup d'État de décembre. Je vis moi aussi de mon art, et ne suis pas assez sot pour ignorer que les artistes n'ont rien de bon à attendre des révolutions. »

J'étais moi-même éberlué par cette tirade. Je n'avais jamais pu me représenter Delacroix qu'au milieu d'une sans-culotterie crasseuse, fumant du haschisch et fréquentant un harem de lorettes. Au lieu de cela, je découvrais un bourgeois sévère, torturé par les interrogations religieuses, professant comme Ingres son goût pour Mozart et pleurant son ami Chopin, près de trois ans après sa mort.

Je lui fis part de mon amitié pour le pianiste.

« Je ne savais pas que vous étiez en rapport avec lui, me répondit-il gravement.

– Chopin a été l'une de mes premières connaissances à mon arrivée à Paris. Hélas, mes liens d'amitié avec Liszt et Mme d'Agoult ont longtemps entretenu une gêne pénible dans nos rapports. Je le regrette d'autant plus que j'ai toujours été séduit par son âme délicate.

– C'était un homme divin, approuva sentencieusement Delacroix. Un esprit trop pur pour ce bas monde. Au reste, vous lui avez rendu un bel hommage dans le dernier portrait que vous nous avez donné de lui. Mais je comprends votre sentiment de gâchis. N'avons-nous pas vécu dans des camps retranchés, vous et moi ? Ne nous sommes-nous pas sentis obligés d'embrasser les querelles de nos amis ? Et voyez comme la vie est étrange :

nous voici aujourd'hui réunis comme deux diplomates chargés de signer un armistice. »

Il s'arrêta, comme pour mieux contempler le champ de ruines. Puis, d'un air mutin :

« Savez-vous ? Il faut rattraper le temps perdu. Après tout, nous n'avons aucun compte à rendre à personne du plaisir que nous prenons à cette conversation. »

La sagesse si simple de ce constat opéra une révolution en moi. N'avais-je pas été bien sot de me tenir éloigné de ceux qu'on n'avait pas voulu que je fréquente, sans même chercher à les connaître ? Ne m'étais-je pas interdit des amitiés dont j'eusse tiré un grand fruit tant pour la conduite de ma vie que pour les progrès de mon art ?

Ces questions m'inspirèrent un ressentiment si vif à l'encontre de la comtesse et d'Ingres que j'en perdis le sommeil. Je sentis tout ce que j'avais perdu, irrémédiablement, en fuyant Delacroix. Et le sens de la révolte de Chassériau, la légitimité de sa trahison à l'égard du maître m'apparurent avec une éclatante luminosité. J'avais vécu dans l'ombre d'une caverne. Au moment où je ne me sentais plus la force d'en jouir, je découvrais que la vie était là, dans mon dos, et qu'il m'eût suffi de me retourner pour l'étreindre.

De ce moment, Delacroix et moi entretenîmes des liens qui, sans aller jusqu'à l'amitié – notre différence d'âge, sa misanthropie et ma timidité devaient l'interdire –, nous établirent sur un pied d'estime et de sympathie. Toutefois, l'ivresse de cette révélation me donna la faiblesse de croire ses sentiments proportionnés aux miens. On verra que la destinée devait donner un démenti à cette ultime illusion.

CHAPITRE XXXIV

L'effort continu auquel j'avais soumis mon corps et mon esprit pendant les travaux de décoration de la galerie de l'Hôtel de Ville avait eu des effets irrémédiables sur ma constitution. C'est ce que j'eus la douleur de découvrir à l'occasion d'une nouvelle épreuve.

La Ville de Paris m'avait chargé de la décoration du transept de la nouvelle basilique Sainte-Clotilde. J'avais résolu de peindre à fresque. Delacroix, fort de ses expériences décoratives, m'avait donné la recette d'une solution à base de cire dont l'adjonction aux pigments était censée favoriser l'obtention de la fameuse matité des maîtres anciens.

Mais, une fois les échafaudages installés, je ne tardai pas à prendre la mesure d'une terrible difficulté. Les vitraux de couleur projetaient leurs teintes sur le mur, modifiant ma palette et m'interdisant toute exactitude dans l'emploi des tons. Mettant cet inconvénient sur le compte de la luminosité particulièrement forte d'une journée de printemps, je résolus de reprendre le travail par temps gris. Mais le lendemain, alors qu'une pluie battante rinçait les vitraux de la basilique, ma muraille parut se rire de moi en exhibant un fourmillement de taches stridentes. Saisi d'angoisse, je m'obligeai à passer outre et m'échinai à peindre plusieurs heures durant. Le contrecoup ne tarda pas à se manifester. En gagnant mon échelle, je fus pris d'un si violent vertige que je faillis tomber et me rompre les vertèbres.

« Demande à l'Administration l'autorisation de maroufler tes peintures, me conseilla Clémence, vivement alarmée par ma mauvaise mine au retour

de cette journée.

– Impossible, protestai-je. Je me suis engagé à peindre à fresque.

– Mais c'est de l'héroïsme inutile ! Tout le monde maroufle, tu me l'as dit toi-même. »

Je consentis à écrire à l'administration municipale. Mais, après quinze jours, j'eus la stupeur de recevoir une lettre de refus. En désespoir de cause, je fis appel à des aides. Je savais que la somme qui m'avait été allouée en serait diminuée d'autant. Mais je ne supportais plus les hallucinations permanentes que provoquaient en moi les diaboliques vitraux, et je n'aspirais plus qu'à terminer au plus vite.

Après plusieurs mois d'essais infructueux, je contemplai horrifié le résultat. C'était le plus indigne barbouillage de ma carrière. Un gigantesque carnaval grimaçant, saturé de couleurs mal accordées, invitant moins à l'élévation spirituelle qu'à des imaginations sulfureuses. Mon Christ en majesté ressemblait à Satan trônant au milieu des Enfers. Mon Apocalypse avait l'inférieure confusion d'une gravure licencieuse.

J'en fus si profondément affecté que je crus que le diable se jouait de moi, pour avoir osé représenter des scènes de la Bible alors que je n'étais pas croyant moi-même. Je tâchais de me rejeter dans la prière et vis plusieurs fois le bon abbé Deguerry, qui m'avait marié. Il me conseilla seulement le plus grand repos.

À mon retour d'une cure à Carlsbad, ma première visite fut pour la basilique. Las ! Le sentiment d'horreur qu'elle m'inspirait n'avait pas diminué. J'écrivis alors à l'administration municipale pour lui demander l'autorisation de tout détruire, moyennant restitution intégrale de l'argent versé.

« Es-tu devenu fou ? s'exclama Clémence quand je lui eus montré le brouillon de ma lettre. Que peut te faire une méchante basilique dont personne ne se soucie !

– Précisément, une basilique ! On fait disparaître une toile en la décrochant du châssis. Mais ces fresques hideuses témoigneront encore dans mille ans de la pauvreté de mes moyens.

– Mon pauvre Henri, cesse donc de te dénigrer ! Bohn et Boulanger ont vu tes murs. Ils m’ont juré qu’ils les avaient trouvés très bien.

– Ces barbouillis ? Cette parodie de peinture religieuse ? Ah bien, merci ! Non, tu peux toujours te tordre les mains, je ne veux pas de cet argent. Ma décision est irrévocable. »

J’envoyai ma lettre le jour même. L’Administration, furieuse de ce qu’elle appelait une crise de démence, dépêcha une commission pour examiner mon travail. Celle-ci rendit un rapport élogieux, c’est-à-dire mensonger. Il était évident qu’elle ne pouvait se résoudre à voir défaire ce qui avait nécessité tant de temps et de moyens. Aussi ne parvins-je pour ma plus grande colère à faire admettre que c’était à l’artiste que devait revenir le dernier mot.

Une procédure s’engagea. La Ville de Paris croyait m’avoir à l’usure. Mais j’eusse été prêt à m’immoler dans la basilique plutôt qu’à renoncer à mon projet. Après dix ans, tout se termina par un compromis qui sauvait mon honneur sans ruiner l’Administration. Celle-ci ne pouvant reprendre l’argent, il fut décidé que je pourrais effacer mes peintures, mais que je réaliserais en retour le décor d’une salle d’audience du Palais de justice.

Quand ces deux œuvres furent accomplies – l’une de destruction, l’autre de création –, je pus retrouver un peu de ma sérénité. Mais c’était la sérénité du désespoir. Mes forces m’avaient quitté. Et avec elles, la croyance dans mes capacités d’artiste, définitivement enfoncées par le juste triomphe des plus grands.

*

L’Exposition universelle de 1855 marqua, on le sait, l’apogée de l’infernale rivalité d’Ingres et de Delacroix. Jamais ces génies n’avaient

rassemblé plus de preuves de leur supériorité. Jamais cependant leur haine ne fit plus pour leur gâcher la jouissance de leur consécration.

Dans cette circonstance, mon maître se montra d'une mauvaise foi qu'il poussa jusqu'à la bêtise et la méchanceté. Il fit des scènes de tragédienne auprès du comité de la section des beaux-arts non seulement pour obtenir qu'une salle entière lui soit réservée, mais encore pour être *le seul* à bénéficier d'un tel privilège. Delacroix se vit en conséquence imposer le partage de sa salle avec d'autres artistes tandis que lui, séparé de la tourbe par de grands rideaux de velours, trônait comme un tyran dans l'espace qui lui avait été dédié.

Je lui rendis visite à la veille de l'inauguration. J'étais heureux de le voir, à soixante-quinze ans, plus enthousiaste et véloce que je ne l'étais à quarante. On eût dit que nous avions échangé nos âges. Mais ce qui me désolait, c'est qu'alors que l'amour et la gloire le comblaient de leurs bienfaits, il se montrait incapable de triompher avec générosité.

« Tirez bien ce rideau, s'écria-t-il dès qu'il me vit. Souhaitez-vous que l'haleine empestée de Belzébuth pénètre jusqu'ici ? J'avais demandé à être séparé de lui par une galerie. Au lieu de cela, on me le colle dans les pattes. Voyez-vous, on n'a pas cru utile de ménager le dernier représentant de la tradition. Je dois me contenter de cette tenture. »

Une grande envie de le quereller s'empara de moi. Mais en prenant soudain conscience du formidable amas de chefs-d'œuvre qui nous entouraient, je décidai de m'abstenir. Il y avait là, empilés comme autant de trésors dans une caverne, *Jeanne d'Arc* et *La Grande Odalisque*, *Œdipe* et *Vénus anadyomène*, *Cherubini* et *Monsieur Bertin*, *La Baigneuse* et *Napoléon I^{er} sur le trône impérial*, qu'il n'avait toujours pas eu la décence de faire accrocher au plafond de l'Hôtel de Ville, enfin plus de soixante peintures et dessins qui témoignaient du caractère incontestable de son génie.

Je concédais à ses détracteurs qu'il ressortait peut-être plus d'étrangeté que d'harmonie de cet ensemble hétéroclite qui faisait se côtoyer les toges et les fracs, la Grèce et l'Orient, la clarté des chairs et l'opulence des robes, sans toujours éviter le raide ni le bizarre. Mais il y avait là tant de morceaux admirables, tant de coloris distingués, tant de surprenantes inventions qu'on ne pouvait que s'incliner bien bas. Je m'arrêtai devant son célèbre autoportrait à l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans. Dans le regard de braise, la bouche sensuelle et le menton décidé, je retrouvais la physionomie du septuagénaire. Celui-ci était engraisé, terni et blanchi, mais toujours aussi déterminé à faire reconnaître la supériorité de son art. Sa ridicule irascibilité n'était-elle pas la contrepartie du génie ? Je pris congé sans avoir pu me résoudre à me fâcher.

« Si vous apercevez Delacroix, me dit-il en me quittant, prévenez-moi. J'ouvrirai les fenêtres pour ne pas mourir asphyxié. Et tant pis si la pluie nettoie mes tableaux. Le comité n'avait qu'à réfléchir avant de sacrifier l'art à des préoccupations budgétaires. »

*

En repassant par la salle où étaient exposées les œuvres de Delacroix, je reçus une commotion. Sur un même pan de mur, s'étagant jusqu'au plafond, *Les Massacres de Scio*, *Dante et Virgile*, *Médée furieuse*, *La Justice de Trajan*, *Le Naufrage de Don Juan*, enfin tous les témoignages d'une gloire désormais incontestable s'offraient à la contemplation. Si l'œil était frappé par la puissance dynamique des compositions, la virulente cohérence des couleurs, l'étrange et vigoureuse poésie, il n'en recevait plus que l'impression d'un rapt délicieusement consenti. On en était à chercher ce qui avait pu choquer dans ces œuvres. À force de persévérance, l'artiste avait imposé sa manière de voir.

Persuadé qu'il fallait des œillères pour opposer deux artistes qui formaient ensemble tout le génie du siècle, je déployai mille efforts dans les

années suivantes pour les rapprocher. Mais si Delacroix se montrait toujours respectueux dans ses discours vis-à-vis de son aîné, Ingres ne pouvait se résoudre à lui rendre la pareille. Un jour que je m'offusquais des sept candidatures infructueuses de Delacroix à l'Institut, Ingres répliqua que, lui vivant, l'Antéchrist ne passerait jamais ce porche sacré.

« D'ailleurs, ne savez-vous pas que ma voix vous est acquise ? Pousseriez-vous l'abnégation jusqu'à céder votre siège à ce barbouilleur s'il y avait égalité des votes ? »

Delacroix fut finalement élu au siège de Delaroche, qu'une maladie du cœur avait emporté précocement. Comme je le félicitais pour ce succès, il laissa éclater son amertume.

« Si j'avais été élu ne fût-ce que dix ans plus tôt, j'aurais pu former des élèves. À présent, c'est trop tard. D'ailleurs, on vient de me refuser un poste aux Beaux-Arts. Inutile de vous dire que votre maître a pesé de tout son poids dans cette décision. »

Je tâchai de prendre la défense d'Ingres, mais me trouvai vite à court d'arguments.

« Allons, vous perdez votre temps, je sais qu'il me hait. Savez-vous la raison de cette rancœur insatiable ? Chassériau. Il ne m'a jamais pardonné de lui avoir *volé* son cher enfant. »

Et je vis cet homme d'apparence si insensible essuyer une larme. La pudeur m'empêcha de réagir, mais je me sentis gagné par la même émotion. Je n'avais jamais parlé avec Delacroix de mon différend avec le jeune prodige dont il avait voulu faciliter la carrière. Sa mort tragique, à l'automne précédent, m'avait profondément bouleversé. Elle rendait de toute façon les dénigrement parfaitement déplacés. Mais j'eus la surprise de voir que Delacroix abordait le sujet de son plein gré, en homme qui en savait long.

« Permettez-moi de vous dire que vous vous êtes trompé sur Chassériau. Vous avez été la victime de faux rapports et d'apparences trompeuses. Je le

regrette, parce que vous êtes bon, et qu'il était lui-même le meilleur des garçons. Voyez-vous, on croit connaître les hommes, mais on s'aperçoit en suivant leur corbillard qu'on serait incapable d'énoncer ne serait-ce qu'une vérité à leur sujet. »

La justesse de cette remarque me donna le vertige. Quel était donc le secret de Chassériau ? Que n'avais-je pas vu ou pas compris qui pût justifier ses mauvais procédés avec moi ? Sa mort me condamnait à une éternelle incertitude ; j'en retirais une culpabilité d'autant plus forte qu'elle se compliquait d'une incapacité à réviser entièrement mon jugement sur lui.

Mais la réflexion de Delacroix sur la méconnaissance de nos semblables devait me revenir en mémoire dans des circonstances douloureusement ironiques : celles de sa propre mort, six ans plus tard. Comme je m'entretenais avec Flandrin du chagrin que me causait cette disparition, il eut un mouvement d'humeur.

« Ne vous affligez point pour un homme qui n'en valait pas la peine, me dit-il. Il a eu des mots très durs sur vous, comme sur moi et tous les élèves d'Ingres. Je l'ai entendu professer son plus grand mépris pour votre travail de l'Hôtel de Ville. Me croirez-vous si je vous fais le serment qu'il n'a jamais été épris que de lui-même ? »

CHAPITRE XXXV

J'avais échoué dans l'art, mais je croyais du moins avoir trouvé des consolations dans la sphère privée. L'aisance dans laquelle je me trouvais depuis mon mariage m'avait permis de lancer la construction d'un hôtel particulier. C'était la récompense d'années de privations et de pérégrinations forcées, le havre de paix que j'avais toujours entrevu dans mes rêves.

Surtout, Clémence avait mis le comble à ma félicité en me donnant deux filles. La paternité comblait un vide dont je n'avais jamais mesuré l'immensité. Elle m'offrait une raison de vivre qui m'avait toujours fait défaut, et que j'avais inconsciemment recherchée auprès de Rudolf ou de Daniel Liszt.

À mon mariage, je n'avais éprouvé aucune difficulté à considérer Jeanine, la fille de Clémence, comme ma propre enfant. Mais j'avais manqué sa saison la plus tendre. Je savais qu'il se passerait peu d'années avant qu'elle ne quitte le nid. La naissance de Louise et de Léonie réparait cette perspective. En reconnaissant dans le visage de ces enfants séraphiques mes propres traits combinés avec ceux de leur mère, j'éprouvais une folle ivresse d'orgueil.

Quand, au matin, mes filles faisaient irruption dans ma chambre, impatientées par un sommeil qui se prolongeait, puis soufflaient sur mon front pour me réveiller, j'étais au paradis. Leur babil, leurs rires, la vivacité de leur esprit, leur goût pour les confitures, leur passion des chiots, des

poissons rouges et des papillons n'en finissaient pas de m'enchanter. Elles pouvaient m'appeler cent fois au milieu de la nuit sans jamais m'irriter. Je volais à leur secours, replaçais leurs couvertures dérangées, rafraîchissais leur front brûlant.

Un soir, comme je m'assurais qu'elles étaient endormies, je fus alarmé par le sifflement déchirant qui émanait de Louise. Comme elle était profondément assoupie, je n'osai la réveiller. Le lendemain, une toux aboyante se déclara. Le médecin reconnut immédiatement les symptômes d'un croup sévère et ne chercha pas à nous donner le moindre espoir. J'appris alors que les voies respiratoires de Louise se rétréciraient à chaque crise, jusqu'à provoquer une mort par étouffement.

Clémence et moi tentâmes tout ce qui était en notre pouvoir pour la sauver. Nous fîmes venir les plus hautes autorités de la faculté de médecine, puis, en désespoir de cause, les rebouteux et les calotins. Des cataplasmes camphrés, inhalations de vapeurs d'eau chaude, bains soufrés et autres ventouses, nous passâmes aux crucifix et cierges, rameaux et saint chrême, prières à la Vierge et aspersions d'eau bénite. Le miracle ne se produisit pas.

Une sommité de l'Institut me conseilla de pratiquer une trachéotomie. Mais je ne pus jamais m'y résoudre. Inciser avec un coutelas la gorge de mon enfant, outre le risque réel d'hémorragie que cela représentait, me paraissait le comble de la barbarie.

Ce fut peut-être ma répugnance à verser le sang de Louise qui causa sa mort. Elle ne fut pas plus tôt enterrée que Léonie, en dépit des mesures prophylactiques que nous avions prises, présenta les mêmes symptômes. Six semaines plus tard, elle avait rejoint sa sœur.

J'avais fait le serment de me convertir *intérieurement* si Léonie en réchappait. Cette ultime épreuve me dégoûta à jamais de la religion. Si Dieu permettait la souffrance d'êtres que le péché n'avait pu effleurer de son aile, c'est qu'il était cruel. Et s'il était cruel, il n'était autre que le démon.

D'aucuns jugeront blasphématoires mes propos. Qu'ils passent par mes épreuves et me disent, s'ils l'osent, que Dieu est amour et miséricorde, ou que l'univers répond à un ordre sublime bien qu'impénétrable. Pour moi, je ne veux plus accorder ma foi qu'aux progrès de la médecine et aux découvertes de la science.

*

La consolation avait déserté ma vie. Je me sentais atrocement seul. Rudolf, mon frère bien-aimé, vivait depuis longtemps déjà à Londres. Ses talents lui avaient valu une solide réputation dans la meilleure société britannique. Il m'écrivait d'abondance, m'envoyait les gravures réalisées d'après ses portraits de Dickens et de Wilkie Collins. Mais ses lettres ne remplaçaient pas sa présence.

Je promettais de traverser la Manche pour découvrir cette cité où avait vécu notre grand-mère, et que Rudolf me peignait si vivante, si mystérieuse, si différente de tout ce que nous avions pu découvrir au cours de nos pérégrinations. Je remettais sans cesse. Les douleurs articulaires, les migraines chroniques et les troubles de la vue m'interdisaient les fatigues d'un tel voyage. J'en restais à ma cure annuelle, tantôt à Dieppe, tantôt à Plombières ou à Saint-Jean-de-Luz, désespérant chaque année davantage de remettre jamais d'aplomb ce que j'appelais moi aussi, à la suite de la comtesse, ma *vieille machine*.

Les années passaient, et avec elles les deuils se multipliaient, au point de ne plus former dans mon esprit qu'une morne et crépusculaire procession. En l'espace de dix ans, mes principales affections me furent arrachées, une à une, comme les ardoises d'une vieille toiture malmenée par une tempête d'hiver. Après mon père, longtemps malade du cœur, ma sœur Marie fut emportée par un rhume de cerveau. Puis ce fut au tour de Faustine, ma nièce adorée, vaincue par la tuberculose à moins de trente ans.

Un jour, alors que je me remettait à peine du deuil de mon père, François Ponsard m'apprit une nouvelle qui me prouva que je n'avais pas encore épuisé mes réserves de douleur.

« Savez-vous pour la comtesse ? » me demanda-t-il en entrant chez moi.

Il portait une telle expression sur le visage que je laissai échapper un gémissement. Il m'arrivait souvent de rêver que Marie agonisait et m'appelait au secours. Je m'étais toujours interdit d'y lire un signe prémonitoire. Et voilà que Ponsard m'annonçait sa mort !

« Quand donc ? Comment cela s'est-il produit ?

– Vous n'y êtes pas, mon ami. La comtesse va bien. C'est de Daniel Liszt qu'il s'agit.

– Eh bien, Daniel ? Que peut-il arriver à un garçon de vingt ans ?

– Il nous a quittés, mon cher. »

Comme la stupeur me réduisait au silence, il crut que cette disparition m'indifférait.

« Je ne voulais pas vous déranger, Lehmann. Je me suis souvenu de l'affection qui vous liait autrefois à Daniel. N'étiez-vous pas son parrain ? »

À ces mots, je me mis à sangloter, doucement d'abord, puis avec une violence d'autant plus forte qu'elle avait été longtemps refoulée. Soudain, la mort de mes filles l'année précédente et celle de Daniel se confondaient, se renforçant de toute l'affreuse certitude du jamais plus, de toute la révolte qu'inspire la mort d'êtres jeunes et innocents.

Je me revoyais à Palestrina, tenant ce bambin dans mes bras maladroits. Ma mémoire était inondée par le souvenir du petit corps débordant de vie, se tortillant et chantonnant tandis que je changeais ses langes. Daniel ! Avec lui disparaissaient pour jamais le symbole des plus grands bonheurs de ma jeunesse, la figure de mes premiers désirs de paternité, le lien enfin qui m'avait si intimement uni à la comtesse.

Je fus longtemps à pleurer sur l'épaule de Ponsard. Il allait me quitter, gêné par le spectacle d'un chagrin qu'il jugeait peut-être disproportionné,

quand je le retins. Moi qui ne voulais plus rien savoir d'elle ni de sa progéniture depuis fort longtemps, je fus pris d'une brutale soif de détails. Ce que me raconta Ponsard transforma ma compassion pour la comtesse en une fureur abasourdie.

Daniel avait croupi toute son adolescence en pension au lycée Bonaparte, sans jamais recevoir la moindre visite de ses parents. Désespérant d'intéresser quiconque à ses succès scolaires, éloigné de ses sœurs, lesquelles avaient été placées en Allemagne chez les von Bülow, il avait déperî avant d'avoir eu le temps de croître. Sa mère, à en croire Ponsard, ne lui avait jamais inspiré que de la haine. Quant à son père, Daniel avait nourri pour lui un culte aussi stérile qu'indu. Sa seule obsession avait été de mériter quelque jour sa fierté, en se faisant un nom. Mais après son baccalauréat, il avait été envoyé à Weimar pour entreprendre des études de droit, nonobstant son désir de faire carrière dans la peinture. Malade de la poitrine depuis longtemps, il était mort à Berlin, dans d'affreuses souffrances et la plus complète solitude, vaincu par une énième hémoptysie.

Le ressentiment le disputait dans mon cœur à la culpabilité. Je songeais que j'aurais pu rendre visite à Daniel quand il était encore à Paris. L'encourager dans sa vocation artistique, le rassurer, l'emmener au Louvre, le prendre dans mon atelier. Tout au bonheur égoïste de la paternité, j'avais effacé de ma mémoire jusqu'au souvenir de ce cher enfant. Il revenait à présent, pour me persécuter. Il ne me quitterait jamais.

« Je crains pour la santé mentale de Marie, m'avoua Ponsard après un long silence. Ronchaud dit qu'elle n'a manifesté aucune douleur en apprenant la nouvelle. Quand je l'ai interrogée sur la manière dont elle surmontait pareille épreuve, elle s'est dite trop préoccupée par sa campagne en faveur de la cause italienne pour avoir le temps de pleurer. Mais toute cette fébrilité ne me paraît pas bon signe.

– Détrompez-vous, répondis-je dans un accès de rage. Cette femme est inhumaine, et c'est son incurable désamour qui a tué son enfant.

– Comme vous êtes dur, Henri ! Dois-je vous rappeler qu'elle n'a pu l'élever ?

– Elle ne l'a pas pu parce qu'elle ne l'a pas voulu ! Daniel a été sacrifié sur l'autel des passions égoïstes. Je ne pardonnerai jamais à la comtesse ce monstrueux gâchis. »

*

Je fis savoir à mes relations que je ne souhaitais plus entendre parler de la comtesse. Mais une telle résolution était impossible à tenir. De temps à autre, quelque allusion échappait à Ingres, Ponsard ou Ronchaud, suscitant en moi une curiosité émue. Lassé de résister à mon impulsion, j'exigeai des éclaircissements. Alors, à chaque nouveau récit, la colère, la consternation, le dégoût et la pitié se succédaient dans mon cœur.

C'était le naufrage attendu du mariage de Claire, terminé par la prononciation d'une séparation par le tribunal civil d'Angers. C'était la mort de l'infortunée Blandine, mal remise de ses couches, laissant derrière elle un petit Daniel âgé de quelques mois, et un mari inconsolable, le député Émile Ollivier. C'était le mariage de Cosima avec Hans von Bülow, la naissance d'une petite Blandine et d'une petite Daniela, puis, après quelques années de mariage, le coup de foudre pour Wagner et l'abandon du domicile conjugal.

Ainsi, l'histoire paraissait se répéter, génération après génération, dessinant les mêmes figures étranges, reproduisant avec une tragique régularité les mêmes antagonismes et les mêmes cruautés. Mais ce qui m'émouvait surtout, même si je peinais à me l'avouer, c'était la parenté de mes malheurs avec ceux de la comtesse. Cette similitude me permettait de surmonter ma rancœur et de sympathiser secrètement avec elle. Nos destins

continuaient à me paraître liés à distance, manifestant d'ultimes et macabres affinités électives.

La gloire nous était venue à une heure où nous étions trop éprouvés par la vie pour pouvoir en jouir. Nous avions tous deux perdu nos enfants. La comtesse n'avait plus que Cosima, mais celle-ci était loin, et se considérait désormais comme allemande. Il me restait Clémence, mais ma famille première était éparpillée par toute l'Europe. Enfin, nous souffrions tous deux d'une profonde asthénie, même si la mienne se traduisait plutôt par un abattement de tout l'organisme, tandis que la comtesse, à ce que m'en contait Ronchaud, ne retrouvait le calme de la prostration qu'après des spasmes et des hurlements de démente.

*

Avec l'arrivée du grand âge, Ingres s'ensauvageait de nouveau. Lassé de décourager les visiteurs par sa mauvaise humeur chronique, il se retirait le plus possible dans sa campagne de Meung-sur-Loire. Je ne le voyais plus que de loin en loin. Cependant, il me restait fidèle, et cette constance à travers les années atténuait toutes mes rancunes.

Sa bonté éclata surtout à l'occasion de mes difficultés avec l'Institut. Après avoir tout mis en œuvre pour obtenir mon élection au siège de Delacroix – il s'agissait pour Ingres de faire le ménage à l'Institut –, il ne m'abandonna pas quand j'essayai un quatrième échec.

« Allons, ce sera pour la prochaine fois. Ils savent que je ne mourrai pas que vous ne soyez élu vous-même. Autant dire qu'ils feront tout leur possible pour vous favoriser. »

Ingres ne croyait pas si bien dire, car je fus élu quelques mois plus tard. L'homme dont je prenais la succession était un dénommé Jean Alaux, peintre d'histoire déjà presque oublié aujourd'hui. Je l'avais connu à l'époque où nous travaillions pour la galerie des Batailles du musée de Versailles. Son éminente médiocrité avait été jugée assez inoffensive pour

que je pusse occuper son siège sans que cela donne matière à de houleux débats.

Je me précipitai chez Ingres pour le remercier. Il me reçut en robe de chambre et pantoufles. Il me laissa admirer ses esquisses pour *Le Bain turc*, qu'il venait de vendre à Khalil Bey. Je fus éberlué par tant de licence. Il me sembla que plus la mort approchait, plus son imaginaire sensuel se donnait libre cours. Par un mouvement régressif incontrôlable, il revenait sans cesse à la représentation du corps de Madeleine jeune fille. Il le démultipliait, le représentait dans toutes les positions, le juxtaposait à lui-même dans de voluptueuses étreintes gémellaires. C'était elle qui offrait son dos moelleux et invertébré au regard concupiscent du spectateur. C'était elle encore qui soulevait ses bras épais comme des cuisses dans le coin de la composition, provoquant par ce mouvement un impudique écartement des seins. Je songeai que si la mort se décidait jamais à enlever ce frémissant octogénaire, elle ne le prendrait qu'encore tout vif.

Une photographie posée sur chevalet me fit sursauter. Ingres remarqua mon mouvement.

« Vous regardez le portrait de la comtesse ? Prenez donc, si cela vous fait plaisir ! »

Je saisis la photographie d'une main tremblante et l'approchai d'une lampe pour mieux l'examiner. Je crus défaillir. Certes, on reconnaissait la comtesse au fier redressement de sa silhouette et à la fixité de son regard. Mais c'était une vieille femme en robe de deuil qui me contemplait. La taille alourdie, les cheveux d'une blancheur immaculée, le visage marqué par des plis profonds, elle semblait quelque allégorie des ravages du temps.

« Qu'en pensez-vous ? Faites attention à ce que vous allez dire, car elle m'a demandé de lui rapporter tout ce que j'entendrais. »

Je demurai un moment silencieux. Passé le premier moment de stupeur, je m'habituais à la nouvelle physionomie de la comtesse. Il y avait

quelque chose de plus doux dans son sourire, une sorte de résignation noble qui patinait ses traits acérés.

« Elle est encore fort belle, répondis-je, profondément ému.

– Oui, Nadar a su lui rendre justice plus qu’à moi.

– C’est vrai, reconnus-je. Mais vous avez eu votre portrait par Pierre Petit.

– Celui-là n’était pas mal, vous avez raison. Souhaitez-vous que je le retrouve ? »

Il partit dans le cabinet qui jouxtait son salon et je l’entendis trifouiller dans un tiroir, tandis que je restai abîmé dans ma contemplation.

Il revint avec cet admirable portrait que j’ai depuis tenté de copier avec mes pinceaux.

« Il vous plaît ? me demanda-t-il brusquement. Eh bien prenez-le. »

Comme je me confondais en protestations, il se mit en colère.

« Cela suffit, ne faites pas d’histoires. Débarrassez-moi de cela. Et puisque vous ne pouvez pas en détacher les yeux, emportez-moi aussi le portrait de la comtesse. »

J’obtempérai, ému aux larmes.

« Allons, qu’est-ce que cela ? fit-il d’un ton radouci. Vous n’allez pas pleurer pour deux malheureuses photographies !

– C’est que je repense à nos années romaines. La jeunesse me paraît si loin.

– Mon cher enfant, c’est absurde, il ne faut pas ! Venez donc m’embrasser. »

Je partis consolé, émerveillé et un peu honteux de songer que ce vieillard était encore capable de donner un peu de son inépuisable énergie à son cadet de plus de trente ans.

Je ne devais plus le revoir vivant.

CHAPITRE XXXVI

Je croyais finir ma vie dans la relative quiétude qu'offre une complète mais confortable désespérance. Mon métier de professeur aux Beaux-Arts me donnait des satisfactions modestes mais réelles. Je prenais fort au sérieux mon travail à l'Institut, proposant des projets de réforme du prix de Rome, lisant scrupuleusement les rapports que je recevais, faisant mon possible enfin pour concourir à la perpétuation des traditions.

Durant l'été, je coulais des jours paisibles au milieu des petits-enfants de Clémence, qui avaient la bonté de m'appeler *grand-père*, ce que ni ma barbe blanche ni mon cœur assoiffé ne démentaient. Des parties de pêche s'organisaient. Je lavais des aquarelles. Nous recevions parfois la visite de ma vieille mère, parfois celle de mon bon Amaury, qui ne s'était pas marié et se plaisait dans notre compagnie.

À quatre-vingt-sept ans, Ingres avait fini par rendre les armes devant l'éternelle victorieuse. Il nous laissait pour jamais orphelins et nostalgiques d'une époque révolue. Au Père-Lachaise, j'avais absolument tenu à lire au nom de tous les anciens élèves une lettre d'adieux. Mais les sanglots avaient étouffé ma voix, et j'avais dû céder la parole à Amaury. Depuis, nous ne cessions plus d'évoquer ensemble nos souvenirs du maître.

Cette existence monotone me semblait assez douce, en dépit d'un rhumatisme à la nuque et de fluxions fréquentes dues au délabrement de ma santé. Je ne la croyais pas digne d'être jalousée par la providence, à laquelle j'avais déjà payé un si lourd tribut.

Pourtant, ces quelques joies devaient encore irriter les dieux : la guerre contre la Prusse se chargea de les détruire.

*

J'avais assisté avec une affliction incrédule à la grande mobilisation de l'été 1870. Les rassemblements dionysiaques d'étudiants et d'ouvriers hurlant *La Marseillaise*, de femmes scandant « À Berlin ! », avec la gaieté rageuse des lécheuses de guillotine, m'épouvantaient. N'ayant jamais pris au sérieux les menaces d'expansion pangermanique de Guillaume, je ne pouvais que regretter la criminelle rapidité avec laquelle la diplomatie française était tombée dans le piège des provocations de Bismarck. Elle était à mes yeux responsable du fol empressement que la jeunesse mettait à partir se faire trouer la poitrine.

Cependant, la cuisante défaite de Sedan, l'emprisonnement de l'empereur et les conditions humiliantes, intolérables mêmes, qui furent imposées aux vaincus par le *Kaiser* de la nouvelle Allemagne opérèrent en moi une révolution. À l'occasion de la cession de l'Alsace et de la Lorraine, je me découvris, pour ma plus grande stupeur, nationaliste. Ce fut peut-être là mon grief principal contre l'Allemagne. La brutale avidité avec laquelle son armée avait fondu sur la France, l'avait envahie, rabaissée, dépecée, m'avait obligé à choisir mon camp, à embrasser la cause étroite des défenseurs de terroirs, à renoncer à mon grand rêve cosmopolite et humanitaire, au profit d'une politique de la rancœur et de la haine.

La mort dans l'âme, j'arrachai les derniers lambeaux qui m'attachaient outre-Rhin. Je fermai ma porte à tous les Allemands que j'avais pu côtoyer à Paris depuis quarante ans. Je pris la résolution de ne plus jamais manier une langue désormais honnie, si ce n'est dans une maigre correspondance avec ma mère, demeurée à Hambourg.

*

Tout le monde connaît les détails affreux du siège de Paris. Les ambulances surchargées, installées dans les écoles et les théâtres. Les ornières boueuses et gelées, les magasins vides, les files interminables devant les boulangeries. Le commerce des chevaux, des chats, des rats d'eau et des antilopes du jardin des Plantes. Dans les faubourgs, on mourait de faim ou de froid, quand ce n'était pas d'un éclat d'obus qui vous hachait les chairs.

En rentrant par un froid abominable d'une visite chez un confrère de l'Institut qui avait eu la générosité de me faire donner des œufs, je fus agrippé en pleine rue par une pauvre femme en sabots qui portait un enfant dans ses bras. Elle me supplia de lui donner de l'argent pour du lait. Ses seins avaient gelé à cause du froid, leurs tétons gercés qui transperçaient une chemise en lambeaux et venaient me frôler étaient plus durs que du bois. Je lui cédaï mes œufs et m'enfuis, hanté par cette allégorie de la patrie martyrisée.

La farouche obstination avec laquelle le peuple de Paris refusait les termes de la capitulation et reniait un gouvernement qui l'avait abandonné pour s'installer à Versailles me fit d'abord regarder avec un mélange de sympathie et d'admiration le coup de force du 18 mars. N'était-il pas légitime de reprendre les canons de la Garde nationale, afin de laisser à cette dernière le soin d'assurer la défense des citoyens ? La suite des événements – l'exécution sommaire des généraux Lecomte et Clément-Thomas, la proclamation de l'insurrection permanente, les premières mesures d'une poignée d'exaltés – m'imprima cependant un tel mouvement d'horreur que dès ce moment je me persuadai que seule la plus sévère des répressions serait capable de mettre un terme à ce déchaînement désespéré resté dans l'Histoire sous le nom de Commune de Paris.

*

La moitié des habitants de notre quartier avait quitté la capitale. Chaque jour, Clémence me suppliait de plier bagage. Mais je tenais à demeurer chez nous. Endurer dans ma chair les souffrances de la guerre, du siège et de l'insurrection, c'était la seule façon que j'avais trouvée de payer mon tribut à ce qui était désormais ma patrie.

Dans la nuit du 23 au 24 mai, je fus tiré de mon sommeil par Clémence.

J'ouvris les yeux. J'eus l'impression qu'il faisait plus clair que d'habitude. Des ombres rougeâtres balayaient les murs de la chambre. Je me dirigeai vers la fenêtre, dont Clémence avait déjà tiré les rideaux, et l'ouvris. Portée par le vent, une bouffée âcre s'engouffra, entraînant avec elle une pluie tourbillonnante de flocons cendreaux.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, j'étais dehors, en robe de chambre et en pantoufles, talonné par Clémence. Nous courûmes jusqu'à l'avenue. D'autres habitants des environs étaient là, massés sur le terre-plein, hébétés. À travers la percée des Champs-Élysées, un spectacle infernal se déployait. Par-delà la Concorde et le jardin qui, sous les reflets de l'incendie, paraissait embrasé comme une torche, une gigantesque barrière de feu matérialisait l'ancien palais des Tuileries. Plus loin, des colonnes de fumée montant jusqu'au ciel partaient de différents points de l'horizon, tandis que des balafres écarlates griffaient les ténèbres. Pendant une seconde, dans mon imagination fiévreuse, la vision de Rome incendiée par Néron se superposa à celle que j'avais sous les yeux. Je fus pris d'un rire nerveux.

« Qu'as-tu ? demanda Clémence.

– Je pense à ma galerie des fêtes, répondis-je sans pouvoir mettre un terme à cette hilarité frénétique.

– Eh bien ? Qu'a-t-elle, ta galerie ?

– À cette heure, l'Hôtel de Ville est sans doute réduit en fumée. »

Les premiers rapports de l'incendie confirmèrent mes appréhensions. Les scélérats avaient préféré détruire la demeure qui les avait abrités plutôt

que la rendre aux Versaillais. Ma galerie avait flambé, en même temps que le salon de la Paix et celui de l'Empereur. Je me consolais en songeant que ni Delacroix ni Ingres n'avaient assisté à ce désastre. Et pourtant, à l'idée que rien n'avait résisté de mon grand œuvre, une voluptueuse amertume me remplissait tout entier. C'était comme une purification. Un acte expiatoire, qui m'attachait pour toujours à cette ville meurtrie, me renvoyant avec une vertigineuse profondeur à la fragilité des entreprises humaines et à la vanité de nos désirs de gloire.

Clémence, elle, ne pouvait s'arrêter de pleurer. Le jour même où avaient commencé les incendies, les communards affiliés à Blanqui avaient exécuté l'archevêque de Paris, dont j'avais réalisé le portrait trois ans plus tôt, et surtout notre bon abbé Deguerry, avec lequel nous étions toujours en rapports d'amitié. Si l'injustice de ces exécutions me révoltait, elle ne me paraissait pas plus odieuse que celle de milliers d'ouvriers que la faim et l'humiliation de la défaite avaient exaltés jusqu'à la folie. J'avais toujours senti que la concorde ne pourrait se faire que sur les débris des représailles. Mais je les avais espérées moins sévères. Mon estime pour l'affreux Thiers ne sortit pas grandie de la Semaine sanglante.

Deux semaines plus tard, je me promenais avec Madeleine parmi les décombres de l'Hôtel de Ville. Comme je contemplais le ciel radieux de juin à travers ce qui avait été la voûte de ma galerie, un rayon de soleil caressa mon visage. L'œuvre qui devait assurer ma postérité avait disparu avec le Second Empire. Mais je refusais de conclure que j'expiâis ainsi la faute de l'avoir servi par mes pinceaux. Le régime m'avait au vrai trop mal payé de mes peines. Ce qui dominait mon cœur était une âpre sérénité. Par la destruction de mes œuvres, à laquelle mon âme n'avait eu d'autre choix que de consentir, j'avais contribué à ce grand autodafé d'où sortirait, je l'espérais sans me flatter d'en faire partie, un monde nouveau.

Quelque temps après ces événements tragiques, je reçus une lettre de la comtesse d'Agoult. C'était la première depuis plus de vingt ans. Je fus bouleversé en reconnaissant l'écriture et le parfum subtil de la missive. Pendant quelques instants, la mémoire du passé me revint, et avec elle le regret de toutes ces années perdues à macérer dans le vinaigre de la rancœur. Je déchirai l'enveloppe, persuadé d'y trouver les paroles de tendresse et de repentir que je n'avais jamais cessé d'espérer.

Hélas ! Sur un ton sec et comminatoire, la comtesse ne m'écrivait que pour me réclamer ses anciennes lettres. Elle était en train de travailler à ses mémoires, mais des noms, des dates et des détails de son séjour à Rome lui manquaient. Ne prenant même pas la peine de demander de mes nouvelles, elle se contentait de supposer que la guerre avait dû provoquer en moi un écartèlement comparable au sien. Elle évoquait l'engagement de Claire dans les ambulances de la Croix-Rouge, l'ardent patriotisme teuton de Cosima, sa propre incapacité à trancher entre ses souches francfortoises et le sang bleu des Flavigny.

Dans un post-scriptum, elle me demandait si je n'étais pas trop affligé par l'effondrement de l'Empire. C'était sans aménité cependant, plutôt avec l'orgueil de ceux à qui l'Histoire paraît avoir donné raison.

Je ne fus pas long à retrouver la liasse épaisse des lettres de la comtesse. Je défis la faveur qui les attachait, sortis les plis des enveloppes jaunies, relus quelques paragraphes.

Ce dépôt était tout ce qui me restait d'un attachement sacré. Il me paraissait trop précieux pour être confié à une ingrate qui perdait la raison, et qu'une mort prochaine empêcherait peut-être de me restituer mon bien. Désireux toutefois de montrer ma bonne volonté, je lui écrivis pour lui proposer une sorte de pacte. Je lui enverrais mes lettres, mais en échange du prêt de son album.

Mon désir était de réaliser des calques des portraits que j'y avais autrefois dessinés. Quand un artiste a vu l'essentiel de son œuvre

irréremédiablement perdu dans des circonstances funestes, il est attaché à la moindre manifestation de son talent. Les portraits de David d'Angers, de Vigny, de toutes les figures glorieuses de notre belle époque romantique, n'avaient pas peu fait pour ma réputation. J'y tenais comme à des reliques précieuses, sans pour autant songer à en contester la propriété à celle à qui ils appartenaient. La comtesse me répondit qu'elle avait égaré l'album. Nous en restâmes là.

De loin en loin, Ponsard ou Ronchaud me donnaient des nouvelles de sa santé. Un séjour prolongé dans la clinique du docteur Blanche n'avait pas suffi à la rétablir. Chaque année, Marie s'enfonçait un peu plus profondément dans les ténèbres de la folie.

Si je la plaignais dans le secret de mon cœur, je n'eus jamais le courage de lui rendre visite. Et quand elle rendit l'âme, quelques années plus tard, je ne pus, quoique mortellement peiné, me faire la violence d'accompagner sa dépouille jusqu'à sa dernière demeure.

*

Le monde avait bel et bien changé. Mais il n'avait pas changé pour le meilleur. Face à lui, le sentiment d'étrangeté qui m'habitait était tel que je me croyais déjà dans l'antichambre de la mort. Mes élèves des Beaux-Arts ne me comprenaient plus. Attirés par les nouveautés les moins défendables, séduits par les dissidents et les apôtres de la décadence, ils ne songeaient qu'à contester l'héritage que je m'épuisais à leur transmettre.

Aussi le désir de défendre ces idéaux auxquels j'avais sacrifié ma vie n'en finissait-il plus de décroître. Je contemplais avec une indifférence mêlée de mépris l'ignorance du passé dans laquelle se complaisait une partie de la jeunesse.

La succession des crises parlementaires, les projets de restauration de la monarchie, la montée des nationalismes et de l'antisémitisme suscitaient en moi une sidération muette. Un critique me nomma un jour *Carl Ernst*

Heinrich Lehmann. J'étais un peintre allemand. Pour tel de ses confrères, j'étais un représentant du syndicat juif. Le pressentiment d'une noire ingratitude de la part du pays auquel j'avais tout donné m'incita à réviser mon testament. Dans un sursaut, je léguai une part importante de mon œuvre au musée de Hambourg.

*

Un jour que j'avais conduit à Saint-Merri l'un de mes rares élèves curieux des travaux qui avaient fait ma réputation, je m'aperçus que des fongosités défiguraient mes apôtres. Dans le déambulatoire, seule la chapelle de sainte Marie l'Égyptienne, mieux éclairée et comme chauffée par les rouges et les ors d'une palette orientalisante, avait échappé au salpêtre.

« Ce qui n'a pas péri par le feu périra par l'eau », songeai-je, résigné.

Je ne peignais pour ainsi dire plus. Mon plus grand plaisir consistait à lire le journal au coin de l'âtre, dans la compagnie de Clémence. Il m'arrivait de piquer du nez.

Alors, à cause de la réverbération des flammes sur mon visage, des rêves d'incendie envahissaient mon imagination. Je voyais l'Hôtel de Ville flamber, mes figures allégoriques se tordre, quitter sous l'action de la chaleur la rigidité de leur pose, déployer dans les ténèbres de grandioses musculatures, de baroques écartèlements, de rougeoyantes étreintes.

Et puis, au milieu de ces flammes, projetant sur les voûtes leurs silhouettes noires et démesurées, je les voyais défiler, les premiers du siècle. Ils étaient tous là, les Liszt et les Chassériau, les Sand et les Balzac, les Ingres et les Delacroix, majestueux et grandiloquents, égoïstes et injustes, brutaux et géniaux. Ils marchaient droit devant eux, désirant la gloire sans pudibonderie, dévorant la vie sans faiblesse, contemplant la mort sans crainte. Je tentais de m'approcher de leur imposant cortège pour me réchauffer. Et je leur pardonnais tout, je les bénissais même, du fond de

mon froid terrier, parce qu'ils dardaient leurs rayons jusqu'à moi, et me communiquaient un peu de leur chaleur.

OceanofPDF.com

Épilogue

Henri Lehmann mourut chez lui le 30 mars 1882, six ans après la comtesse d'Agoult, des suites d'une paralysie dont il était atteint depuis deux mois. Il avait soixante-huit ans.

Son dernier tableau, un portrait d'Ingres réalisé d'après la photographie de Pierre Petit, resta dans son atelier jusqu'à sa mort.

Sa dernière intervention d'importance à l'Institut consista à imposer pour le prix Bordin le sujet suivant : « Expliquer ce qu'on entend par progrès dans les arts ; examiner cette question au point de vue de l'indépendance ou du respect de la tradition. »

Dans une lettre de 1872 adressée à son ami Amaury-Duval, il écrivait : « Comme les peuples heureux et les femmes honnêtes, nous n'avons pas d'histoire. »

Reconnaissance de dettes

Ce roman m'a été inspiré par un ouvrage intitulé *Une correspondance romantique*, publié par Flammarion en 1947. Il s'agit de lettres de Marie d'Agoult, Henri Lehmann et Franz Liszt. Elles ont été retrouvées dans les archives familiales par Solange Joubert, arrière-petite-fille de Clémence Oppenheimer née Casadavant et devenue Mme Henri Lehmann après son remariage. À ce jour, cette correspondance aussi drôle qu'émouvante constitue la plus précieuse source d'informations sur le protagoniste des *Premiers de leur siècle*. Je lui ai emprunté nombre de personnages et de péripéties, et j'y ai surtout puisé le désir de *cloner* la voix unique de Lehmann, pour tenter de redonner corps à cet incurable Schlemihl.

Comme il ne peut par ailleurs être question de citer la totalité des ouvrages consultés pour la préparation de ce qui demeure une œuvre de fiction, je mentionnerai seulement ceux sans lesquels il serait resté à l'état de projet.

Le catalogue réalisé par Marie-Madeleine Aubrun pour l'exposition Lehmann, organisée par le musée Carnavalet il y a trente ans, m'a été d'une aide inappréciable.

Tout aussi essentiels ont été les travaux de Charles Dupêchez consacrés à la comtesse d'Agoult, depuis la biographie parue chez Perrin jusqu'à l'édition de la *Correspondance* intégrale chez Champion, en passant par celle des *Mémoires, souvenirs et journaux de la comtesse d'Agoult* dans la

collection « Le Temps retrouvé » du Mercure de France, et du roman *Nélida* chez Calmann-Lévy.

Les *Écrits sur l'art* d'Ingres, *L'Atelier d'Ingres* d'Amaury-Duval, dans l'édition de Daniel Ternois parue chez Arthena, le *Journal* de Delacroix, accompagné du monumental appareil critique de Michèle Hannoosh pour les éditions Corti, le livre d'Anne Martin-Fugier *La Vie d'artiste au XIX^e siècle* chez Hachette, la biographie de Beth Archer Brombert consacrée à *La Princesse Belgiojoso* (Albin Michel) et enfin l'excellente monographie de Christine Peltre sur Théodore Chassériau (Gallimard), m'ont fourni quantité de détails et d'anecdotes.

Parmi les sources littéraires qui ont nourri certaines pages, directement ou indirectement, il faudrait citer *Indiana* de Sand, *Béatrix* de Balzac, les *Promenades dans Rome* de Stendhal, ainsi que la délicieuse biographie romancée de Liszt par Zsolt Harsányi (*La vie de Liszt est un roman*, Actes Sud Babel).

*

Cette reconnaissance de dettes serait incomplète sans la manifestation de mon affectueuse gratitude à ceux dont le soutien m'a aidé à traverser une période de labeur et d'incertitude. Parmi eux, Anny Carré et Jean-Pierre Bigot, Laurence Videloup et Bernard Dufour, Anne-Marie et Denis Moulène pour les résidences d'écrivain informelles avec gîte, couvert et bonnes vibrations. Mon *pool* essonnien, ma *team* caennaise, ma *crew* fontenaisienne, le *Monet's club* et le *gang* magnoludovicien, pour les lectures et relectures bénévoles, les encouragements et les conseils avisés. Mon éditrice Nadia Butaud, pour son engagement sans faille au service du présent roman.

J'adresse enfin mes remerciements chaleureux à Mme Zoubeida Moulfi, du département documentation et information de l'Institut national des

jeunes aveugles (INJA) pour m'avoir ouvert les portes de la chapelle décorée par Lehmann.

OceanofPDF.com